

176 78

AYTEK NAMITOK

176 78

ORIGINES
DES
CIRCASSIENS

PREMIÈRE PARTIE

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, rue Vavin — PARIS (VI^e)

1939

ORIGINES
DES
CIRCASSIENS

176
78

AYTEK NAMITOK

042

ORIGINES
DES
CIRCASSIENS

PREMIÈRE PARTIE

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, rue Vavin — PARIS (VI^e)

1939



851723



u

A GEORGES DUMEZIL

PRÉFACE

Le Caucase reste un des points du monde les plus attrayants non seulement pour les poètes et pour les touristes, mais aussi pour les savants. Nulle part ne se trouve mieux justifiée la formule qui définit la montagne : « le musée des nationalités fossiles ».

« C'est une loi de l'Histoire, écrivait F. Lenormant, que le sentiment de l'indépendance et le caractère belliqueux sont toujours plus vivaces et plus tenaces chez l'habitant des montagnes que chez celui des plaines et, par le fait même que la conquête l'a poussé jusqu'en son dernier refuge, il est dompté, mais non soumis. Le montagnard ne s'assimile jamais ». Cela est si vrai que, malgré tous les événements qui ont tant de fois changé la face du monde, les petits peuples fixés dans les bois et dans les montagnes du Caucase ont gardé intacts leurs langues, leurs types physiques, leurs caractères nationaux. On trouverait difficilement ailleurs, sur si peu d'espace, plus de peuples différents avec un tel conservatisme ethnique. Pour l'ethnologie et pour la linguistique, le Caucase sera toujours une terre de prédilection.

Mais l'archéologue et l'anthropologue n'auront pas à se plaindre; une large part de moisson leur sera réservée; ne sait-on pas que, par exemple, la Circassie possédait au siècle dernier près de 1.500 dolmens, nombre qui paraît être bien incomplet, et que ce pays se présente comme un des plus vastes champs mégalithiques du monde? Faut-il rappeler aussi que les Kourganes du même pays ont livré les vestiges d'une civilisation préhistorique très évoluée, de la même famille que celle de Troie II, mais plus ancienne? Que cette civilisation présente des analogies certaines avec celles des Sumériens et des Hittites? Qu'en particulier

l'influence du Caucase du Nord sur les Hittites est manifeste et que « l'inverse, selon M. Rostoutzeff, est peu probable? » — *Faits importants qui ont amené ce savant à la conclusion qu'« aux centres orientaux déjà connus de la civilisation de l'âge du cuivre — Turkestan, Elam, Mésopotamie, Egypte — vient s'en ajouter un autre : le Caucase Septentrional. L'étude des meilleurs objets trouvés dans ce dernier centre a montré que le progrès n'est pas venu là du dehors, que les objets qui l'attestent ne sont pas des importations et que leur date ne peut pas être postérieure à celle des objets parallèles des autres centres de développement¹ ». Cette civilisation que l'auteur, dans un autre ouvrage, attribue aux Méolo-Sindes, ancêtres des Circassiens, justifierait à elle seule l'étude des origines de ce peuple.*

Faut-il rappeler en outre que la science anthropologique avait, au siècle dernier, dirigé ses premières recherches sur le terrain caucasien où elle croyait trouver le type de l'homme blanc à l'état si pur qu'elle appelait la race blanche « race caucasique? »

Et pour l'historien des religions, pour le folkloriste, quel pays au monde peut livrer plus de croyances, de mythes, de légendes, de vieilles coutumes que le Caucase, vrai « refugium gentium », où toutes les races ont passé et ont déposé leurs colonies?

Le Caucase ethnographique et linguistique, la civilisation caucasienne ne sont pas, ne peuvent pas être isolés des autres foyers de civilisation; l'étude de ce pays sous tous ses aspects s'imposera donc toujours pour l'intelligence de l'histoire de l'homme blanc. Pour que cette étude ou plutôt ces études soient fructueuses, il convient de ne procéder que par étapes, et par études de détails. On entend dire couramment : « langues caucasiennes », « races caucasiennes »; mais le monde caucasien est si complexe dans son unité qu'avant d'aborder la synthèse, il faut rétrécir le champ d'exploration et commencer par l'étude de groupes ethniques et linguistiques bien définis.

Parmi ceux-ci, le groupe circassien est un des mieux conservés, et pourtant l'un de ceux dont les origines gardent le plus de mys-

1. M. Rostovtzeff, *L'âge du cuivre dans le Caucase du Nord*, *Rev. arch.*, 11 (1920), p. 36.

ère. Le choix de notre objet est donc dicté autant par des considérations de méthode que par les facilités que nous donne la connaissance de la langue, des traditions et du peuple lui-même.

Mais quelle gageure, dira-t-on, de vouloir aborder en quelque matière que ce soit la question des origines, à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'un peuple qui, à première vue, n'a aucune affinité de langue avec aucun peuple connu et qui n'a conservé de son passé aucun témoignage écrit ! La tâche pourtant apparaît moins difficile si, par « origines », on entend l'appartenance du peuple considéré à une famille ethnique historiquement connue; et c'est bien ainsi, en effet, qu'il convient d'interpréter le titre de la présente étude.

Même délimité de la sorte, le problème demeure ardu; car l'épreuve montre qu'il est impossible d'entreprendre le travail sous l'angle exclusivement historique ou linguistique, archéologique ou anthropologique. Ce n'est qu'en faisant collaborer toutes ces disciplines qu'on peut espérer arriver à des résultats tangibles; et ce n'est que lorsque leur application simultanée aboutit aux mêmes résultats qu'on peut tenir ces résultats pour probants.

Aux études de paléoethnologie, les textes doivent servir de point de départ : « La science des textes demeure la première pour l'antiquité, même pour l'antiquité reculée¹ ».

Viennent ensuite les données de la linguistique, la toponymie — « ces textes avant les textes » — et les noms propres. La théorie qui n'accepte comme base solide d'études historiques que la langue et suivant laquelle, « wo ihre Beweiskraft aufhört, stehen wir eben an der Grenze unseres Wissens² », semble trop exclusive; elle serait acceptable, dans le domaine de l'ethnologie, si la langue était le seul élément déterminant de l'ethnos et si l'on pouvait disposer, si peu que soit, de vestiges des langues disparues. En réalité, on n'a le plus souvent affaire qu'à quelques mots, qu'à des traces de « substrats », traces réelles ou supposées, qu'à quelques textes dont l'attribution ethnique reste incertaine

1. C. Jullian, préface à *Les anciens habitants de l'Europe*, de Dottin.

2. P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, p. 293.

(telles les inscriptions de Lemnos, la bague d'Ezerovo). Il ne s'ensuit pas, cela va de soi, qu'il ne faille tenir aucun compte de ces données; au contraire, elles doivent entrer en ligne surtout quand le sens des mots est bien établi, quand les coïncidences de vocabulaire sont nombreuses et ne peuvent pas s'expliquer par des emprunts, quand enfin, dans le cas qui nous occupe, les mots s'analysent bien à l'aide du circassien et laissent apparaître des mécanismes morphologiques semblables à ceux du circassien : préverbes, particules, ordre des éléments dans les mots composés, marque du pluriel, etc...

L'archéologie et l'anthropologie peuvent donner un précieux appui dans l'étude des questions que nous abordons, mais nous ne les citons qu'à la troisième place : l'archéologie est anonyme et ne peut parler là où les textes et la langue se taisent.

Au cours de cette étude plus d'une fois apparaîtra l'importance du folklore circassien; son conservatisme étonnant et sa richesse apportent une nouvelle lumière aux questions obscures et embrouillées de parenté entre les Circassiens et d'autres peuples. A elle seule, par son grand intérêt scientifique, cette matière mériterait une étude spéciale.

L'histoire et l'ethnologie sont sorties de la phase où elles méritaient la définition de Renan : « nos pauvres connaissances conjecturales ». Mais malgré leurs progrès incontestables, elles n'ont pu encore éclairer certaines questions; plusieurs, par exemple, qui touchent de près aux origines des Circassiens restent en l'état : celles, en premier lieu, de la position ethnique des Thraces, des Cimmériens, des Mèdes, des Kassites, etc.

Les Circassiens descendent directement de ces peuples; ceux-ci étaient apparentés de très près à d'autres peuples du bassin méditerranéen et de l'Asie Mineure : les Pélasges, les Etrusques, les Ligures, les Médulles, les Libyens, les Lélèges, les Lyciens, les Cariens, les Lydiens, les Mitanniens, les Hittites, etc., c'est-à-dire, avec les premiers habitants de l'Europe; avec les créateurs de la civilisation que les Grecs adoptèrent et développèrent. Le miracle grec ne s'explique pas autrement; la mythologie, les arts, la science des Grecs sont dus, pour les trois-quarts, à ces prédes-

sesseurs; la métallurgie, la culture des céréales, l'introduction du cheval, du char de guerre, etc., sont leur apport; l'important mythe du feu et de Prométhée appartient au même monde pré-hellénique.

On entrevoit l'ampleur du sujet, l'immensité des problèmes qu'il soulève. Il est important, répétons-le, d'aborder ces vieilles questions, tant de fois étudiées, d'un point de vue limité : celui des origines d'un ultime reste de ces vieilles humanités disparues. Bien des questions obscures s'éclaireront alors d'un jour nouveau.

La première partie, que nous soumettons aujourd'hui au lecteur, n'est qu'une sorte d'introduction à ces questions; il faut en effet débayer d'abord le terrain et préparer les bases de départ.

La deuxième partie traitera de la parenté des Circassiens avec les Thraces; on y considérera : 1° les données historiques concernant l'ethnographie thrace et circassienne; 2° la toponymie thraco-circassienne; 3° les noms propres communs; 4° la langue thrace dans ses rapports avec la langue circassienne; 5° l'état social, culturel, religieux, etc., des Thraces comparé à celui des Circassiens; 6° les données archéologiques et anthropologiques.

La troisième partie sera consacrée à définir la place de la grande famille thrace (= cimméro-azo-sarmato-médo-kassite) parmi les anciens peuples de l'Europe, de l'Asie antérieure et de l'Afrique du Nord.

Ce n'est qu'après que nous aurons réuni et mis en place, tels les morceaux d'un vase brisé, tous les éléments disparates et dispersés du problème qu'il sera possible de dire si notre méthode et l'essai qui en est ici fait méritent d'être repris par d'autres chercheurs plus qualifiés.

A. N.

Paris-Viroflay, novembre 1938.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

APERÇU ETHNOGRAPHIQUE DE LA CIRCASSIE

La description ethnographique du Caucase du Nord-Ouest, a été faite maintes fois au cours de ces deux derniers siècles. Le premier essai fut tenté en 1724 par Xaverio Glavani, consul de France en Crimée¹; cet auteur comprit également dans la Circassie la partie du pays abkhase, qui est située au nord de la chaîne principale des monts, et divisa le pays en quatorze cantons.

Bien que sa description ne soit ni complète, ni fort exacte, elle n'en présente pas moins un très vif intérêt. C'est, en effet, la première classification des diverses branches du peuple circassien faite par un auteur européen, et elle donne une transcription de noms de cantons qu'on ne saurait trouver dans d'autres relations; l'auteur met, par exemple, Bizedou pour Bjédoukh, d'où l'on pourrait déduire que *-kh* n'est qu'une désinence du pluriel; il note Gemirgia² pour Témirgoï des auteurs russes, donnant ainsi une graphie plus correcte à ce nom d'importance très grande, et transcrit Besney ou Bessini

1. *Relation de la Circassie*, dressée le 20 janvier 1724, publiée par E. Veidenbaum dans *SMK, Sbornik materialov dlja opisania mestnosti i plemën Kavkaza* (*Recueil de matériaux pour la géographie et l'ethnographie du Caucase*), t. 17 (1893).

2. L'auteur étant Italien d'origine, donne à la lettre *g* la valeur du *g* italien.

au lieu de Besleney. X. Glavani est en outre le premier à indiquer les noms de cantons ignorés par d'autres écrivains; c'est ainsi qu'il mentionne, par exemple, les Karabay, dépendant selon lui des Gémirgia, et qui, suivant Klaproth, appartenaient à la branche bjédoukhe¹.

En 1753, un autre consul de France en Crimée, M. de Peyssonnel², donna une liste des peuples circassiens, comportant une trentaine de noms dont plusieurs sont difficiles à identifier, tels : Tolani, Djéguritz³, Bitchoune, Aoug, Balchi, Bertébaï. Par contre, il signale des branches importantes que Glavani ignore : Hadjoukaï (Hatikoï), Egherkouaï, Abezache (Abazakh), et donne les noms de petites tribus passées sous silence par tous les auteurs, comme les Séidi, peuple abaze. Enfin, sa transcription de noms est parfois meilleure : ainsi Kémir-Keui rend la vraie forme du nom que les Russes, suivant en cela les Tatars, se sont complus à changer en Témirgoï.

Quinze ans plus tard (en 1768) Gùldenstaedt⁴, visitant le Caucase en mission scientifique, laissa sur la Circassie et l'Abkhasie des renseignements précieux qui servirent longtemps de point de départ à d'autres explorateurs, notamment en ce qui touche le second de ces pays. On retrouve, en effet, chez de nombreux savants — ethnographes et voyageurs — la division que Gùldenstaedt donna du pays abkhasie en trois régions : a) du Sud-Ouest ou « vieille Abkhasie », avec ses districts : Chirpit, Tschadschi, Sads et Aïpga — que les Circassiens du Nord désignent, dit-il, du nom de Kuschasip qui veut dire « transmontains »; b) du Nord-Ouest, avec les districts de Tubi, Uleuch, Schapsich ou Schapso, Ache et Rokush; et c) du Nord-Est ou Alti-Kesek — « Six Pièces » — qui se

1. E. Veidenbaum, *op. cit.*, p. 169, tient à tort pour inconnu ce nom, et Lopatinski, *ibid.*, p. 176, l'identifie avec Barakai, peuple abaze.

2. De Peysson(n)el, *Traité sur le commerce de la mer Noire*, Paris (1787), II, p. 317.

3. Il y a bien une rivière Djegu.

4. Gùldenstaedt, *Reisen durch Russland und im Caucasischen Gebùrge* (1787), I, p. 464 ss.

compose de : Kizilbek, Tam, Schegraï, Barokaï ou Bach, Baschilbaï et Sabar¹.

Quant à la Circassie proprement dite, l'auteur n'en parle que peu et mentionne seulement huit parties : Grande-Kabardie, Beslen, Témirgoï, Manischach (?), Abazech, Bscheduch, Hatukei, Bschané².

J. Reinegg³, en 1790, et surtout Pallas⁴ enrichirent notablement les connaissances acquises jusqu'alors sur cette partie du Caucase. Pallas, qui visita la Circassie, en 1793, divise la partie septentrionale de l'Abkhasie, c'est-à-dire le pays des Abazes, en deux parties : a) Petite Abaza ou Abaza de « Six Pièces » : Schantémir, Klitsch, Kescha, Lou, Bibert et Dudaruk; b) Grande Abaza ou Abaza du Nord-Ouest : Beschilbaï, Barakaï, Tubi et Ubuk, Schapsich, Natuchasch ou Natchu-Kaïtsch.

L'énumération des diverses branches des Circassiens proprement dits est assez détaillée. Comme beaucoup d'autres le firent pendant longtemps, Pallas range parmi les Abazes les Chapsoughetles Natkhoï, alors que ceux-ci parlent la langue adyghé et ne se considèrent nullement comme des Abazes; tout au contraire, ils prétendent même être les seuls vrais Circassiens. Notons enfin que Pallas transcrit le nom de Jané sous la forme Sani, qu'on ne rencontre chez aucun auteur moderne et qui est identique à l'antique forme Sani ou Sanig (Sannigoï)⁵.

Mais c'est surtout au début du siècle dernier que les études sur le Caucase en général, et sur l'ethnographie circassienne en particulier, se multiplient : sur ce point on doit beaucoup à Klaproth, qui voyagea au Caucase en 1807-1808, à

1. X. Glavani désigne par le nom de Bess-Kesek-Abaza — « Cinq pièces » — une partie seulement de ce que Gùldenstaedt nomme « Six Pièces », à savoir : les communes de : Doudarouch, Laukazé, Biberdi, Kimlik et Tram.

2. « Ganna » de Glavani, « Janua » de Peyssonnel. Nous donnons la transcription du texte original en allemand de l'ouvrage de Gùldenstaedt.

3. Reinegg, *Allgemeine historisch-topographische Beschreibung des Kaukasus*, 2 vol. (St Petersburg und Gotha, 1796-7).

4. Pallas, *Second voyage...*, Paris (1811), 4 vol.

5. Chez Bodenstedt on lit Shané.

Bronevski, à L. Lulié, à Dubois de Montpéreux (1833) et à J. Bell (1837-1839) pour ne citer que quelques-uns de ceux qui ont travaillé à mieux faire connaître le pays circassien¹.

Ces travaux permettent, en y apportant les quelques retouches nécessaires, de tracer un tableau de la Circassie quant à sa composition en tribus, telle qu'elle apparaissait au début du siècle dernier. Il faut cependant noter qu'une telle classification pour les Circassiens, comme aussi pour tous les autres peuples, présente de grosses difficultés. On pourrait même dire qu'elle est impossible, tant les mélanges, les migrations à l'intérieur même du pays furent fréquents au cours des siècles. Il ne saurait donc s'agir que d'une classification géographique sans grande valeur pour l'ethnologie ou d'une énumération de tribus dans l'ordre géographique — ce qui a plus d'intérêt pour notre sujet — ou enfin d'une classification du point de vue linguistique, offrant un appui solide pour les études ethnologiques.

C'est en combinant ces deux dernières méthodes qu'on divisera les Circassiens — entendus au sens large du terme — en trois groupes² :

1. Klaproth, *Reise in dem Kaukasus und nach Georgien*, Halle und Berlin (1812-1814), 2 vol. édités en français : *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, Paris (1823), 2 vol.; Bronevski, *Noveichia geogr. i istor. izvestia o Kavkaze*, Moscou (1823), 2 vol.; L. Lulié, dans *Mémoires de la Section Caucasiennne de la Société impériale géographique russe*, t. IV (1857), en russe; D. de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase...*, 6 vol. Paris (1839-1843); J. Bell, *Journal of a residence in Circassia during the years 1837-1839*, Londres (1840), 2 vol., traduit par Louis Vivien, Paris (1841), 2 vol. (traduit aussi en allemand et en danois). Pour d'autres ouvrages, voir la bibliographie donnée par Louis Vivien, dans la préface à sa traduction de J. Bell; J. Chantre, *Recherches anthropologiques dans le Caucase*, Paris (1885-1886), préface et t. IV, p. 138 ss.; M. Miansarov, *Bibliographia Caucasica*, Saint-Petersbourg (1874-1876), p. 265 ss. et 339 ss.; *Bibliographie de la Caucase*, t. I, par le Comité des Emigrés Circassiens, Constantinople (1919).

2. C'est la division linguistique que donnent les meilleurs spécialistes des langues du Caucase du Nord-Ouest : G. Dumézil, *Etudes comparatives sur les langues caucasiennes du Nord-Ouest*, Paris (1932); N. Jakovlev, *Kurze Ubersicht über die tscherkessischen (adygheischen) Dialecte und Sprachen, Caucasica*, 6 (1930), p. 1-19 et divers ouvrages en russe; A. Dirr, *Einführung in das Studium der kaukas. Sprachen*, Leipzig (1928); R. Bleichsteiner, *Die kaukas. Sprachgruppe* dans *Anthropos*, t. XXXII (1937), tirage à part, p. 61 ss.; N. Marr donnait dernièrement une autre classification dialectale des peuples circassiens : 1° groupes septentrional ou Adyghé subdivisés en : a) KabartaI; b) Tcherkes; c) Oubykh; d) Abaz; 2° groupe méridional ou abkhase comprenant : a) Samour-

1° les Circassiens proprement dits, qui se donnent le nom général « Adyghé »;

2° les Oubykh, qui revendiquent le nom d'Adyghé, mais ne diffèrent pas moins très notablement des précédents par leur langue;

3° le groupe Abkhaso-Abaze.

Les Adyghé se partagent en deux fractions : les Kiakh, qui sont situés à l'Ouest, vers la mer Noire, et les Kabardes, qui, par opposition, portent le nom de Shagh, c'est-à-dire « ceux qui demeurent en haut », vers l'Orient (de *sha* « tête »). Cette distinction n'est pas uniquement géographique¹ : les dialectes de ces deux groupes présentent, en effet, quelques différences, alors que ceux des Kiakh, dont les principaux sont : Kémirgoï, Bjédoukh, Abazakh et Chapsougho-Natkoï n'en offrent presque aucune. On hésitera seulement sur la place qu'il convient d'assigner aux Besléney; leur langue, qui est considérée comme la plus harmonieuse et la plus nuancée de tous les dialectes circassiens, est à égale distance du kabarde et du kiakh.

Le groupe kiakh englobe les branches suivantes en allant de la mer d'Azov vers le Sud-Sud-Est :

A) Les Grouun, sur la presqu'île qui s'avance entre les baies d'Eisk et de Beisug. Cette belle race circassienne n'a

zakan; b) Abjuj et c) Bzibé. Cette division est, en partie, géographique; l'abaze du premier groupe est plus près du groupe méridional. Ce fut Gûldenstaedt, *op. cit.*, t. I, p. 464, qui, le premier, affirma que « les langues abkhase ou abaze et circassienne sont d'une même mère ». Pallas remarquait une certaine analogie entre ces langues, mais trouvait l'abaze étranger au circassien et aux autres langues connues, *op. cit.*, t. II, p. 121. Klaproth faisait sien l'avis de Pallas. C'est Rosen, qui, dans un travail publié en 1845, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, démontra le premier et de manière irréfutable, la parenté du circassien et de l'abkhase. Les modernes ne contestent plus cette thèse passée à l'état de doctrine.

1. A. Dirr, *Sovremënia nazvania kavk. plemën, SMK*, t. 40, p. 7, regarde « Kiakh » comme un nom tribal. Il est possible qu'il ait existé un peuple de ce nom en Circassie. Aujourd'hui, ce terme indique plusieurs branches de Circassiens et a l'allure d'un terme géographique, venu de *ke* ou *tche* « queue », c'est-à-dire « position en arrière ». Peut-être n'est-ce là qu'une étymologie populaire; l'existence en Thrace — ou plus exactement en Dacie — d'un peuple Kiagisoï à côté d'autres peuples apparentés aux Circassiens (pour la désinence *-soï* cf. Caucaensoi, Cotensoi, Albokensoi, Saldensoi, etc., Ptolémée, *Geogr.*, III, 3, 15) nous oblige à réserver notre opinion sur ce mot Kiakh.

plus le même habitat; à la suite de l'occupation de cette région par les Cosaques ukrainiens, les Grouun émigrèrent, en effet, vers le sud et se mêlèrent à d'autres Circassiens;

B) Les Hatko ou Hétouk, qui vivaient à Taman. Lors de l'occupation de la Crimée par les Russes ils se retirèrent sur la rive gauche du Kouban, et, en 1791, lors de la prise d'Anapa ils périrent en grand nombre. Depuis cette époque ils ont presque disparu ou bien se sont mêlés avec les Circassiens voisins. Ils sont connus aussi sous le nom tatar d'Adaly, qui veut dire « insulaires ». De Peyssonnel les mentionne sous le nom Ada et on a même voulu faire venir le nom national des Circassiens — Adyghé — de ce mot tatar, ce qui paraît fort improbable¹;

C) Les Tchébein, qui se sont mêlés aux Natkoï²;

D) Les Khégak qui vivaient près de la ville d'Anapa, dans la région qui s'étend au-dessus d'elle. Les restes de ce peuple, décimé par la peste apportée en 1812 par les troupes russes, se sont dispersés au cours du XIX^e siècle. Beaucoup se sont mêlés aux Natkoï. On fait venir leur nom de *khi*, mot qui traduit « mer » en circassien³;

E) Les Jané : ceux-ci demeuraient autrefois sur la rive droite du Kouban, mais ils furent repoussés par les Bjédoukh vers l'île Detliasf (Kara-Kouban) et dans la Mositchepchi (« Forêt-Rouge »)⁴. A l'approche des troupes russes en 1778 les Jané se portèrent sur la rive gauche du Kouban et vécurent jusqu'en 1864 sur les bords des rivières Pchets et Khokhaï,

1. Cf. Klaproth, *op. cit.*, I, p. 339, note; de la position de leur territoire, situé entre deux embouchures du Kouban, dit Bronevski, *op. cit.*, t. I, p. 137, et qui fut de tout temps leur principale demeure, les Circassiens ont reçu le nom Adyghé ou Adalé, c'est-à-dire « insulaires ». Ailleurs, il notera que « d'aucuns font venir ce nom (Adyghé ou Adalé) du château ou place forte Ada situé près de Temruk, entre deux bras du Kouban », *ibid.*, t. II, p. 43.

2. Suivant Lulié, les princes Bastoko appartenaient aux Tchébein.

3. Cf. Klaproth, *op. cit.*, t. I, p. 238. Le voyageur turc Evlia Çelebi qui visita Anapa en 1641 rapporte que le district de Taman fut habité par les Chéfaki, c'est-à-dire par les Chégaki ou Khégak, cf. Ph. Brun, *Tchernomorié*, II, p. 233 (en russe).

4. Les Jané de la « Forêt Rouge » furent exterminés par les Russes vers la fin du XVIII^e siècle de façon barbare : dans la nuit ils furent cernés, massacrés ou emmenés en captivité en Russie. Peu survécurent à ce carnage.

près d'Anapa, et sur le fleuve d'Adagum, ayant à leur tête les princes Sanéko (Zané ou Sané) et Medawoko;

F) Les Natkoï ou Natkhoï, Natkheadj, habitaient les dernières « Montagnes Noires », sur les côtes de la mer Noire de la presqu'île de Taman, jusqu'au pays des Oubykh au sud, dans les vallées des fleuves Djiga, Pribeps, Khups, Psif, Néfîl ou Népif, Kudak, Lechepsin, Bakan, Adagum ou Adakum, Tzémez, Tasipj et Djup. D'après Pallas et Klaproth les Natkoï étaient la plus puissante des tribus abazes;

G) Les Chapsough, ou Chapsoukh, étaient situés à l'est des précédents, sur les rivières Ubin, Psikabé, Chips, Afips, Ill, Azips, Khabl, Antihir, Bugundur, Abin, Of, Koaf, Tchébek, Satassa, Bakan, Sagta, Jinz, Ubig, Ulgaps et Kutchubab; sur le versant méridional de la chaîne du Caucase, ils occupaient la vallée de Psizuy.

On a voulu donner à ce peuple les mêmes origines qu'aux Kabardes (Klaproth); certains l'ont rangé parmi les peuples Abazes (Güldenstaedt, Pallas, etc.), d'autres le tinrent pour un mélange Adyghé-Abaze (Bronevski). Quoiqu'il en soit, son dialecte ne diffère guère de celui des Bjédoukh, des Kémirgoï et des autres peuples circassiens du groupe kiakh;

H) Les Bjédoukh demeuraient à l'est des précédents sur les fleuves Psich¹, Psikhomat ou Mart, Ptchach², Psécups³, Tchébi, Unabat et Sup. On y distinguait deux groupes, les Kerkény et les Khamichey, tirant leurs noms de deux frères, héros éponymes, les princes Kerken et Khamich.

Klaproth rangeait parmi les Bjédoukh les Karepaï — les Karabay — que X. Glavani place, on l'a vu, parmi les Kémirgoï.

Avant la venue des Cosaques une partie des Bjédoukh demeurait sur la rive droite du Kouban. Actuellement ils habitent seulement la rive gauche, et, avec les Kémirgoï, constituent la masse principale des Circassiens-Kiakhs restés au Caucase.

1. Dans la région du bourg d'Edepsikoï, demeure du clan Batoko.

2. Avec les bourgs de Ponéjukoï et Djedjéhablé, etc.

3. Avec les bourgs Hatikoï, Lakchukoï, etc.

Les Bjédoukh étaient réputés comme habiles métallurgistes et l'exploitation de mines d'argent au sud de Labapé, dans leur pays, était justement célèbre;

I) Les Hatikoï, demeurant entre les fleuves Shagoaché et Psip, s'étendaient autrefois à l'ouest jusqu'au bassin des fleuves Afips, Ubin, Ghil et Ill.

Les Hatko de Taman ne sont probablement qu'un tronçon de ce peuple. On sait par ailleurs, qu'une partie des Hatikoï se détacha de l'ensemble du peuple pour se joindre aux Chapsough et aux Natkoï, cependant que l'autre partie se mêlait aux Kémirgoï;

J) Les Kémirgoï, demeuraient à l'est des Bjédoukh et des Hatikoï, entre le Kouban et les fleuves Laba et Shagoaché, sur les rivières Psinasug, Ghiaga, Ul, Farz, Dzagou et Tchokradj. Ils confinaient aux Mokhoch sur l'Arim, près du bourg antique de Djiraki.

On rattache aux Kémirgoï les trois peuples suivants :

K) Les Adémi, sur les bords de la Pséga et aux environs du Psich;

L) Les Egherkoï autour de Djiraki et de Ratazaï;

M) Les Kiraï;

N) Les Abazakh, ou Abzakh, peuplaient le bassin du Shagoaché et de ses affluents : Kurdjips (« fleuve géorgien »), Pchéha, Pkhatz et Tfizeps; celui du Laba et de ses affluents : Psizuy, Chégupsin, Hagur et Farz; celui du Psich et de ses affluents; Mart et Ptchach, qui coulent actuellement dans le pays bjédoukh; celui du Psécups et de ses affluents : Dus, Tsaok, Tchiby; ceux enfin de l'Unabat et du Sup, ce dernier formant la frontière entre les Abzakh et les Chapsough.

On tient généralement les Abzakh pour un mélange d'Adyghé et d'Abazes et, plus précisément, d'Adyghé et d'Oubykh. Leur nom même confirmerait cette thèse (Abaz + kh = suffixe exprimant le pluriel)¹. Suivant d'autres, ce peuple aurait tiré son nom d'Abazakh de celui d'une beauté

1. Lopatinski, *SMK*, t. 12, p. 2, note 1.

circassienne qui vivait autrefois chez eux¹. Voici l'explication qu'en donnent les Circassiens eux-mêmes : *Abaza (m) + ikh* voudrait dire « en deça des Abazes », dont les Abazakh sont en effet voisins du Nord.

Les Abzakh formaient l'un des plus considérables parmi les peuples circassiens. Dotés d'une constitution démocratique ils s'adonnaient à la métallurgie, et l'exploitation des mines de fer dans la vallée de Ptchach et de plomb dans celle de Kurdjips étaient fort connues. Ce peuple a joué, avec les Oubykh, un rôle important durant les dernières années de la guerre contre la Russie;

O) Les Mokhoch demeuraient au sud-est des Kémirgoï, sur le Farz supérieur, au pied des « Montagnes Noires ». Ce pays est traversé par les rivières de Chimblonakhé, Tchokradj et Psifir sur lequel se trouvaient les bourgs de Merberi et de Kurgokaï et par le fleuve Psékhuch avec les villages de Nederbi, Ponako, Kalkh et Arim. Pendant longtemps le pays Mokhoch fut l'apanage des princes Bogarsoko;

P) Les Besléney ou Beslénié, que la tradition fait venir de la Petite Kabardie sous la conduite des princes Kanoko, vivaient à l'est des Abzakh dans la basse vallée de l'Ouroup, sur le Grand et le Petit-Laba, ainsi que sur les rivières Khotz et Psifir. Ils avaient pour voisins les Mokhoch, les Abazes de « Six Pièces », les Brakey et les Kizilbak.

Les Besléney passaient pour être l'un des plus nobles et des plus chevaleresques parmi les Circassiens. Arbitres des élégances non seulement dans leur pays, mais encore pour le Caucase presque entier, ils étaient réputés également par les qualités physiques. X. Glavani reconnaît chez eux « beaucoup de noblesse; c'est, dit-il, le plus beau sang circassien du monde, et les autres cantons estiment beaucoup celui-ci, tant à cause de la quantité de noblesse qu'en raison de la bravoure de ses habitants² »;

1. Klaproth, *op. cit.*, t. I, p. 224.

2. Les princesses Kanoko étaient d'une beauté qui fut fatale à bien des princes kabardes. Plusieurs qui prétendaient à leur main eurent des duels à cette occasion, et les luttes sanglantes qui s'ensuivirent se terminèrent par l'extermination de familles entières.

Q) Les Agoï demeuraient au sud des Natkoï, sur le littoral de la mer Noire, près de Tuapsé. Les Kémirgoï et certains autres peuples circassiens les désignent par le terme Hakoutch, tandis que les Bjédoukh, les Chapsough et les Natkoï les connaissent sous ce nom d'Agoï. De ce même nom viennent ceux de « Goïtkh » — gorges près de Tuapsé et d'« Aghuya » — petite rivière voisine¹.

Le groupe kabarde ne compte qu'une division, au reste purement géographique, en Grande et en Petite-Kabardie. C'est en 1759 que le prince Korgoko, suivi de ses partisans, quitta la Kabardie pour se porter sur la rive gauche du Térék et y fonder la ville de Mozdok, centre de la Petite-Kabardie. Cette puissante branche des Circassiens, qui durant un temps exerça pratiquement sa domination sur tout le Caucase septentrional, fut réduite dès le xviii^e siècle à son état actuel. Aujourd'hui, les Kabardes demeurent en majeure partie dans les bassins des fleuves Tchégghem, Baksan, Malka, Podkoumok, Kouma et dans la région de Mozdok (Petite-Kabardie); ils possèdent en outre quelques colonies dans la vallée du Zélentchuk.

II. Les Oubykh s'appellent eux-mêmes Pekh ou Piokh. Leur demeure, aux sources du Shagoaché et du Pchéha, et sur la côte de la mer Noire, est traversée par les rivières Zuebzé, Lon, Nighé, Batkh, Dagomeps, Psikh, Sakhé. Vivant entre les Natkoï, les Agoï et les Abzakh au Nord et à l'Est et les Abkhases au Sud, ils sont intermédiaires entre les Adyghé et les Abkhases. Bien que nombre d'auteurs les considèrent comme un peuple abaze, leur langue diffère sensiblement de l'abazo-abkhase; elle tient le milieu entre celle-ci et l'adyghé².

1. Leur dialecte fut le seul à être raillé par les autres Circassiens, rapporte le prince N. Troubetskoy : « Beaucoup de Circassiens affirment que les Hakoutch ne sont pas en général de vrais Adyghé, mais seulement adyghisés ». L'auteur remarque encore que les Hakoutch ne savent pas prononcer certaines lettres circassiennes, et en raison de leur position géographique entre les Oubykh et les Adyghé, il est enclin à donner à ce peuple une origine oubykhe.

2. Le grand voyageur turc Evlia Çelebi, 1611-1679 (?), dans le tome II de son ouvrage (v. Robert Bleichsteiner, *Die kaukasischen Sprachproben in Evlija Çelebi's Seyahetname, Caucasia*, 11. p. 85 ss.) en parlant des dialectes

III. Les Abkhases constituent le troisième groupe des peuples circassiens et peuvent être divisés en deux branches : les Abkhases proprement dits et les Abazes. Les premiers portent chez les Adyghé le nom général d'Azyg ou Azghé. Les Oubykh les désignent par le terme « Adzyghé »¹ : ce les « Abazes transmontains ». Les Abazes donnent aux Abkhases le nom d'Apsovi, les Géorgiens emploient les mots Obesa, Obasa, Apsili, tandis que les Svanes les nomment Mibkhaz².

Appartiennent aux Abkhases :

- 1° les Bzibé, voisins du sud des Oubykh;
- 2° les Akhipse, de Soukhoum jusqu'à Kabeti;
- 3° les Aïbga, qui demeurent sur le fleuve de Kodor;
- 4° les Zambal, que les Russes nomment Tzébeldintzi, dans les vallées du Kodor et du Dal;
- 5° les Khirpis qui confinent à l'est avec les Svanes;
- 6° les Tchaji, sur l'Aghir et le Marmar;
- 7° les Sadzé (ou Zads suivant Klaproth) sur l'Okhum³.

Chez les Abazes, dont le nom général parmi les Abkhases est Acho ou Apsgatch, on rencontre un très grand nombre de noms de tribus. Voici les principaux :

du Caucase du Nord riverain, dit « la langue des Sadcha-Abazes » et « l'étrange et remarquable langue des Abazes ». R. Bleichsteiner donne la preuve que la première est oubykhe et la deuxième abkhase, et constate que depuis trois siècles la langue des Oubykh n'a subi aucun changement. Sur cette langue consulter l'ouvrage capital de C. Dumézil, *La langue des Oubykhs*, Paris (1931). Voir aussi A. Dirr, *Caucasia*, 4 et 5 (1928); Hencko, *O jazyke ubykhov*, Leningrad (1928, *Izv. Akad. Nauk.*, VII, série *Old. gumanit. nauk*, p. 227-242), J. von Mészáros dans *The Oriental Institute of the University of Chicago, Studies in Ancient Oriental Civilization*, n° 9, Chicago (1934).

1. Baron Uslar disait à propos de ce nom : « Je pense que ce nom mal entendu et mal transcrit n'est autre que Aztcha de Bell ». Pourtant la désignation oubykhe Adzyghé correspond parfaitement à la désignation adyghé des Abkhases. Il est à noter que J. Bell appelle une partie des Abkhases — notamment ceux qui vivent à proximité de la Mingrèlie et de la Svanethie — Asra. C'est évidemment le même nom que Azghé, avec un suffixe du pluriel svane -r, de même que -gh(é) -kh est un suffixe du pluriel adyghé.

2. A. Dirr, *Sovremania nazvania kavkazsk. plemën*, SMK, 40, 3, p. 6.

3. A. Dirr range parmi les Abkhases la tribu des Djighethes; chez baron Uslar, ils portent le nom d'Asadzua, qui n'est autre que Sadzé. Pour les Abkhases, Djighet c'est le pays des Oubykh, cf. A. Khachba et B. Kukba, *Contes abkhases*, Soukhoum (1935), p. 19 (en russe).



A) les Tapanta — tel est le nom que se donnent les Abazes de « Six-pièces » (Alti-Kessek Abasa, suivant une désignation tatare); les Circassiens proprement dits les nomment Baské. Ils constituent le groupe le plus oriental des Abazes : ils demeurent en effet aux sources du Kouban, des Grand et Petit-Zéleutchuk, et s'étendaient au début du siècle dernier jusqu'aux bassins du Kouma et du Podkoumok;

B) les Batchilbaï, ou Bachilbaï, sont situés dans les hautes vallées de l'Ouroup (Uarp) et du Grand-Zéleutchuk;

C) les Medwa (ou Midawé, Madjwa), habitaient sur le Laba supérieur auprès des Abzakh. Leur centre se trouvait à l'emplacement actuel du bourg Bagskaya;

D) les Kazilbeg, ou Kazilbekit¹ demeuraient dans les montagnes aux sources des deux Laba; leur habitat s'étendait jusqu'à la mer Noire et confinait au Nord avec celui des Besléney;

E) les Chegrey, dans le bassin du petit Laba;

F) les Haïbiko, voisins immédiats des précédents;

G) les Seidi — qui ne sont signalés, on l'a vu, que par de Peyssonnel — demeuraient non loin des Haïbiko;

H) les Bag — vivaient sur le cours supérieur du fleuve Fadz (Khodz).

Les cinq petites tribus que nous venons de nommer se rattachent étroitement à celle des Medwa;

I) les Tam, ou Tamkit, avaient pour habitat les rives du Grand-Laba supérieur et les sources de l'Ouroup. Tout près se trouvait le territoire :

J) des Koujou, ou, comme disent les Adyghé, — Kojou (« Kouvchinski-aoul » des Russes);

H) des Djedjène;

L) des Berzendig, au-dessus des précédents;

M) des Djaldachko;

N) les Sarapi, voisins des Djedjène, vivaient entre les hautes vallées du Grand-Laba et de l'Ouroup, près du bourg de

1. *Kit* veut dire « village » en abaze; quelques Abazes connaissent la métathèse Kilizbekit. Le nom de cette tribu proviendrait, suivant Klaproth, du nom d'une famille princière.

Prégradnaya. Leur pays était, d'après les traditions abazes, très aimé et fréquenté par les héros légendaires, les Nartes. C'est là, dans la forêt Qibaga, que l'on montre leur cimetière;

O) les Psagarkhake;

P) les Brakey, qui demeuraient sur le Gups et le Fadz, appartenaient à la même souche que les Medwa; ils étaient, d'autre part, apparentés aux Abkhases de la région de Soukhoun dont ils n'étaient distants que d'une quarantaine de kilomètres;

Q) les Toubi, près des sources du Shagoaché et du Pchéha;

R) les Hatchipsi, voisins des Oubykh comme les précédents;

S) les Sisipchiré — à l'ouest des Sarapi;

T) les Anaghi-Mguwa;

U) les Chachi — déjà mentionnés par Peyssonnel, habitaient sur le littoral de la mer Noire, à proximité des Oubykh;

V) les Kusha-Jané, ce qui veut dire les « Jané montagnards » sont les Jané de Wampir (Wampir Psarerkh — Petit-Laba) et l'adjectif de « montagnard » leur est appliqué pour les distinguer sans doute des Jané Adyghé. Bien que ces deux branches de Jané parlent des dialectes différents, il est évident qu'elles ne formaient à l'origine qu'un seul peuple.

Quelques auteurs ajoutent à cette liste divers noms de tribus demeurant sur la côte de la mer Noire : les Bah, qui ne sont qu'un tronçon détaché des Bag de l'Est; les Nalkoupi-Madjawa, qui se rattachent apparemment aux Medwa, les Ibsip qui ne diffèrent guère comme nom des Bzip ou Bzibé; ce terme cependant désigne chez les Adyghé non pas les Abkhases, mais les Agoï ou Hakoutch.

Pour terminer cette longue liste de peuples abazes ajoutons encore :

X) les Aratkhawas,

Y) les Talko, et

Z) les Koubikhan,

qui demeuraient également sur la côte de la mer Noire au voisinage des Nalkoupi-Madjawa, des Ibsip et des autres tribus ci-dessus.

On ne saurait trop rappeler, cependant, au terme de cette énumération, que la division que nous avons adoptée en trois groupes de peuples suivant leurs dialectes ne correspond pas rigoureusement aux faits ethnographiques. Ainsi on a vu les Jané adyghé et abazes, les Chapsough et les Natkoï rangés parmi les Abazes. On trouve les Agoï parmi les Natkoï, les Hatikoï chez les Chapsough et les Kémirgoï.

Bien que les Eggherkoï soient rattachés aux Kémirgoï, on en rencontrait également parmi les Natkoï, de même qu'on trouvait les Bag parmi les Abzakh¹ et les Oubykh.

Sans parler des migrations très importantes qui eurent lieu au cours des siècles, il faut noter d'ailleurs que les déplacements et les mélanges de peuples s'effectuaient encore tout récemment, pendant la guerre du Caucase. Au reste toutes ces migrations ont laissé dans le peuple de vivants souvenirs.

Ainsi les Kabardes tiennent pour une vérité historique leur venue de Crimée. Cette tradition a trouvé l'appui des savants modernes, Pallas, Klapproth et d'autres encore, ayant donné diverses preuves du séjour des Kabardes en Tauride. On appelle, en effet, Kobard la partie supérieure du fleuve Belbik en Crimée, et Tcherkes-tüs — « plaine circassienne » est le nom du beau pays situé entre ce fleuve et le Katcha.

L'existence du fort Tcherkes-Kermen, dont les ruines au sommet d'une montagne subsistent encore, constitue un témoignage supplémentaire de l'occupation du pays par les Circassiens². Sur la carte de la Méditerranée et de la mer Noire dressée en 1497 par Fredutio d'Ancône, le nom de Kabardie est porté à l'ouest de Taganrog, « indication qui nous donne la position du pays des Kabaris de Constantin Porphyrogénète et en même temps celle de la tribu de Kabardah, qui dans le VII^e siècle de l'Hégire abandonna de nouveau la Crimée et se fixa sur l'île formée par les deux bras du Kouban à son

1. Un bourg « Baghablé » dans la vallée de Pchéha, au cœur même du pays abzakh, fut incendié et pillé par les troupes russes en 1863; v. Geins, *Pchekhskaa otriad*.

2. Pallas, *op. cit.*, t. II, p. 123-124; Klapproth, t. II, p. 378; Dubois de Montpéreux, *op. cit.*, t. I, p. 71.

embouchure, et que les Tartares nomment Kyzil-tach « pierre rouge »¹.

Suivant d'autres sources, les Kabardes auraient habité non seulement la Tauride, mais aussi une partie de l'Ukraine; ils seraient même originaires de la région qui entoure la ville russe de Riazan et ne quittèrent ce berceau qu'à l'époque des Grands Ducs de Russie, pour venir s'installer au pied du Caucase².

Voici comment, suivant les traditions conservées chez les Circassiens eux-mêmes, les Kabardes quittèrent la Crimée. C'est par mer qu'ils abandonnèrent ce pays, pour aborder à Tzémez (Novorossisk); de là, passant aux embouchures du Kouban, ils s'y installèrent, et bientôt élargirent leurs domaines vers les plaines du Sud. Le centre de leur puissance fut, dans leur nouveau pays, la ville de Chendjir, sise entre le Psif et le Néfil, et dont les ruines ont été décrites par Pallas³.

Les Kabardes ne restèrent pas longtemps aux embouchures du Kouban; la cause de leur départ fut l'apparition des Avars, surgis du côté du Don et de la Volga. Sous la pression de ces nouveaux envahisseurs, une partie des Kabardes chercha alors asile dans l'isthme de Taman, et le reste près d'Anapa, à l'endroit connu sous le nom de Tchi-Khouraï « terre ronde ».

Ces retranchements ne furent d'ailleurs d'aucune utilité car le Khan des Avars, Bakan, dit-on dans les récits circas-

1. Klapproth, *ibid.*

2. Dans les archives du « Collège d'Etat des Affaires Etrangères » se trouvent des documents établissant l'émigration des Kabardes de Riazan vers le Caucase; Bielokourov, *Les rapports de la Russie avec le Caucase*, p. 45-46 et 569 (en russe); Bronevski, *op. cit.*, t. II, p. 75.

3. « On voit, dit-il, *op. cit.*, t. II, p. 114, entre ce ruisseau (Psif) et le Néfil, un rempart construit régulièrement avec un fossé; ce rempart a quatre sorties, comme un camp romain. Il y a vers le Nord, près des Marais du Kouban, de hautes collines construites avec art (Kurgani), qu'on veut regarder comme de petites fortifications. La tradition veut qu'il s'agisse de la ville antique d'un roi des Temirgojers, appelée Tchantgir, d'où les Temirgoï et les Tcherkesses prétendent tirer leur origine. »

siens, les chassa dans la direction de la « Route Gênoise¹ », par les gorges de Ptchégholège² — « vieux cheval blanc » — d'où sort la rivière de Bakan. A la sortie de ces gorges le prince des Kabardes, Inal, subit une défaite, et c'est en souvenir de cette débâcle que les gorges auraient reçu le nom de « Gorges de Bakan », et une rivière toute proche, affluent du Neberdjay — celui de « Begago », à cause des larmes versées.

Le Khan des Avars, ajoutent les récits, continua la poursuite jusqu'au fleuve d'Abin, où les Circassiens — Kabardes et Kémirgoï — reprirent l'offensive, infligeant à leurs ennemis une sévère défaite.

Après cette mémorable victoire, Inal parvint à établir son autorité sur la Circassie tout entière, Abkhasie comprise, et à affermir son unité. Les qualités militaires et administratives de ce prince lui valurent une telle gloire, que le peuple chante encore aujourd'hui ses vertus.

Malheureusement, après sa mort (sur le Bzibé), ses fils ne surent pas sauvegarder l'héritage de leur illustre père; ils se querellèrent, et c'est alors que les Kabardes émigrèrent vers l'Est, dans le pays d'où ils chassèrent les Ossètes et où ils vivent depuis lors. Dans le même temps, les Kémirgoï, qui avec les Kabardes portaient le nom commun d'Adyghé, restaient dans le bassin du fleuve Shagoaché.

Un chef kabarde — Natkho — aurait donné alors son nom aux Natkhoï cependant qu'un autre — Kobly — s'assurait,

1. On appelait ainsi la route fortifiée sur laquelle les Gênois possédaient des factories, des magasins et des entrepôts et qui, partant du littoral de la mer Noire vers le sud et le sud-est, longeait la chaîne du Caucase. Voici les principaux points de cette fameuse route : Anapa, Khalamskaya, Saratovskaya, Khanskaya, Tzarskaya, Plémenskaya; de ce dernier endroit, la route, en longeant la rivière de Kiafar, le Grand Zéleutchuk, qu'elle traversait un peu au-dessous du bourg antique avec les ruines des églises passait le Maroukh et le Téberda en direction du Kouban. Puis elle entra dans le pays des Kabardes, d'où une branche traversait la chaîne principale du Caucase en allant vers la vallée de Tzébelda en Abkhasie, cependant que l'autre longeait le cours du Térék jusqu'à la mer Caspienne. Les Gênois disposaient en outre de points fortifiés dans diverses parties du pays traversé par la route : on montre aujourd'hui encore un « tumulus génois » à Chebje, près de la cime de Thamakhinsk.

2. Klaproth écrit : Chogalech, c'est-à-dire « la Vieille Blanche », à cause des pierres blanches que présente sa masse » (?), *op. cit.*, t. I, p. 234.

semble-t-il, le pouvoir sur les Chapsough¹. Chez ces deux peuples — Natkhoï et Chapsough — la hiérarchie aristocratique et la constitution féodale auraient été introduites par les Kabardes.

Cette version néanmoins n'est pas d'accord avec une autre selon laquelle les Kabardes vivaient près de la mer Noire sous le nom de Kossog, et sous l'autorité des princes Bolotoko et Kuytzukoko. Un certain Kabarde Tambi, accablé par des malheurs auxquels la beauté de sa femme n'était pas étrangère, aurait dû quitter ce pays pour venir dans la contrée où il fonda la Kabardie actuelle².

Mais les Kabardes ne furent pas le seul peuple circassien qui demeura longtemps en quête d'un foyer définitif. Les autres Circassiens n'avaient pas en effet dans les temps anciens l'habitat qu'on leur voyait encore aux siècles derniers.

Dans l'ère la plus reculée, disent les traditions populaires, les Circassiens, non encore divisés en diverses branches et qui parlaient une seule et même langue, ne connaissant ni hiérarchie, ni autres privilèges que le respect de la vieillesse, vivaient tous sous le nom d'Adyghé, au bord de la mer Noire, dans les terres de Khékuge « vieille patrie³ ».

Avec l'accroissement de la population, une partie du peuple, celle qui vivait autour de Tzémez et d'Anapa, se dirigea vers le Nord, le long de la côte orientale de la mer d'Azov. Après avoir soumis les peuples écrasés par les Huns, ce groupe passa en Crimée : ses descendants ont formé le peuple kabarde.

Une autre partie passa de Khékuge sur les terres du Kouban inférieur, en formant deux groupements distincts : celui des Chapsough et celui des Natkhoï ou Natkhoadj. Ceux enfin qui restèrent sur le littoral, dans les vallées comprises entre les fleuves Chakhé et Khoslo, s'adonnant à la piraterie sur mer, constituèrent les Oubykh.

1. Kobly est le nom d'un des six clans chapsougho-natkhoï, d'après Lulié. Voici les autres : Natkho, Natakho, Shapyt, Gogu-Sawtukh et Goaï.

2. Voir pour les détails curieux de cette version, Lopatinski, *SMK*, 12, p. 13 ss.

3. De ce nom viendrait le nom des Hakutch.

Mais la masse principale du peuple se dirigea vers le versant septentrional du Caucase, en suivant la vallée du fleuve Tchilepsi.

Ce sont les Kémirgoï qui traversèrent les premiers la chaîne de montagnes; plus tard ils furent suivis par les Bjédoukh, sous la conduite des princes Kerken et Khamich. Ce dernier alla dans le bassin de Shagoaché, et les Bjédoukh qui l'accompagnèrent reçurent le nom de Khamichey.

Son frère Kerken partit avec ses partisans à la conquête des terres des « Français¹ », entre les fleuves de Psécups et Tchighiako². Bientôt les Kémirgoï commencèrent à se disloquer; se détachèrent d'eux d'abord les Mokhoch, pour se transporter au delà de Kurdjips; puis les Egherkoï suivirent le même exemple, s'établissant dans la partie inférieure de Shagoaché, à proximité des Hatikoï; enfin la commune Adémi passa de l'autre côté du fleuve de même nom pour s'établir auprès des Jané.

La dernière vague d'émigration porta au nord des montagnes ceux qui, à cause de leur voisinage avec les Abazes, reçurent le nom d'Abazakh (Abzakh). Tous les éléments mécontents du régime féodal en vigueur chez les autres peuples circassiens vinrent grossir les rangs des Abzakh, qui devinrent dès lors la terreur de l'aristocratie.

Afin de mieux surveiller leurs sujets, les princes circassiens

1. Ce mot remonte à l'époque des Croisades, quand des débris des Croisés échouèrent sur la terre circassienne où ils devaient toujours rester.

2. Sur la migration des Bjédoukh, « le plus ancien peuple circassien », S. Guirey a recueilli la version suivante (*SMK*, t. 17, p. 1 ss.) : les Bjédoukh vivaient autrefois aux sources du fleuve Tuapsé, avant de venir dans la vallée de Psich. Quatre frères — les princes Kerken, Khamich, Bogarsoko et Bastoko — étaient leurs chefs. Bogarsoko et Bastoko se séparèrent de leurs frères; l'un fonda le canton des Mokhoch et l'autre — Bastoko — celui de Verpsin. Kerken et Khamich restèrent avec les Bjédoukh et donnèrent leurs noms à deux branches de ce peuple : les Kerkéney et les Khamichey. D'après une légende circassienne, le fondateur de cette famille princière des Bjédoukh fut le Narte Djandeko-Sevai. Enlevé à sa naissance par un faucon géant du nom de Sangur, le jeune prince Djandeko-Sevai fut élevé sur les cimes d'un grand chêne, au sommet d'une montagne. Sur cette légende et les rapprochements avec le nom de Dtchenz chez les Ossètes, voir G. Dumézil, *Légendes sur les Nartes*, p. 131-2; l'auteur semble accepter l'hypothèse de Vs. Miller sur l'origine iranienne de cette légende.

choisissaient de préférence les plaines. Les Abzakh par contre se retranchaient dans les positions montagneuses et peu accessibles. Leur centre fut le mont et les gorges de Goïtkh. Déjà, au début du xvii^e siècle, les Abzakh étaient si puissants qu'ils purent de 1631 à 1639 repousser les Bjédoukh de leur domaine de Psécups jusqu'à Tchighiako : ceux-ci furent ainsi contraints d'exercer une pression sur les Jané, dont une partie demeura dans le pays et se mélangea avec les Bjédoukh, tandis qu'une autre partie alla s'installer sur l'île de Kara-Kouban et dans la « Forêt Rouge ».

Cette tradition faisant de tous les Circassiens — les Abkhases exceptés — une seule famille ayant parlé autrefois la même langue, issue d'un même berceau au bord de la mer, présente un grand intérêt. Mais elle ne contient malheureusement aucun fait permettant une explication valable du très grand nombre de noms de tribus dont nous avons donné la liste.

Bien des tentatives à la vérité furent faites pour déchiffrer ces noms; mais elles proviennent toutes d'une étymologie populaire, et, partant, leur valeur scientifique reste douteuse.

Pour le mot « kabardey », par exemple, Reinegg avait pensé le faire dériver de la rivière de Crimée Kabar, et de Dah qui signifierait « village ». D'autres explications, tant kabardes que tchéchènes, etc.¹, ne sont pas plus satisfaisantes.

Le mot « tcherkes » a suscité également un très grand nombre d'interprétations diverses. Les Kabardes conservent à ce sujet une tradition curieuse selon laquelle le fameux roi Inal fut fils de Kourpataï et originaire d'Asie Mineure. Après sa mort ses quatre fils auraient été la source de quatre lignées de familles princières, d'où viendrait le mot tcherkes qui veut dire « quatre hommes », en persan.

Cependant, diront d'autres, ce n'est pas un mot persan, mais turc ou tatar : tcher « chemin » et kesmek « couper ». Les Circassiens eux-mêmes donnent une autre origine au mot.

1. Sur ces diverses explications, voir Kougouchev, *L'histoire du peuple kabarde* (en russe).

Une tradition constante voudrait que l'origine en soit liée avec l'Asie Mineure. Deux frères Ker (ou Tcher) et Kes y vivaient autrefois ; à la suite d'événements importants dont la nature n'est pas précisée, ils durent abandonner leur pays pour venir au Caucase et donner leur nom au peuple tcherkes¹.

Les Circassiens cependant ne portaient pas ce nom de temps immémorial. Traditionnellement, disent-ils, ils s'appelaient Adyghé et l'origine de ce nom doit également être recherchée en Asie Mineure. Les récits consignés chez les Circassiens portent en effet qu'un peuple d'origine inconnue vivait il y a fort longtemps en Asie Mineure, près de Sinope. Ce peuple adorait Tleps, ou Lepch, dieu du feu et des forgerons, et Moezitha, dieu des forêts.

Quand commença la propagation de la religion musulmane, le prophète envoya son gendre Ali à Sinope pour convertir le peuple de Lepch et de Moezitha. L'envoyé de Mahomet fit alors convoquer les anciens du peuple et les mit en demeure d'accepter la nouvelle foi. Les vieillards opposèrent à cette injonction un silence significatif, mais Ali renouvela la proposition de façon plus pressante encore. Les délégués du peuple continuant à garder le mutisme, le gendre du prophète en colère saisit le manche de son glaive ; par miracle le glaive ne lui obéit pas. Furieux il éperonna son cheval pour foncer sur les rebelles, mais le cheval Doudoul² ne bouge pas. Frappé par tant de miracles Ali quitte l'assemblée, cependant que les vieillards transportés de joie convoquent le peuple et, en témoignage de reconnaissance, adressent de solennelles prières d'actions de grâces au dieu Moezitha.

Plusieurs années plus tard, une guerre religieuse éclata en Anatolie entre les Chrétiens et les Musulmans. Voulant conserver la liberté de sa croyance, le peuple resté fidèle à Tleps et à Moezitha se partagea en deux parties dont l'une alla par

1. S. Krim Guirey, *Koubansk. Oblastn. Vedomosti* (1865), n^{os} 21 et 44.

2. Cf. Dourdour, cheval dans les légendes sur les Nartes. Vs. Miller, *Ossel. Etudy*, I, p. 49 (en russe).

mer en Crimée et l'autre au Caucase du Nord, là précisément où se trouvait le bourg Adyghéko¹.

Les immigrés de ce deuxième groupe choisirent pour lieu de leurs cérémonies religieuses et de leurs assises judiciaires une colline couverte d'épaisses forêts vierges, signe de la présence du dieu Moezitha.

Les nouveaux venus trouvèrent une population paisible et accueillante, adonnée au commerce — les Goï (Agoï). De bons rapports s'établirent entre ceux-ci et les immigrés, et du mélange de ces deux peuples se forma le peuple Adyghé, du nom même d'Adyghéko (voisin de la colline sacrée de Thamaha), qui l'aurait reçu lui-même du nom propre Ady et de *ko* « fils, descendant ».

Chez les Chapsough, cette tradition passait avec quelques variantes de père en fils. Pour eux, la colline Thamaha était particulièrement sacrée ; jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, ils se réunissaient dans ses bosquets pour les prières à Moezitha, qui sauva miraculeusement leurs ancêtres de la religion de Mahomet.

Les jours de grandes calamités les Circassiens immolaient des moutons et faisaient des prières en suspendant aux arbres des armes et des morceaux d'étoffes différentes. La croyance du peuple voulait qu'on ne touchât point aux arbres du bosquet sacré ; une branche coupée pouvait occasionner la mort de l'auteur du sacrilège, un arbre abattu, coûter la vie d'une famille entière ; et la destruction du bosquet eût été la fin du peuple.

Cette forêt contenait un tumulus, tombeau d'Hénoù qui y reposait entouré de trésors fabuleux et inviolables. Au XIX^e siècle, afin d'utiliser la terre fertile en cet endroit, la population des environs abattit une partie de la forêt. Un vieux Circassien racontait qu'il avait vu en songe Hénoù suppliant de ne pas profaner son tombeau et la forêt, et disant qu'un terrible châtement frapperait le peuple coupable : d'innom-

1. Près de Tamakhinskaya actuelle ; Adyghéko fut détruit par les troupes russes pendant la guerre russo-circassienne.

brables ennemis, disait-il, viendront un jour anéantir ceux qui n'ont pas su respecter le testament de leurs aïeux.

Au mois de septembre 1863, les détachements du prince Soumarokov-Elston envahirent le bois sacré de Thamaha. Après avoir coupé les hêtres centenaires, les Russes y construisirent des postes d'observation. Il ne restait dès lors au peuple circassien qu'à ajouter foi aux paroles d'Hénou et à transmettre à ses enfants l'histoire du bosquet Thamaha dont la destruction amena la vengeance de Moezitha : l'exode du peuple hors de son antique patrie¹.

Comme les événements rapportés dans ce récit ne purent avoir lieu avant le début du VII^e siècle, et que la présence des Circassiens au Caucase avant cette époque ne fait aucun doute, il ne s'agirait en l'occurrence que d'une immigration de colons venus des peuples parents d'Asie Mineure, descendant probablement des anciens Thraces ou Mèdes. Le nom d'Adyghé aurait été apporté par ce peuple (Ady?).

Il est remarquable que la plupart des traditions populaires chez les Circassiens tendent à établir un lien de parenté de ce peuple avec les peuples inconnus d'Asie Mineure, de la région de Trébizonde et de Sinope notamment. Une légende les fait venir d'Arabie : J. Bell l'a consignée dans son livre et le comte Potocki l'avait déjà entendu en 1797 raconter en Kabardie. D'après cette version, « les Circassiens, les Albaniens et les Kurdes descendent de trois frères, princes d'Arabie. L'un d'eux ayant éborgné un homme et cet homme ayant refusé toute autre satisfaction que l'application de la loi du talion, l'affaire fut portée devant le calife Omar, qui décida que si la partie lésée insistait, la loi lui donnait droit d'avoir œil pour œil. En conséquence de cette décision, les trois frères s'enfuirent du pays et vinrent à Kara-Hissar. Là ils reçurent de l'Arabie un message leur apprenant qu'ils pouvaient revenir dans leur pays natal, l'homme éborgné ayant consenti à recevoir telle compensation qu'ils voudraient lui offrir. Mais les trois frères avaient alors pris la résolution de chercher fortune

1. Ce récit fut recueilli par I. Kamenev, *Koub. Vedomosti* (1863), n^o 43 et 44.

ailleurs; ils quittèrent la maison où ils avaient trouvé refuge, chacun d'eux répétant un mot d'où est dérivé le nom du peuple dont il devint la souche¹ ».

Une variante de cette tradition, recueillie par le prince N. Troubetskoy² porte que ce ne sont pas trois frères qui s'enfuirent, mais un enfant qui avait éborgné un autre et qui partit en compagnie de sa famille à laquelle s'étaient jointes six autres familles. Après avoir traversé la mer, ces sept familles accostèrent au Caucase, en un lieu dit Boguré. Les fugitifs choisirent parmi eux un chef du nom d'Achineg. Ils étaient païens et Achineg faisait en même temps fonction de grand prêtre. Après maintes vicissitudes et aventures les émigrés se séparèrent; ceux qui s'installèrent au bord de la mer formèrent la souche du peuple chapsough; les autres, ayant choisi pour demeure les plaines, fondèrent le pays abzakh. Huit familles — tribus chapsough et abzakh tirent leur origine de ces premiers émigrés³.

Cette version a une réplique curieuse chez les Abkhases; une tradition fidèlement conservée veut qu'il faille chercher l'origine de ce peuple également en Asie Mineure⁴.

Suivant cette légende, l'Arabie fut peuplée autrefois par quatre peuples dont l'un était blanc et les trois autres noirs. Le peuple blanc se nommait Abasaa. Il comptait parmi ses fils un adolescent particulièrement aimé des siens. Un jour,

1. J. Bell, *op. cit.*, t. I, p. 313. A ce propos, J. Bell remarque : « Il me semble qu'il doit y avoir quelque vérité dans l'opinion si généralement reçue, et que l'erreur de l'histoire doit être d'attribuer au peuple une origine qui appartient aux princes seulement, car il n'y a nulle affinité entre les idiomes des deux pays » (l'Arabie et la Circassie); *ibid.*, p. 335-336.

2. *Caucasica*, 11, p. 23 ss.

3. Les quatre familles chapsough sont : a) Natkho-Natakho — « yeux bleus, front large » ou Natkho-Koadj — « commune des gens aux yeux bleus »; b) Kobly-Shapyt — « sept fils » — « tête solide »; c) Gogu-Sawtukh, que le prince N. Troubetskoy traduit « Donnerflinke Burschen » et d) Gosa-Yemytch, n'ayant pas une étymologie circassienne, dit l'auteur, et qui, suivant l'opinion courante chez les Circassiens, seraient d'origine juive; dans ce cas le mot serait hébreu : Goye-emetch « peuple de vérité », suivant le même auteur. Malheureusement, le prince N. Troubetskoy ne se souvient pas de quatre familles-tribus abzakh. On a vu que Lulié compte six familles-tribus chapsough-natkho; voir ci-dessus, p. 23, note 1.

4. A. Khachba et B. Kukba, *op. cit.*, p. 166 ss.

s'étant pris de querelle avec un autre jeune homme de la tribu noire, il l'éborgna par une flèche.

Chez les « Noirs », la loi du talion était de rigueur. Le jeune coupable devait donc par représailles perdre son œil. Devant ce danger les « Blancs » avisèrent aux moyens de sauver l'adolescent. « Nous n'avons jamais été vaincus, ni humiliés, dirent-ils, et si notre enfant était rendu borgne, c'en serait fait de notre liberté : nous deviendrions esclaves sous le règne d'un roi. Force nous est donc d'abandonner ce pays ».

Et avant que l'affaire fût portée devant les juges les Blancs quittèrent en secret leur pays. Les agents noirs dépêchés en hâte ne purent les trouver. On chargea alors un nommé Ali, connu par sa force extraordinaire et invincible, de la tâche de retrouver les fugitifs.

Une nuit que les Abasaa faisaient halte, une de leurs femmes vit en songe le terrible Ali les poursuivre et en passe de les atteindre. « Il n'y a qu'un moyen d'échapper à Ali, dit-elle. Sa force ne lui vient que de son cheval Duldul. Ce cheval a une coutume : il ne marche jamais sur le pain, ni sur le sel ; en les apercevant il s'arrête. Mettons-nous donc tous ensemble et couvrons-nous d'une poussière de farine. Ainsi le cheval et Ali seront rendus impuissants devant nous ».

Les Abasaa suivirent le conseil de la femme. Ali s'approcha, son cheval stoppa ; le cavalier noir interrogea les Blancs sur leurs désirs. Les femmes prirent les premières la parole : « Ali, dirent-elles, tu es né d'une femme ; nous sommes mères comme ta mère. Souviens-toi du lait de celle qui t'a mis au monde, ne nous tue pas, laisse-nous partir ». « Partez, mais soyez condamnés à ne jamais trouver un asile tranquille », répondit Ali, et il s'en fut.

Les Abasaa errèrent longtemps ; ils vinrent d'abord dans le pays des Turcs, firent une guerre contre eux, puis, ayant subi des pertes considérables, ils se dirigèrent vers l'Est, pays des Perses, où ils guerroyèrent également. Les restes des émigrés traversèrent de nombreux pays inconnus, puis échouèrent dans celui des Kartvels. Les Abasaa les vainquirent, s'empa-

rèrent de leurs terres. Mais le pays infécond ne les retint pas et ils partirent vers la mer Noire.

Le nouveau pays leur parut agréable et ils prirent la résolution de s'y installer définitivement. La côte de la mer appartenait avant leur venue aux Aouryma, ayant Adjin-Evyz pour chef. Les Abasaa délèguèrent chez lui un des leurs, Aoublaa, avec requête de leur permettre d'habiter le pays.

Aoublaa ne put s'expliquer avec Adjin-Evyz, tous les deux parlant des langues différentes ; il tenta d'exposer le but de sa visite par des gestes et par une mimique appropriée.

Le chef du pays ne trouva rien à objecter au désir des nouveaux venus ; il avait déjà conçu le projet de mettre l'étranger à la tête de son pays, et pour l'éprouver il lui remit une pomme et un couteau tranchant en le priant de la couper. Aoublaa, pensant que la pomme devait être très dure et que le chef du pays voulait éprouver sa force, donna un coup de couteau si violent qu'il se blessa la paume de la main.

Dans la langue d'Adjin-Evyz, la paume de la main s'appelant « ap » et couper « khaz », l'envoyé des Abasaa fut nommé Apkhaz « paume de main coupée¹ ». Le chef du pays le mit alors à la tête des Abasaa, et lui donna le pays, quittant lui-même bientôt la côte de la mer Noire.

Aoublaa eut une fille dont l'histoire fantastique est racontée avec force détails et ne présente qu'un intérêt folklorique et littéraire. Le fils de cette fille, Apskha, devint chef du pays après la mort de son grand-père Aoublaa. C'est ainsi que les Abasaa vinrent et restèrent sur le littoral de la mer Noire. Dans la suite la désignation « Abasaa » se changea en « Apsua ».

A côté de ces parentés méridionales, les Circassiens disent avoir aussi des parentés en quelque sorte hyperboréennes. D'après certaines légendes ils tireraient leur origine des « Wirk », peuple de géants invincibles, venu de la « Grande mer glacée du Nord » en se frayant le passage à travers les pays habités par des peuples nombreux et différents et successivement vaincus par les « Wirk ».

1. C'est là une étymologie arménienne. La langue d'Adjin Evyz était donc arménienne.

Le pays lui-même des Circassiens actuels, dans les époques très reculées, fut habité, disent d'autres légendes¹, par des nains *spy* (au pluriel *spykher*). Les dolmens *spy-wune*, « maison de nains », furent leur demeure; des géants étaient leurs esclaves, et les lièvres remplaçaient chez eux les chevaux, pour la cavalerie.

Devenus orgueilleux, les *spy* résolurent de tuer leur dieu; s'armant d'arcs et de flèches ils se mirent à tirer contre le ciel, demeure présumée de celui-ci. Grâce à un stratagème de l'ange protecteur du ciel, les nains s'assemblèrent en un seul endroit et là ils furent écrasés par une grosse pierre tombée du firmament.

1. Cf. prince Troubetskoï, *op. cit.*, p. 21.

CHAPITRE II

TABLEAU ETHNOGRAPHIQUE DE LA CIRCASSIE DE L'ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE

Sans anticiper sur l'étude de la filiation entre les peuples circassiens énumérés ci-dessus et les anciens habitants du pays, il convient de passer brièvement en revue la composition ethnographique de la Circassie à l'époque gréco-romaine, laquelle, par ses sources authentiques particulièrement riches, constitue un point de départ indispensable pour toutes les recherches de paléoethnologie.

En procédant à l'énumération de ces anciens peuples on doit cependant se garder au début d'une classification trop précise et trop rigide. A quelque point de vue qu'on se place, les documents gréco-romains n'offrent aucune base solide pour une telle classification; et on ne doit, en somme, que suivre, à peu de choses près, les auteurs classiques qui se bornaient le plus souvent à désigner les diverses tribus et les peuples suivant leur position géographique. Ce n'est que par la suite, après avoir précisé les liens de filiation directe, qu'une classification plus rigoureuse des anciens Circassiens pourra se dégager d'elle-même.

Les anciens habitants de la Circassie à l'époque gréco-romaine peuvent être divisés en trois groupes : *a*) ceux qui étaient établis sur les bords de la mer Noire et de la mer d'Azov, maintes fois décrites par les géographes classiques dans les « Périples »; ces peuples sont généralement considérés comme les ancêtres des Circassiens; *b*) ceux qui demeuraient dans l'intérieur du pays, derrière les tribus côtières du premier

groupe et dont la position ethnique n'est pas toujours bien définie par les anciens. On les désignera, sous réserves et pour la commodité de l'exposé par le terme de « Sarmates » ; c) ceux dont la présence dans l'ancienne Circassie n'est pas attestée formellement et unanimement par ces mêmes auteurs, mais qui n'y ont pas moins habité ; ce sont les Cimmériens.

Appartiennent au groupe A :

- I. Les Méotes-Sindes,
- II. Les Kerkètes,
- III. Les Akhaiens,
- IV. Les Zikhes,
- V. Les Héniockhes,
- VI. Les Sanigs et
- VII. Les Abaskes.

1. Les Méotes (Maïotaï, ou Maïtaï) vivaient à l'est du Bosphore Cimmérien et de la mer d'Azov — la « mère du Pont », ainsi désignée du nom même de ce peuple (Palus Méotis).

Ces « Méotes aux belles tuniques » sont déjà connus du poème argonautique attribué à Orphée, et dont on peut, dès lors, fixer la date vers 540 av. J.-C.¹ Un siècle après, Hérodote parlera du « pays des Thyssagètes, d'où viennent quatre grandes rivières : le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs et le Syrgis, qui se jettent dans le Palus Méotis après avoir arrosé les terres des Méotes². »

Cette position géographique assez vague (le Tanaïs-Don n'arrosa jamais, suivant d'autres écrivains anciens, le pays méote) est précisée par Scylax, auteur du premier Périple connu du Pont-Euxin, mais de la façon très sobre qui est dans sa manière : les Méotes étaient les voisins méridionaux des Sauromates « gynaeocratumènes » ; ils confinaient avec les

1. On admet que ce poème, sous sa forme connue, fut corrigé par Onomacrite vers cette date ; voir sur la question G. Glotz, *Histoire grecque*, dans la collection *Histoire générale*, p. 454, 457-8, et surtout la note 164.

2. Hérodote, IV, 123.

Sindes au sud de l'embouchure du Kouban et peuplaient ainsi les bords orientaux de la Méotide.

Les trois auteurs ci-dessus mentionnent à côté des Méotes les Sindes, et de leurs textes il ressortirait plutôt que ces derniers constituaient un peuple non méote, ce qui n'est pas l'avis de Strabon, auteur qui passe, à juste titre, pour être le mieux renseigné de tous les écrivains classiques sur le Caucase. Originaire d'une ville assez proche de ce pays — celle d'Amasie — ayant eu, du fait de la situation officielle de l'oncle de sa mère au Caucase, des attaches avec la contrée et ayant été à même de puiser ses informations auprès de Mithridate Eupator et de ses lieutenants¹, en possession d'une riche littérature accumulée avant lui, possédant lui-même les rares qualités que chacun lui connaît, cet auteur reste en effet la principale source de toute étude sur les anciens peuples de la région qui nous intéresse.

Or, il range les Sindes parmi les peuples méotes. « Sous le nom des Méotes on comprend, dit-il, avec les Sindes, les Dandares, les Torètes, les Agriens, les Arikhes, voire les Torpètes, les Obidiakènes, les Sittakènes, les Doskes et d'autres peuples encore. On peut même étendre cette appellation aux Aspurgianes... Tous ces peuples vivaient séparés au lieu d'être unis, ce qui, évidemment, constituait leur faiblesse² ». Le témoignage de Strabon est d'ailleurs conforme à celui d'autres auteurs, ainsi qu'en fait foi ce passage de Stéphane de Byzance : « D'aucuns disent que ce peuple (les Sindes) est une branche séparée de la tribu Méote. »

La majorité des écrivains classiques parle des Sindes indépendamment des Méotes, ce qui est confirmé par les inscriptions bosporanes : la formule habituelle du titre donné aux rois du Bosphore Cimmérien est, on le sait, « archontes du Bosphore et de Théodosie et rois des Sindes et de tous les Méotes³ ». Ce désaccord entre les auteurs anciens et modernes

1. Strabon, I, 2, 1.

2. *Ibid.*, XI, 2, 11.

3. Latychev, *Inscript. Antiquae Orge Septentr. Ponti Euzini*, II, n° 10, 11, 15, 36, 296, 345-347.

qui font des Sindes une tribu méote¹ ou un peuple distinct n'est qu'apparent. Il faut en effet, admettre que les Sindes sont un peuple étroitement apparenté aux Méotes ou plutôt qu'ils sont eux-mêmes des Méotes; mais leur importance politique, le haut degré de leur évolution sociale et culturelle leur assignait autrefois une place si importante qu'on les nommait séparément dans les actes officiels du royaume du Bosphore. Les écrivains ne faisaient dès lors que refléter cet état de choses.

Les Sindes² sont mentionnés à côté des Kerkètes par le poème d'Orphée; « la valeureuse tribu des Kerkètes et les Sintes aux mœurs farouches, tous, dit-il, demeuraient dans la vallée des Kharandéens au pied des cimes du Caucase, sur le bord du détroit d'Erythrée³ ».

Hérodote fait mention également, par deux fois, de ce peuple; à son époque les Scythes traversaient le Bosphore glacé pour aller au pays des Sindes; le Père de l'histoire nomme par ailleurs leur ville Sindiké. Mais c'est encore Scylax qui précisa leur situation géographique, en nommant les villes qui bordent les côtes sindes: Phanogoria, Kepi, le port de Sindiké et Pata⁴.

1. Parmi les modernes, Boeck et Latychev soutiennent l'origine méote des Sindes.

2. Hérodote, IV, 28, écrit: Τους Ἰνδούς et IV, 86: ἐκτῆς Ἰνδικῆς; Hellanicus, FHG, I, fragm. 92, met Σίνδοι; Polyennus, 8, 55: Σίντοί; Lucian Toxar, 55: Σινδιανοί; Stéphan. de Byz.: Σίνδοι; Pompée Mela, I, 19: Sindones.

3. Orphée, Arg., v. 1034 et suiv.; l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin dira de ces mêmes Sindes qu'ils étaient « doux de mœurs quoique barbares d'origine », FHG, V, p. 182, § 24.

4. Phanagoria fut fondée par un Télien fuyant la conquête perse, Busolt, Griech. Geschichte, t. II, p. 483, note; Minns, Scythians..., p. 596. C'est la station de poste Sennaya, à l'ouest de l'isthme qui sépare le golfe de Taman du liman Aktanizovski, d'après Dubois de Montpéroux; cf. S. Reinach, Antiquités du Bosphore Cimmérien, p. 29. Procope, De bello Goth., V, 5, rapporte que cette ville fut au VI^e siècle détruite par les Huns et les Goths; Nikophoros nomme Phanagoria vers 704 et dit qu'elle était alors au pouvoir des Khazares. Aux environs de 817 Théophanes, dans sa description de l'ancien pays bulgare près du Kouban, fait mention de la ville et de ses habitants juifs. Voir sur ces données J. Marquart, Osteurop. und ostasiat. Streifzüge, p. 163-164. Kepi est inscrit, avec réserves, au fond du golfe de Taman, près d'Artioukov, par Latychev. Strabon place Phanagoria, Kepi, Hermonassa et Apatura dans le « lac » ou « étang Corcondamé ». Or, ce lac n'est autre que le golfe de Taman; le géographe grec en effet précise que le lac Corcondamé reçoit un bras de l'Antikites,

Strabon y apporte plus de précisions encore: « à partir de Corcondamé, dit-il, la côte se dirige vers l'est. On y rencontre à la distance de 180 stades le port et la ville de Sindiké. La côte qui fait suite à la région de Sindiké et au canton de Gorgippia est occupée par les Akhaï et les Zygoï... etc. ». A 400 stades au delà de Sindiké, poursuit Strabon, se place Bata, à partir duquel commençait, suivant Artémidore, la côte des Kerkètes¹.

ou Hypanis (Kouban), et le golfe de Taman reçoit l'un des bras du fleuve. Les sources italiennes du Moyen Age connaissent une ville de Copa; sur sa position v. C. J. Bratiannu, Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle, Paris (1929), p. 244 et Konrad Kretschmer, Die italienische Portulanen des Mittelsalters, p. 646. Sindiké serait Anapa, selon Dubois; mais S. Reinach, op. cit., p. 28, conteste cette identification; car de Corcondamé à ce point il y a, en ligne droite, 318 stades au lieu de 180, donnés par Strabon. D'Anville, Géogr. anc., II, p. 312, croyait retrouver le port de Sindiké dans la baie de Tzéméz (Novorossisk), tandis que Latychev l'inscrit à l'entrée du liman de Kouban. Pata ou Bata est Tzéméz, d'après M. Rostovtzeff, L'Acropole (1920), p. 171; pourtant, non loin de l'embouchure du Pchad, il existe une localité Béta qui pourrait bien être l'antique Bata.

1. Corcondamé serait Taman. Latychev, Ποντικῶν, p. 63, 138, la situe à l'endroit même où se trouve aujourd'hui Touzla. P. Mela la plaçait entre les deux bras du Kouban, sans préciser autrement. Gorgippia se trouvait à la place d'Anapa, comme le prouve Latychev, op. cit., et Sur l'emplacement de la ville de Gorgippia, p. 279 ss., cf. Rostovtzeff, Rev. des Et. Gr., XXX (1919), p. 464. Pline, Hist. Nat., VI, 6, énumère ainsi les villes de la côte sino-méote, situées « dans la péninsule à l'entrée du Bosphore: Hermonassa, puis Cepi des Milésiens; un peu plus loin Stratoclia, Phanagoria, Apaturus presque abandonnée; à l'extrémité du Bosphore, Cimmerium appelée autrefois Cerberion, puis le Palus Méotis ». « La péninsule », ici, c'est la presqu'île de Taman; celle-ci formait du temps de Strabon et de Pline une île véritable, comme l'avait déjà reconnu Dubois, op. cit., t. V, p. 81; d'ailleurs Pline l'appelle « Eon ». De toutes ces villes, c'est Hermonassa pour laquelle nous possédons le moins de données relatives à son emplacement. Dubois la mettait sur une île à l'entrée du liman de Kouban. Latychev l'inscrivait d'abord sur la côte, au sud du liman de Zoukour, pour reconnaître plus tard (Ποντικῶν, p. 63) que son emplacement ne peut être précisé. Apaturus serait à chercher au nord de Doubovy Rynok, pointé à l'ouest du liman Aktanizovski (Dubois). Quant à Cimmerium, Pline est le seul auteur à attester qu'elle fût jadis appelée Cerberion. Strabon parle aussi de cette ville, « embarcadère habituel de ceux qui veulent traverser le Palus Méotis ». Quelques auteurs modernes ont voulu à tort la placer en Tauride, en la confondant avec la ville du même nom mentionnée par Ptolémée, Géogr., II, 6, 5, et qui effectivement s'y trouvait. Pourtant le texte de Strabon, XI, 2, 4, ne laisse aucun doute sur l'existence de Cimmerium en pays méote: « Du Petit Rombites à Tyrambe et au fleuve Antikites on compte 600 stades, puis 120 stades jusqu'au bourg Cimmericos » (Petit Rombites serait Protok, d'après Dubois, Kirpili ou Beissug, suivant S. Reinach, ou Beissug, selon Latychev; v. carte n° 2 dans IAOSPE). Ainsi la localisation de Cimmerium présente-t-elle de grandes difficultés. Dubois a proposé Kislar; d'autres, l'ori-

Ainsi ce n'est pas dans le pays sinde que se serait trouvé le port de Bata, mais dans celui des Zygoï ou des Kerkètes. Il semble que cette discordance entre les deux auteurs grecs puisse s'expliquer par les changements survenus dans les frontières des Sindes entre les époques où écrivaient Scylax et Strabon.

Quoi qu'il en soit les inscriptions bosporanes prouvent abondamment que les Sindes étaient un peuple considérable. Ils jouissaient d'une indépendance relative sous la domination des rois du Bosphore, et avaient d'ailleurs conservé eux-mêmes leurs propres souverains¹. Plus que leurs voisins ils paraissent avoir subi l'influence des colonies grecques; les documents anciens attestent qu'ils participaient aux jeux olympiques, où ils remportaient souvent des victoires.

Avec les autres Méotes les Sindes possédaient une civilisation très forte et très ancienne². Après l'occupation de la presqu'île de Taman par les Goths leur pays fut connu sous le nom d'Eudusie.

2. Dans l'énumération de Strabon, les Dandares³ apparaissent comme la deuxième tribu méote. Pline, il est vrai, les range parmi les Sarmates, mais il est seul de cet avis, et leur place parmi les Méotes ne peut faire aucun doute.

gine de la langue sablonneuse nommée Severnaya Kossa, au nord-est de l'île Cimmérienne (S. Reinach); l'est du cap Kamenoi (Latychev), et la presqu'île de la Fontaine (Latychev, *Повторя*, p. 63). Nous croyons que Cimmerium n'est autre que Temruk moderne, v. ci-dessous, p. 150, n. 2. Sur l'emplacement des différentes villes du Bosphore Cimmérien, voir Goertz, *Topographie archéologique de la presqu'île de Taman*, Moscou (1870); Ph. Brun, *Les bords orientaux de la mer Noire et les anciens peuples*, dans *Zapiski Odessk. Ob.*, t. IX (1875), tous les deux en russe; Minns, *op. cit.*; et les articles parus dans Pauly-Wissowa-Kröll, *Realencyclop.* Sur les changements survenus dans la région de Taman depuis l'antiquité, voir Neumann, *Die Hellenen im Skythenlande*, I, p. 549 — et l'ouvrage de Zabeline (en russe). Une carte à grande échelle de la presqu'île de Taman est donnée dans l'ouvrage cité de Goertz (pl. 11), et par Latychev, *IAOSPE*.

1. On a trouvé des monnaies avec l'inscription : *Σινδοῦ*.

2. Cf. Rostovtzeff, *Les Grecs sur les bords de la mer Noire*, dans *L'Acropole* (1920), p. 174. C'est à ces peuples que le savant russe attribue la civilisation des Kourganés de Circassie.

3. Hécatée l'Ancien est le premier auteur à mentionner ce peuple, *FHG*, I, fragm. 161, en les désignant, comme le fera plus tard Strabon, du nom de *Δανδαρίοι*. Tacite, *Ann.*, XII, 15, écrit *Dandaridae* et Plutarque, *Lucul.*, 16,

Ils comptaient parmi les sujets des rois spartakides; Leucon I^{er} (387-347) est nommé en effet, ainsi que son fils Pairisades, « roi des Sindes, des Torètes, des Psesses-Méotes et des Dandares¹ ».

D'autres sources permettent d'affirmer qu'ils avaient comme les Sindes leurs propres rois; Plutarque parle de l'un d'eux nommé Dandarios².

A l'époque romaine, les Dandares eurent à soutenir d'après luttes contre les Romains; ceux-ci prirent vers l'an 49 après J.-C. leur ville fortifiée de Soza ou Souza³, dont les défenseurs furent refoulés à trois jours de marche vers Tanais⁴. Ils eurent aussi des démêlés avec les rois de la dynastie spartakide; Pharnakos, fils de Mithridate, fit, à la suite de ces querelles, détourner vers leur pays le lit de l'Hypanis à son embouchure, afin de l'inonder⁵. Mais ce peuple turbulent trouva pour quelque temps son maître en la personne de Pompée, vainqueur de Mithridate.

Aux époques plus reculées, les Dandares vivaient non seulement sur la presqu'île de Taman; mais aussi sur les bords septentrionaux de la mer Noire et plus à l'ouest; les indications toponymiques des anciens écrivains sont sur ce point probantes : en Tauride, près de la ville de Chersonèse, il existait une localité du nom de Dandaké⁶; plus à l'ouest, entre Olbia et Alecuria, on connaissait un endroit appelé Dandarion ou Dandaréon⁷.

Dardarioi, tandis que Pline emploie la forme Tindari. Tomaschek (dans Pauly-Wissowa, *RE*) estime que la leçon de Pline doit être considérée comme la vraie forme circassienne. Pourtant les inscriptions bosporanes ne connaissent que « Dandaroï » (Latychev, II, n^{os} 6 et 344), et c'est cette forme qui s'est perpétuée jusqu'au début du XIX^e siècle dans le nom d'une bourgade Dandar, sur la côte circassienne de la mer Noire, près de la rivière Kedon; cf. Bronevski, *op. cit.*, I, p. 295; le nom rappelle Danda(r)itis d'Eratosthène, *Etym. M.*, 472. D'autre part, le nom du clan circassien des Djandar qui existe encore de nos jours et qui est le dernier vestige des antiques Dandares s'opposerait à la thèse de Tomaschek; il est du reste possible que certaines tribus aient prononcé Tandar ou Tindar.

1. Latychev, n^{os} 6, 8, 344.

2. Plutarque, *Lucul.*, 16.

3. Tomaschek interprète ce nom à l'aide du circassien *sutza* « noir ».

4. Tacite, *Ann.*, XII, 16.

5. Strabon, XI, 2, 11.

6. Ptolémée, III, 6, 2; Ammien Marcellin, XXII, 8, 36.

7. *Geogr. Rav.*, p. 177, 11.369, 15.

Ces quelques jalons permettent d'entrevoir la chaîne des populations qui à l'époque préhistorique reliaient les ancêtres des Circassiens aux peuples de Thrace et du monde égéen, leurs parents, en particulier, les Dandares aux Dardanes thraces et troyens. C'est à cette ancienne demeure que pourrait aussi bien s'appliquer l'expression antique « patria spaciosa Dandaria » de la *Geogr. Rav.*

3. Que les Torètes soient aussi un peuple méote, le fait est confirmé par les inscriptions du Bosphore, qui nous apprennent qu'à l'époque du roi Aspurgos ils se détachèrent des Méotes pour constituer une communauté à part¹. Leur position est donnée par Pline, qui les place près du cap Crunae, au nord des Kerkètes² et au sud des Sindes. Mais d'un passage de P. Mela il ressort qu'une colonie des Torètes vivait beaucoup plus au sud, dans la région Colica³ en compagnie des Kerkètes.

Les Torètes apparaissent comme une tribu intermédiaire entre les Méotes, les Kerkètes et les autres peuples précircassiens. L'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin parle même des Kerkètes et des Torètes comme d'un seul peuple⁴, et pour Apollodore les Turitaï ne sont autres que les Psesses⁵. Mais les Psesses eux-mêmes sont un peuple taurinien, nous dit Stéphane de Byzance⁶.

1. Latychev, II, n^o 6, 36, 344; cf. Ποντική, p. 65.

2. Pline, VI, 5 : « Sur la côte du Pont-Euxin, après les Cercetes, se trouve le fleuve Iacarus; puis la ville et le fleuve d'Hiéros à 136.000 pas d'Heracleum, et le cap Crunae à partir duquel les Torètes occupent une crête escarpée; puis la cité de Sindos à 67.000 pas d'Hiéros, et le fleuve Setheries. De là à l'entrée du Bosphore Cimmérien, il y a 88.500 pas ». Les avis sur l'emplacement de Hieros sont très divisés.

3. P. Mela, I, 2; cf. I, 110, où on lit : « Melanchlaeni, Toretica, sex Colicae Coraxici, Phthirophagi, Achaei, Cercetici, Sindones »; cf. Pline, VI, 5, 2. Sur la présence des Torètes en Colchide au début de l'ère chrétienne, voir l'article important de Kiessling sur Héniockhes dans Pauly-Wissowa, *RE*, t. VIII, p. 265.

4. ... Κερκέται οί λεγόμενοι Τορίται, *FHG*, V, p. 182, § 24.

5. Τορίται δε τῶν Φησσῶν ἔθνος. Suivant Kiessling, *op. cit.*, p. 264, les Torètes vivaient d'abord au voisinage des Akhaiens avant la venue des Zygoï. Les Psesses passèrent par les gorges de Goïtkh, descendirent la vallée de Tuapsé et soumièrent les Torètes. Pour Τορίται = Τορίται, voir Ch. Muller, *Plol. geogr.*, p. 917, n. 4.

6. Ψησσοί, ἔθνος Ταυρινίας.

Peut-on conclure de tout cela à l'identité de Taurinias et Turitias¹, et Stéphane de Byzance a-t-il voulu dire que les Psesses sont un peuple torète? N'y a-t-il pas plutôt lieu de voir dans Taurinias les Taures, ce qui ne saurait d'ailleurs exclure leur parenté avec les Torètes?

A ce propos, il convient de rappeler que l'auteur anonyme du Périple rapporte qu'en son temps (environ 400 ans après J.-C.) les bords où demeuraient les Kerkètes et les Torètes étaient occupés par les Eudusiens², qui parlaient la langue gothe et taure. On s'explique assez bien qu'on ait pu y parler le goth, puisqu'il y eut une invasion gothe sur les côtes circassiennes au III^e siècle. Mais on s'expliquerait moins bien la présence du parler taure en pays kerkéto-torète, si l'on n'admettait pas ou la conquête du pays par les Taures ou la parenté étroite des langues taure et torète.

Aucune donnée certaine ne permet d'admettre la première hypothèse. Le fait est à attribuer à la parenté ethnique étroite des Taures et des Torètes, ainsi que des autres peuples de l'ancienne Circassie. Cette question liée au problème des Cimmériens dont les Taures sont les descendants demeurés en Tauride, sera traitée plus loin. Ici il suffirait de noter qu'en Tauride, sur le Bosphore Cimmérien, il existait une ville nommée Turitaké ou Turictaké³, exacte réplique de Torica de Scylax, Toretica de Ptolémée ou Turitaké de Stéphane de Byzance — ville connue de la côte circassienne et dont il est impossible de ne pas rapprocher le nom de celui de la tribu des Torètes; et qu'en Sarmatie d'Europe il y avait un peuple appelé Torekkadaï près de l'embouchure du Boug et une ville Torokka ou Torroka sur le fleuve appelé Karkinites, affluent du Borysthène (Dniepr)⁴.

Le nom des Torètes ou des Torques (la différence ici ne tient

1. Ch. Muller, *FHG*, V, p. 182, le pense.

2. Les Eudusiens sont un peuple assez mystérieux. Ils étaient associés aux Goths Tetraxites. Cf. Eudoses (Eudusii, Sedusii), compagnons d'Arioviste; César, *Bell. Gall.*, I, 51; Tacite, *Germ.*, XL.

3. Ptolémée, III, 6, 3.

4. *Ibid.*, III, 5, 11.

qu'à l'emploi de deux suffixes du pluriel : *-t* et *-k* ou *-kh*) rappelle celui des Turcs — peuple sarmate suivant Pline et que P. Mela mentionne également. On sait que *Τούρκοι* fut l'appellation byzantine courante des Magyares à partir de 839-840, et qu'il fut également le nom des Khazares à leurs débuts, de 627 environ jusqu'en 765, date où pour la dernière fois les Khazares sont mentionnés sous ce nom¹ : c'est sous le nom de *Tourkoï* qu'ils envahirent en 763 et 765, par la Porte Caspienne, l'Ibérie et l'Arménie. La plus ancienne mention de ce nom dans la littérature ne remonte qu'à 585-586, en connexion avec les migrations des Bulgares qui séjournèrent, de même que les Magyares, entre le Don et le Kouban².

Si les sources byzantines appliquent le nom des *Tourkoï* aux Magyares et aux Khazares, les Chroniques russes du Moyen-Age, qui font fréquemment mention des *Torki*, associent ces derniers aux *Tcherkasses* et aux *Kazakhs*, c'est-à-

1. J. Marquart, *op. cit.*, p. 54.

2. J. Marquart, *op. cit.*, p. 56 ss., admet que le nom de *Τούρκοι* se rattache aux Magyares (« Caucase mont des Ougriens ») et croit en trouver la confirmation chez Ps. Moïse de Khorène qui parle en ces termes : « Cette montagne (de Corax) s'étend à partir du fleuve nommé *Psychros* qui forme la frontière entre le Bosphore et la région de *Zikun*. Sur sa frontière, au même lieu, est bâtie la petite ville de *Nicophs*. Vers le nord sont les Turcs et les Bulgares qui portent les noms des fleuves *Cuphi-Bulgares*, *Duci-Bulgares*, *Olghontor-Bulgares*, *Citar-Bulgares* », trad. Soukry, p. 34 (*Zikun* = *Ζίχων*; *Nicophs* = *Νικόψις*; *Cupi Bulgares* = *Κούφις* = *Kouban*). Dans ces Turcs, voisins des Bulgares et qui demeurent au nord du *Nikopsis*, Marquart voit les *Onogures* de *Ravennate* — autrement dit les Magyares — et, dans *Nikophs*, l'antique *Psychros*, qui se jette à la mer avec l'*Oukroukh*, bras méridional du *Kouban*, suivant *Constantin Porphyrogénète*, *De adm. imp.*, c. 42, p. 181, 10 ss. Mais la position exacte du *Psychros* n'est pas connue. Du passage de *Ptolémée*, V, 8, 3, qui connaît ce fleuve, il ressort qu'il faut le chercher plus au sud que ne le fait Marquart, et c'est pourquoi *Ch. Muller* était tenté de l'identifier avec le *Pchad*. L'identification du *Nikopsis*, connu de l'auteur anonyme du *Périples*, avec le *Psychros* est d'autant plus difficile à admettre, que le *Nikopsis* se trouvait à l'époque de *Procope* former la frontière entre les *Sanigs* et les *Abaskes*; ce serait donc le *Néghepsuko* circassien, selon *Ch. Muller*, *Ptol. geogr.*, p. 909, n. 3, hypothèse acceptée par *Kiessling*, *Pauly-Wissowa*, *RE*, VIII, p. 277, et qui semble la seule possible vu l'identité de noms : *Nikopsis* et *Néghepsuko*, et la ville de *Nikopsis* serait *Palafa Iaziké*. On avait cru aussi que *Nikopsis* était la ville de *Nicopia* ou *Nicolo* des cartes italiennes du *xiv^e* siècle, qui se trouvait entre *Sebastopolis* et *Pityus* (au nord-ouest de *Soukhoum*) ou *Anakopia* des cartes géorgiennes (sur la rivière *Kuri*). Ainsi la position des Turcs de *Ps. Moïse de Khorène* — position qui s'étend de *Bata* à *Torikos*, au sud de *Tzéméz* — correspond plutôt à celle des *Torètes*. Pour les Bulgares ici mentionnés, voir *Vs. Miller*, *op. cit.*, III, p. 102 ss.

dire aux Circassiens ou aux divers peuples circasso-slaves, assez mêlés, du Sud de la Russie.

Il est remarquable de constater que certains auteurs arabes confondent les Turcs avec les Slaves. *Maçoudi* écrit, par exemple : « A ce royaume slave (*al-Fagar* = *Prague*) touche le royaume des Turcs. Cette nation est la plus belle comme visage, la plus nombreuse et la plus intrépide de toutes les nations slaves. »

Ajoutons qu'on a tenté à tort d'identifier les Turcs de *Pline* avec les *Iyrkes* d'*Hérodote*¹.

4° *Les Agriens* (*Agroï*), ou *Agoritaï* suivant *Ptolémée*, sont les *Agarii*, connus comme célèbres médecins². On a voulu les identifier avec les *Epagérites* de *Pline*, peuple sarmate qui vivait derrière la ville de *Pityonte*, dans la *Colchide septentrionale*³. Les *Agroï* sont mentionnés dans plusieurs légendes concernant les *Nartes*, sous le nom d'*Agur*⁴; ils furent anéantis par ces héros, et leurs survivants métamorphosés en sauterelles, disent les légendes osse⁵.

5° *Les Arikhes*⁶, peuple méote suivant *Strabon* et *Stéphane de Byzance*, ne sont pas rangés par *Pline* et *P. Mela* dans la famille des peuples méotes; le premier les met à côté des *Serbes* et des *Zingues* (suivant la variante d'*Hermolaus Barbarus*), et *P. Mela* note que « la côte qui s'étend du Bosphore au *Tanaïs* est habitée par les *Méotici*, les *Toretæ*, les *Arrechi*, les *Phicores* et les *Iaxamatae* qui sont les plus voisins de l'embouchure du fleuve⁷ ».

1. *Hérodote*, IV, 22; *Tomaschek*, *Kritik der ältest. Nachrichten über den skyth. Norden*, dans *Sitzungber. d. Wiss. Ak. Wien* (1888), t. 117, II, 43 ss.; *Marquart*, *op. cit.*, p. 102, fidèle à sa thèse d'identité entre les *Tourkoï* et les *Magyares*, considère les *Iyrkes* comme ancêtres des *Magyares*.

2. *Appien*, *Mithridate*, 88.

3. *Pline*, VI, 5, 3 : « A tergo ejus (*Pityuntes*) *Epageritæ*, *Sarmatorum* populus in *Caucasi* jugis, post quem *Sarmatæ* »; voir commentaires de *Ch. Muller*, *Ptol. geogr.*, p. 918, n. 3. *Pityonte* ou *Pityus* est le *Bitchwinta* des *Géorgiens*, le *Pesonda* des cartes italiennes du Moyen-Age, et le *Pitzunda* d'aujourd'hui.

4. *G. Dumézil*, *Légendes sur les Nartes*, p. 133.

5. *Ibid.*, p. 134, cf. p. 183, n. 2, où l'auteur semble écarter l'hypothèse de quelques guerres historiques entre les *Alains* et les *Agoritaï* : « Les souvenirs historiques de ce genre sont bien improbables », dit-il.

6. *Strabon*, XI, 2, 11 : *Ἀριχοί*; *Ptolémée*, V, 8 : *Ἀριχοί*; *Stéphane de Byz.* : *Ἀριχοί*; *Ammien*, 22, 8, 33 : *Arinchi*; *Pline*, VI, 7 : *Arrechii* (var. *Archi*).

7. *P. Mela*, I, 19.

Il apparaît bien que le nom de ce peuple a la désinence du pluriel circassienne; le nom original est donc Ari.

6° Les Torpètes ou Tarpètes ne nous sont connus que par Strabon et par une inscription du Bosphore, qui les nomme Tarpeites¹. Bien qu'ils y soient mentionnés à côté et indépendamment des Torètes il ne faut peut-être voir dans ce peuple que les Torètes, dont le nom au pluriel aurait deux suffixations.

7° Les Obidiakènes² sont probablement les Obiniakènes du même Strabon³.

8° Les Sittakènes sont sans doute les Psittakènes⁴.

9° Les Doskes, où Touskes de Ptolémée sont connus aussi par une inscription du Bosphore⁵ où ils apparaissent à côté des Méotes. Voici le texte : « Pairisades, roi des Sindes, des Méotes, des Thates et des Doskhes. »

10° Les Aspurgianes sont nommés également par Ptolémée⁶ qui les place entre les Tyrambes et les Arikhes, sur la presqu'île de Taman, et mentionnés par diverses inscriptions⁷. Plusieurs rois du Bosphore portèrent le nom d'Aspurgos⁸.

Parmi les « autres peuples encore » qui appartenaient au groupe méote et que Strabon ne nomme pas il faut comprendre :

11° Les Psesses, inconnus du géographe d'Amasie, peuple étroitement lié, on l'a vu, aux Torètes et aux Taures. Ils vivaient sur la presqu'île de Taman, ainsi que le montre

1. Latychev, *op. cit.*, II, n° 36.

2. Voir sur ce peuple, Strabon, *Geogr.*, édit. de Ch. Muller, p. 1023.

3. Strabon, XI, 2, 11, cf. Ch. Muller, *Ptol. Geogr.*, p. 917, n. 4, qui lie le nom de ce peuple avec celui du fleuve circassien Ubin.

4. Ch. Muller met dubitativement Σιττακηνοί = Ψιττακηνοί = Ψερτοί = Ψησσοί; cf. cependant son édit. de Strabon, p. 1023.

5. N° 347.

6. V, 8.

7. N° 29 A, 431 et 431 bis.

8. Le nom d'Aspurgiani fut rapproché de celui d'Askebourgion dans la forêt Hercynienne et d'Asciburgium (aujourd'hui Asburg-sur-Bhin, près du Vesle), ville qui aurait été fondée par Ulysse (Tacite, *Hist.*, IV, 33, et *Germ.*, III). Près d'Askebourgion (δρος) habitaient Κορκοντιοί, nom qui fut rapproché de Condandamé (voir Ph. Brun, *op. cit.*, II, 35, n. 50).

Apollodore (d'après Stéphane de Byzance)¹, le plus ancien parmi les auteurs mentionnant ce peuple, alors que Ptolémée le place beaucoup plus au nord, à l'est de la Méotide, entre les Sirakènes et les Thates², d'accord en cela avec Pline. Les inscriptions bosporanes les désignent tantôt sous le nom de Psesoi³, tantôt sous celui de Psessoi⁴.

12° Les Thates⁵ étaient l'un des peuples les plus considérables de l'ancienne Circassie, à en juger d'après les inscriptions du Bosphore, où ils tiennent rang à côté des Méotes et des Sindes; le titre de « roi des Sindes, des Méotes et des Thates » donné au souverain marque bien, en sa formule abrégée, les principaux éléments ethniques du royaume.

Que ce peuple soit apparenté aux Méotes, le fait est souligné par son nom tribal lui-même, *θηταιμαιοῦται* et *θαμειῶται*⁶ dans lequel le premier élément est Tha(tes). De tels exemples de noms de peuples composés sont fréquents chez les tribus de l'antiquité, surtout dans le cycle des peuples de qui descendent les Circassiens, ainsi que nous le verrons dans la suite. Notons qu'il faut peut-être voir dans le peuple que Pline appelle Thalles⁷, celui que nous désignons par le nom de Thates.

13° Les Tyrambes que Ptolémée mentionne entre les Thates et les Aspurgianes, vivaient entre Temruk et l'embouchure du Kouban⁸. Ils avaient dû habiter antérieurement

1. Ἐπειτα δ' Ἐρμώνασσα καὶ Κῆπος πόλις, τρίτον δὲ τὸ Ψησῶν ἔθνος. Or Kepos est le Kepoi de Scylax, § 72, qui se trouvait entre Phanagorie et Sindikos; cf. Scymnus, 896, et Pline, VI, 6 (Cepi entre Hermonassa et Phanagorie).

2. Latychev, dans sa carte, place les Psesses entre les Thates (Thatenses) au Nord et les Tarpètes au Sud, près de l'actuel liman Beissug. Ch. Muller, avec quelque hésitation, et Kiessling leur assignent comme habitat le cours du Psich, c'est-à-dire la région située au sud du Kouban.

3. N° 36.

4. N° 6.

5. Ptolémée, V, 8, 12 : *θάται*; inscript. bosp. n° 8, 15, 346, 347 : *θατείς*; P. Mela : *Thatae*.

6. Voir sur ce peuple, Ch. Muller, *Ptol. Geogr.*, p. 904, n. 8. Dans le passage de Diodore, 20, 22, 4 : Ἀριοφάρνης ὁ τῶν θρακῶν βασιλεὺς, on remplace à tort θρακῶν par θατείων.

7. Pline, VI, 5, 3.

8. Kiessling, *op. cit.*, p. 263.

plus au nord, car il existait une localité appelée Tyrambé à l'est de la Méotide¹.

14° Les Konapsènes vivaient à proximité des Zikhes, au sud du Kouban, dans le pays chapsough. On a voulu identifier ce peuple avec les Gnisses (var. Gnispi, Gneapsa, Gonapsae, Gonapsi) de Pline et les Pssesses², bien que les Gnisses fussent établis plus au nord.

Font probablement partie du groupe méote les peuples énumérés à côté des Gnisses par Pline : « *A Cimmerico accolunt Maeotici, Hali, Serni, Serrei, Scizi, Gnissi*³. »

15° La question de savoir si dans les Hali il ne faudrait pas voir les Vali est controversée.

A l'appui de la version « Hali » peut-être invoquée l'indication de la Table de Peutinger qui parle de Hale au Bosphore Cimmérien, et c'est en se référant à ce témoignage que certains auteurs modernes ont même voulu substituer la leçon « Haliserni » à « Hali, Serni ». En sa faveur l'on peut également faire état de Ps. Moïse de Khorène qui parle d'une tribu sarmate appelée Kheli. L'existence d'un peuple du nom de Hali d'où proviendraient : Halyb, Halkh, Hald, Hal(a)n — n'a donc rien d'in vraisemblable.

Mais la version « Vali » peut se défendre tout aussi bien et le témoignage de Ptolémée sur les Vales (Ὀύάλοι), peuple du Caucase du Nord-Ouest et les Veltes en Sarmatie d'Europe est d'importance. Elle trouvera d'ailleurs un autre appui par la suite, lorsque nous retrouverons en Macédoine le nom du peuple Valae.

Du reste, il est peut-être sans objet d'opposer ainsi les deux interprétations : la différence entre « Hali » et « Vali » est la même que, par exemple, entre « Hénètes » et « Vénètes »,

1. Strabon, XI, 2, 4; Ptolémée, V, 7.

2. Ch. Muller, *op. cit.*, p. 918, n. 2; cf. Marquart. Sur une inscription du Bosphore (n° 100), on lit le nom propre Konapsos et Ptolémée, I, 14, mentionne, en Sarmatie d'Asie, *Κανοδίψας χώρα* qu'on peut rapprocher des Konapsènes; cf. Hermann, art. *Σαυνίται* dans Pauly-Kroll, *RE*, 2^e partie, t. I, p. 2134.

3. Ce passage est ainsi rendu par Hermolaus Barbarus (en 1492) qui s'appuie sur Ptolémée, V, 8, 13 : « *A Cimmerico accolunt Maeotici, Vali, Serbi, Arrechi, Zingi, Pssesi...* ».

leçons qui, avec une troisième forme « Enètes », couvrent, on le sait, un seul et même peuple.

16° Les Serni et les Serrei¹ ne sont qu'un même peuple et peuvent être rattachés avec plus de certitude aux Méotes, car un tronçon de ce peuple, connu sous le nom de Sardetae, demeurait en plein pays méote, près du Bosphore, entre les Psaccani et les Aspurgiani et au-dessus de Hale (Table de Peutinger). Qu'une autre colonie du même peuple, sous le nom de Sardi, habitât la Tauride, ceci n'a rien de surprenant quand on sait les affinités ethniques entre les anciens peuples de Circassie et de Tauride.

Ce même nom tribal de Sir, ou Ser, avec une autre désinence du pluriel, se retrouve dans celui des Serbes de Ptolémée et, très probablement, des Suardènes du même géographe². Sous sa forme initiale il se rencontre au nord de la chaîne principale du Caucase, chez les Serri-Cephalotomi qui demeuraient derrière les Kerkètes³.

On a voulu voir avec raison, dans les Serrei, les Seraci ou les Sirakhes⁴, dont l'aire d'extension coïncide avec celle des Seres; on trouve, en effet, les Sirakhes à l'est de la Méotide, à partir de la ville actuelle d'Eisk jusqu'au sud du Kouban et à la chaîne du Caucase, en longeant le fleuve de l'Akhardéus qui se jetait dans la Méotide⁵; on les rencontre

1. Le nom « Serni » embarrasse, on ne sait trop pourquoi, les auteurs modernes. Kiessling, par exemple, dans son art. Hali (Pauly-Kroll, *RE*, XIV, p. 2231) croit que « Serni » peut bien être Serdi, qui rappellerait « Sardetae » de Tab. Peut. et « Sardi » de Pline, avec la mutation de voyelles qu'on peut observer dans le nom du peuple thrace Sardi ou Serdi. Aucune objection ne saurait être formulée contre cette identification, si du moins on l'étend également aux Serres, ce qui ne semble pas être l'opinion de cet auteur. Il n'est guère justifié de rapprocher ces derniers des Seraci et des Serri Cephalotomi, et d'exclure les Serni du rapprochement.

2. Cf. Kretschmer, art. *Sarmates*, Pauly-Kroll, *RE*, qui identifie les Suardènes avec les Sardetae de la Table de Peutinger.

3. Sur l'identité des Serres et des Serri Cephalotomi, v. Ch. Muller, *op. cit.*, p. 917, note; Marquart, *op. cit.*, p. 55, n. 2.

4. *Σιρακhes* ou *Σιρακοί*, Strabon, XI, 5, 8; XI, 2, 1; *Σιρακηνοί*, Ptolémée, V, 8, 12, cf. *Σιρακηνη* de Strabon; *Σιρακοί*, sur une inscript. bosp. n° 423 et comme nom propre *Σιραχος*, Letychev, I, 55, 6; Siraci, Pline, IV, 83, et Tacite, *Ann.*, XII, 16; Serachi, P. Mela, I, 19; Seracae, Tab. Peut.

5. Strabon, XI, 2, 1; XI, 5, 7 et 8; Akhardéus = Yegorlyk = Manytch (?).

aussi en Colchide Septentrionale, entre les Serri et les Colici¹; et on connaît enfin, à l'ouest de la Méotide, les « Siraces Tauroscythes² ».

Mais le centre de ce peuple considérable paraît avoir été leur ville principale d'Uspé, située près du fleuve Panda, à trois jours de distance du Tanaïs et à l'est du Palus³. Politiquement la masse principale des Sirakhes ne dépendait pas du royaume du Bosphore; ils avaient eux-mêmes leurs propres rois⁴.

17° Les Scizi sont, pense-t-on, les Chisoe de la Table de Peutinger. Rien ne permet de les identifier avec les Zici ou Zikhes, comme certains auteurs modernes l'admettent.

18° Les Khaïnides de Ptolémée, les Khoïanites ou Khoïna-noïtes de Strabon, sont apparemment les Canuatae de la Table de Peutinger. Quoique sa position géographique reste imprécise il est très probable que cette tribu ait appartenu au groupe méote, de même que :

19° Les Traukhènes, voisins des Sindes (Stéphane de Byzance)⁵;

20° Les Abrinataï ou Abinataï (Stéphane de Byzance). Comme la *Geogr. Rav.* connaît Britani ou Abritani dans la Sindique, et que la Table de Peutinger énumère, à partir de

1. P. Mela, I, 19.

2. Pline, IV, 26,2; cf. le pseudo Moïse de Khor., trad. de Soukry, p. 25.

3. Cette ville située sur une hauteur et défendue par des murailles et des fossés, fut assiégée par les Romains vers l'an 49 après J.-C. et, malgré la demande des députés sirakhes venus solliciter grâce pour les personnes libres et offrir aux Romains dix mille esclaves, Uspé fut ruinée par l'armée de Rome (Tacite, *Annal.*, XII, 16).

4. D'après Tacite, à l'époque de l'empereur Claude, les Sirakhes se trouvaient sous l'autorité du roi Zorcine.

5. J. Marquart, *Caucasica*, 10, p. 35, n. 2, remarque que le lexicographe byzantin écrit Τραυχένοι au lieu de Γραυχένοι, peuple énigmatique mentionné par Apoll. Rh., *Arg.*, IV, 321, à côté des Sindes et des Sigynnes, et pense que ce nom des Graukènes est à rapprocher de celui des Satrokentoi, peuple thrace (Hécateé, *FHG*, I, fragm. 129). Il croit en conséquence qu'il s'agit de peuples habitant la Thrace. Sans entrer ici dans l'examen de la question — savoir si le passage d'Apoll. Rh. se rapporte à une région de la Thrace ou du Bosphore cimmérien — on peut affirmer que l'identité des Gr ukènes et Satrokentes, si identité il y a, ne prouve nullement qu'il s'agit d'un peuple de Thrace, car les Satrokentes (mot composé: Satra et Kenta) habitaient, sous le nom de Satarkhes, près du Bosphore Cimmérien. Certains faits tendent à prouver que les Kentés ou Kintés vivaient également au Caucase du Nord.

Cimmérium, Bruani, Amirni, Macara, Hale, Chritionis, Sopatos — et comme, d'autre part, on sait par la *Geogr. Rav.* que la ville de Machara se trouvait dans la Sindique (probablement faut-il y reconnaître la ville sinde de Marakhé, de Stéphane de Byzance), on est amené à voir dans les Abrinates ou Abinates un peuple sinde ou méote;

21° Les Asaei¹ qui vivaient en voisinage des Suardènes et

22° Les Zakates de Ptolémée ou Cezetæ de Pline.

23° Les Phthirophages vivaient aussi à proximité des Suardènes. On ne possède aucune indication précise quant à leurs affinités avec les Méotes. Leur nom se rencontre aussi au Nord des « Scythes royaux », près de la Volga, où il servait à désigner les Budins. Mais le fait que les Phthirophages demeuraient également en Colchide², à côté d'autres peuples précircassiens, rend probable la parenté de ce peuple avec les tribus méotes; leur vrai nom de « Salae » le confirme d'ailleurs, ainsi que nous le verrons par la suite³.

24. Les Phicores ne sont connus que de P. Mela, qui les mentionne à côté des Thatés et des Sirakhes. Contrairement à ce qu'on observe pour les autres peuples de l'ancienne Circassie, dont les noms se retrouvent de l'Inde aux Balkans et au delà, jusque dans l'ancienne Espagne, c'est le seul peuple dont on ne voit le nom qu'une seule fois hors de la région méote, aux Indes où Pline nous le fait connaître. En parlant d'une pierre appelée « callaïs », le naturaliste romain ajoute : « elle se trouve en arrière de l'Inde, chez les Phycares, habitants du Caucase, chez les Saces et les Dahes⁴ ».

25° Les Psacæ de Pline sont deux fois mentionnés par la Table de Peutinger, sous la forme Psaccani. Pline les place

1. Cf. Ἀσταις ἄρνας, Eschyle, *Prométhée*, 411, ainsi que le propose Ch. Muller, *op. cit.*, p. 915, n. 7; v. aussi Strabon, XI, 2, 1.

2. Scylax, 79; Strabon, XI, 2, 1; XI, 2, 14 et 19; P. Mela, I, 19; Pline, VI, 14.

3. Pline : « Inde aliud flumen Chariem, gens Salae antiquis Phthirophage dicti ».

4. C'est J. Harduin qui fit, le premier, ce rapprochement entre les Phicores de Circassie et les Phycares de l'Inde (v. Pline, édit. Lemaire, II, p. 603) et non Ch. Muller comme on le croit couramment; ce dernier ne fait qu'accepter le même rapprochement, *op. cit.*, p. 904, n. 8.

dans les contrées sarmatiques du Nord, en compagnie des Authusiani, Arimaspi, Antacati et Oetae; mais leur identité avec les Psaccani ne peut être mise en doute, et tous les commentateurs modernes sont d'accord pour reconnaître en eux une ancienne tribu circassienne.

II. Les Kerkètes¹ se trouvent apparentés par les Torètes aux Méotes et notamment aux Pesses et aux Sindes; d'ailleurs Hétychius dit que les Kerkètes sont un peuple sinde.

Le premier texte qui les mentionne — le poème d'Orphée — place la « valeureuse tribu des Kerkètes² » là où ils sont connus de Scylax, c'est-à-dire entre les Sindes et les Akhaiens³, ceci en accord avec Artémidore⁴ qui les situe à partir de Bata sur la côte « bien garnie de ports et de villages », et sensiblement aussi avec Pline⁵.

D'après Ptolémée les Kerkètes sont établis entre l'embouchure du Psykhros et les villes d'Akhaïa et de Tasos.

De même que les Torètes, les Seres, les Salae et d'autres encoré, les Kerkètes avaient des colons en Colchide septentrionale; Héllanicus les fait, en effet, habiter au-dessous des Moskhes et des Kharimates, et au-dessus des Héniockhes⁶; Théophanes⁷ et P. Mela soutiennent la même opinion. Suivant ce dernier auteur, les Cercetae étaient voisins des Moskhes de la Colchide, tandis qu'une partie du même peuple, sous le nom de Cercetici, habitait plus au nord, entre les Achaï et les Sindones⁸.

Cette infiltration des anciens habitants de la Circassie en direction du sud ne s'arrêtait pas d'ailleurs en Colchide; la

1. Κερκέται : Scylax, Strabon, Nicolas de Damas; Κερκέτιοι : Denys le Périégète, 662; Cercetici : P. Mela.

2. Κερκετικῶν ἀνδρῶν φύλον Τ' ἄγερωχῶν.

3. L'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin les place derrière les Sindes.

4. D'après Strabon, XI, 2, 14.

5. « Après Dioscurias (cap. Iskuriah) la ville d'Heracleum à 70.000 pas de Sebastopolis, les Akhaiens, les Mardes, les Cercetes », Pline, VI, 5. Sur la position d'Heracleum et d'autres villes de cette partie de la côte circassienne, v. l'art. *Heracleion*, par Kiessling, dans Pauly-Kroll, *RE*, t. VIII, p. 500.

6. *FHG*, I, p. 59, fragm. 109.

7. D'après Strabon, XI, 2, 14.

8. P. Mela, I, 13.

poussée aboutissait en Asie Mineure, ainsi que nous le verrons par la suite.

Les Kerkètes passaient pour le peuple marin par excellence. A ce propos, Nicolas de Damas¹ rapporte ce trait curieux : si un Kerkète avait commis un crime quelconque, il était privé du droit d'accomplir les actes rituels et sacrés; si, en conduisant une barque, il faisait preuve de maladresse, tous les gens du bord s'approchaient de lui à tour de rôle, et lui crachaient au visage.

Il est remarquable que les Circassiens aient conservé jusqu'aux temps les plus récents le souvenir de la haute valeur des Kerkètes comme navigateurs; grands voyageurs et, de ce fait, plus civilisés que leurs congénères, les Kerkètes, nous disent les traditions circassiennes, avaient en majeure partie émigré vers Byzance, vexés de voir combien leurs compatriotes étaient en retard dans la voie du progrès.

III. Les Akhaiens vivaient, d'après Artémidore, au sud des Kerkètes sur la côte longue d'environ 500 stades qui s'étend entre les villes actuelles de Tuapsé et de Sotchi. « Mais les historiens des guerres de Mithridate — note Strabon — à qui nous devons nous en rapporter de préférence, nomment les Akhaiens les premiers et les font suivre d'abord des Zygues, puis des Héniockhes, des Kerkètes, des Moskhes et des Colkhes, plaçant au-dessus de ceux-ci les Pthirophages, les Soanes et d'autres peuples caucasiens². »

Sur la position des Akhaiens au sud des Kerkètes, c'est Artémidore qui semble avoir raison : Scylax, Pline le confirment, ainsi que P. Mela, Ammien Marcellin, Denys le Périégète. Et c'est malgré le témoignage de l'auteur anonyme du *Périple du Pont Euxin (Codex Londoniensis)*, suivant lequel ce peuple avait vécu postérieurement (vers les débuts du ve siècle après J.-C.) plus près des Méotes, au nord des Kerkètes.

1. *FHG*, III, p. 461, fragm. 125.

2. Strabon, XI, 2, 14, trad. de A. Tardieu.

Mais le témoignage des historiens de Mithridate ne contredit les données d'Artémidore qu'en apparence : Artémidore et les auteurs qui le suivent ont en vue les Kerkètes de la Circassie, alors que les historiens de l'illustre roi du Pont pensent aux Kerkètes de Colchide.

La similitude des noms des Akhaiens de Circassie et de Grèce frappait l'imagination des anciens et certains voulaient en conclure à l'identité des deux peuples. « On prétend, dit Strabon, que c'est à une colonie des Phthyotes-Akhaiens, compagnons de Jason, que cette côte doit son nom d'Akhaïe. »

Suivant une version rapportée par Appien¹, les Akhaiens furent entraînés au Caucase à la fin de la guerre de Troie par une tempête qui les jeta sur les côtes circassiennes. Traités durement par les indigènes, ils demandèrent secours aux Grecs de leur patrie, mais sans résultat. En fureur devant cette indifférence, ils auraient adopté la coutume scythe d'immoler tous les étrangers échoués sur la côte à des divinités du pays.

Divers auteurs de l'antiquité affirment que les Akhaiens n'étaient autres que des Byothiens d'Orchomène, venus au Caucase après la prise de Troie, sous la conduite de Ialmène², d'autres qu'ils y avaient été amenés par les vents après une guerre contre les Troyens, antérieure à celle dont Hélène fut la cause³.

Enfin, il en est quelques-uns qui assignaient aux Akhaiens de Circassie une origine argienne; Eustathe, dans ses commentaires de Denys le Périégète, dit, par exemple, que le roi Apétiade, sous la conduite de qui les Akhaiens étaient venus au Caucase, suivant Denys le Périégète, n'était autre qu'Agamemnon. « Dans ce cas les Akhaïoi pouvaient bien être appelés, dans un langage poétique, Ἐνωχοί, c'est-à-dire Ἰνωχοί, du fleuve argien Inakh; nous avons une telle expression dans l'inscription n° 37⁴. »

1. *Mithridate*, 67 et 102, cf. Denys le Périégète, I, 1 et Eustathe, *Comment. ad. Dion.*, 680.

2. Périple anonyme, I, 1.

3. Ammien Marcellin, 22, 8, 25.

4. Latvchev, *Понты*, p. 69.

Les Akhaiens sont représentés par les anciens comme de redoutables pirates¹, fort intrépides² et féroces³.

IV. Les Zikhes ou Zygues⁴ ne sont connus ni de Scylax ni d'aucun autre auteur, jusqu'à Théophanes. Suivant Artémidore en effet, et la majorité des anciens écrivains, les Akhaiens sont voisins immédiats des Héniockhes, et ce n'est que Théophanes qui intercale les Zikhes entre ces deux peuples; ce qui a fait dire à quelques savants modernes que les Zikhes n'étaient descendus vers le Sud qu'assez tardivement, pour prendre place entre les Akhaiens et les Héniockhes. Kiessling⁵ écrit à ce propos : « Nous pouvons reconnaître d'où étaient venus ces Zygues. Car, de source apparemment ancienne, Pline les montre sous forme de Zigae dans le fourmillement des peuples de l'Est de la Méotide et du Tanaïs inférieur et du Nord du Caucase. Ptolémée les fait demeurer dans la région sinde des Tyrambes et des Aspurgianes⁶ jusqu'au mont des Koraxi; Strabon nomme les Arrikhes et les Zinkhes parmi les tribus méotes. »

Comme les Tyrambes vivaient entre Temruk et la bouche du Kouban, les Psesses sur le Psich et les Psacae sur le Pchéha (?), les Zygues ou Zinkhes doivent être cherchés, selon Kiessling, un peu à l'est, entre le Laba et le Kouban supérieur. De là leur migration a pu se produire par les gorges de Goïtkh, vers la vallée de Tuapsé, pays des Akhaiens. Là vivaient autrefois les Torètes, au voisinage des Akhaiens,

1. Strabon, Ammien Marcellin, Ovide, *ex Pont.*, IV, 10, 25 ss. Salluste (85-35 av. J.-C.), *Hist. fragm.*, III, fragm. 48, attribuait la piraterie de ce peuple à la pauvreté de leur pays.

2. Les Akhaiens ne laissèrent point Mithridate passer par leur pays, Appien, *Mithr.*, 101.

3. Aristote, *Pol.*, VIII, 4; cf. *FHG*, II, p. 180, 251.

4. Ζύγοι : Strabon, XI, 2, 12; Ζύγοι : Ptolémée, V, 8; Ζυγίον : Denys le Périégète, 687; Ζύχοι : Eustathe, *ad Dion.*, 680; Ζύχοι : Arrien, 27; Ζύχοι : Procope, *Bell. Goth.*, IV, 4; Ζύχοι et Ζύχα : Constantin Porph., *De adm. imp.*, I, 42; Zigae : Pline, VI, 19; Sínchi : Ammien Marcellin, 22, 8, 33.

5. Art. cité sur les Héniockhes.

6. Ptolémée, V, 8, énumère les peuples de cette région dans l'ordre suivant : Psessoí, Thataí, Tyrambaí, Aspurgianoí, Arikhoí, Zinkhoí, Konapsenoí, Meteiboí, Agoritaí.

continue l'auteur, mais l'immigration des Zygues les scinda en deux groupes : l'un fut refoulé vers le nord et l'autre vers le sud, en pays colche, où on les retrouve en compagnie des Kerkètes.

Cette thèse ne soulève aucune objection sauf en ce qui concerne l'habitat primitif des Zikhes, près du Kouban supérieur, et surtout l'époque de leur migration vers la côte du Pont-Euxin, date que Kiessling croit pouvoir fixer aux environs de 100-75 av. J.-C.

D'après l'auteur anonyme du Périple, les Zikhes s'étendaient d'Akhaïa jusqu'à la ville de Pagra (Ghélendjik ?); ils avaient pour voisins les Eudusiens dont le territoire atteignait Sindiké.

Touchant leur origine, Denys le Périégète nous a conservé une tradition suivant laquelle ils descendaient des Pélasges¹.

V. Les Héniockhes sont déjà connus d'Hécatée l'Ancien² et d'Hellanicus³, celui-ci les plaçant comme Théophanes, au-dessus des Kerkètes de Colchide. Scylax et Artémidore cependant leur donnent pour voisins septentrionaux les Akhaïens, ce qui contredit l'opinion de Théophanes; d'après celui-ci, on l'a vu, leur domaine s'étendait exactement au sud de celui des Zikhes.

D'un passage de Pline il apparaît que les Héniockhes vivaient non loin de Pityonte, souvent saccagée par eux; ils occupaient la côte sur une longueur de 1.000 stades — deux fois celle de la côte akhaïenne — et jusqu'à la région de Dioscurias⁴. C'était un des peuples les plus considérables de l'ancienne Circassie — Pline non sans raison parle des *multis nominibus Heniochorum gentes* — dont l'habitat s'étendait des Portes de Darial jusqu'à la mer Noire.

Comme ce fut le cas pour d'autres peuples précircassiens,

1. *Orbis descriptio*, 687.

2. *FHG*, I, fragm. 185.

3. *Ibid.*, fragm. 109 : Κερκεταίων δ' ἔνω οἰκοῦσι Μόσχοι καὶ Χαριμάται κάτω δ' Ἡενιοχοί.

4. P. Mela, I, 19.

les Héniockhes connurent diverses poussées vers l'Asie Mineure, où on retrouve plusieurs de leurs importantes colonies. Il est à retenir d'ailleurs que sous le nom d'Eniochi ils avaient auparavant laissé les traces d'un séjour dans la presqu'île de Taman, en pays sinde (Table de Peutinger).

Avec leurs voisins et congénères Akaiens, ils s'adonnaient à la piraterie; montés à vingt-cinq ou trente hommes sur de petites embarcations que les Grecs désignaient du nom de « kamaroï¹ », ils parcouraient en tous sens la mer Noire qu'ils considéraient comme leur élément et parfois ils atteignaient ainsi les côtes de la Thrace. Les vers éloquentes d'Ovide témoignent de la terreur qu'ils y semaient :

« Si des flancs monstrueux de Scylla s'échappent des aboiements
[sauvages
Les vaisseaux héniochiens sont autrement funestes aux nauton-
[niers ;
Et tu ne dois pas davantage mettre en parallèle avec les terribles
[Achéens
Le gouffre de Charybde vomissant trois fois les flots qu'elle a trois
[fois engloutis.
Ces barbares sans doute promènent plus audacieusement leur exis-
[tence vagabonde sur la rive droite du fleuve
Mais l'autre rive que j'habite n'en est pas pour cela plus sûre². »

Essentiellement, et comme les mêmes Akhaïens, les Héniockhes étaient au vrai un peuple de guerriers³. Ils s'adonnaient aussi à l'élevage et avaient acquis dans le monde ancien une célébrité comme dompteurs de chevaux, réputation à laquelle leur nom, aux yeux des Grecs, n'était peut-être pas étranger.

Ce nom, il convient de le souligner, faisait admettre aux anciens Hellènes que les Héniockhes tiraient leurs origines de souche lacédémonienne, et Strabon, après avoir donné l'interprétation du nom d'Akhaïoï continue ainsi : « Le nom d'Hénio-

1. Strabon, XI, 2, 12; voir la description de ces barques chez Tacite, *Hist.* III, 47; la description d'Eustathe, *Ad Dion. Per.*, 700, n'est pas exacte; cf. Kiessling, art. cité sur les Héniockhes.

2. Ovide, *l. c.*, trad. de M. Nisard.

3. Orphée, *Arg.*, 751; Valerius Flaccus, VI, 41; Lucain, II, 570, III, 270; Tacite, *Ann.*, II, 68.

khie, donné à une autre partie de la même côte, semble rappeler un établissement des Lacédémoniens, qui y seraient venus sous la conduite de Grécas et d'Amphistrate, *héniockhes* ou écuyers de Dioscures¹. »

Selon Denys le Périégète, les Héniockhes seraient d'origine pélasge comme les Zikhes.

Parmi les « nombreuses tribus héniockhiennes » Pline comprend :

VI. Les Sanigs², qui confinaient au nord avec les Héniockhes, au sud avec les Abaskes, et dont Sébastopolis était le centre principal. D'après Procope³ ils vivaient près des Sindes.

VII. Les Abaskes⁴ sont nommés pour la première fois dans le poème argonautique d'Orphée, mais c'est presque cinq siècles plus tard qu'Arrien a précisé leur position géographique. Celle-ci était comprise entre le Singamos (Ingurie) et la ville de Pityus.

Au sud, le pays confinait à celui des Apsiles, qui apparaissent comme une simple branche des Abaskes; c'est ce qui ressort du passage de Ps. Moïse de Khorène, qui parle « des Abazove, c'est-à-dire des Apsilae ». Le nom « Apsilae » désigne non seulement les Abazes, mais aussi les Abkhases; Apsili, en effet, est, chez les Géorgiens, la désignation courante des Abkhases.

Tels sont, rapidement passés en revue, les principaux peuples de l'ancienne Circassie à l'époque gréco-romaine, ou du moins ceux pour lesquels on possède les renseignements les plus sûrs, grâce à leur situation côtière qui les maintenait en contact permanent avec le monde égéen et méditerranéen.

1. Strabon, XI, 2, 12, trad. de A. Tardieu; cf. Pline : « Des auteurs pensent qu'elle (Dioscurias) fut fondée par Amphitus et Telchius, cochers de Castor et Pollux, de qui on assure qu'est sortie la nation sauvage des Hénioques ». C'est pour cela que le géographe anonyme, *FHG*, V, 177, les appelle *μιζογενές ἔθνος*.

2. *Σανίγαι* : Arrien, *Per. P. Eux.*, 15, 27; *Σανίγαι* : St. de Byz. et *Anon. Per.*, § 10; *Σάνιγες* : Arrien, 27 et *Anon. Per.*, § 15, 16; *Σανίγες* et *Σανίγαι* : Procope *ὑπὲρ τῶν πολ.*, VIII, 4, 3, 5; Sanigae : Pline, VI, 14.

3. *De bell. Goth.*, IV, 3, 4.

4. Orphée, *Arg.*, 754, les connaît sous la forme *Ἀβασγά* ou *Ἀβασγα* et Arrien, *Per. P. Eux.*, *Ἀβασκοί*. Voir N. Marr, *L'histoire du terme « abkhase » dans Sur la langue et l'histoire des Abkhases* (1938), p. 44 ss. (en russe).

B) Mais l'étude ethnographique de l'ancienne Circassie ne peut être limitée à cette énumération; l'examen de la composition tribale de l'intérieur du pays présente, en effet, un intérêt aussi grand que celui des tribus de la côte. Le fait que les données qui s'y rapportent sont moins certaines et que la tâche des ethnographes en est rendue plus difficile ne saurait diminuer l'intérêt scientifique de cette recherche.

Il est notoire que les Grecs, toutes les fois qu'ils rencontraient des obstacles pour définir l'ethnique des peuples de lointaines contrées, s'en acquittaient en les rangeant parmi les « Scythes ». Aux temps romains on avait substitué à la « Scythie » la « Sarmatie », que l'on divisait en deux pays, la Sarmatie d'Europe et celle d'Asie, séparées par le Tanaïs et la Méotide. Aussi bien la notion ethnique des Sarmates finit-elle par devenir une notion géographique d'une signification si étendue qu'elle englobait tous les immenses territoires s'étendant depuis les monts d'Oural et la Caspienne jusqu'aux Carpathes et à la Vistule, peuplés de nations aussi nombreuses que variées tant par leurs origines que par le degré de leur civilisation¹.

Malgré cette confusion il est indéniable qu'il existait un véritable ethnique sarmate et une famille de peuples s'y rattachant. L'étude des rapports entre cette famille et les tribus côtières ci-dessus énumérées de l'ancienne Circassie s'impose non seulement parce qu'elles sont géographiquement inséparables, mais aussi et peut-être surtout en raison des témoignages formels des anciens auteurs concernant leurs affinités.

Ces témoignages concluent d'abord à la parenté des Sarmates et des Caucasiens en général et, en second lieu, ils établissent l'étroit lien du sang qui lie ces mêmes Sarmates et les peuples de l'ancienne Circassie, surtout ceux du groupe méote.

1. Ephore, d'après Strabon, VII, 3, 9, dit que les peuples scythes et les Sarmates sont loin d'avoir les mêmes mœurs; ainsi les uns mangeaient de la chair humaine, tandis que les autres s'abstenaient de manger même la chair des animaux.

Sur le premier point il suffit d'invoquer l'autorité de Strabon, qui écrit : « La même ville de Dioscurias peut être considérée comme la tête de l'isthme compris entre le Pont et la Caspienne, et comme une sorte d'*emporium* ou de marché commun aux populations de l'intérieur aussi bien qu'aux tribus circonvoisines, vu qu'elle réunit parfois dans ses murs — nous ne dirons pas comme certains auteurs trop peu soucieux de la vérité, trois cents peuples différents — mais soixante-dix peuples, parlant autant de langues distinctes, par suite apparemment de la vie errante qu'ils mènent et de l'isolement auquel les condamnent leur orgueil et leur sauvagerie, Sarmates d'ailleurs pour la plupart, et tous habitants du Caucase¹. »

En ce qui concerne les Ibères notamment, le même géographe précise qu'ils « habitaient de préférence la montagne, et vivaient à la façon des Scythes et des Sarmates, dont ils sont du reste les voisins et, jusqu'à un certain point, les frères² ».

Ces indications se trouvent confirmées par les sources locales : on sait au reste que les grandes chroniques arméniennes et géorgiennes comptent les Sarmates parmi les descendants de Ghamir (Cimmériens), de Thiras et de Thorgom, et font d'eux les frères des Arméniens, des Géorgiens, des Laks, des Circassiens et d'autres peuples encore.

En accord avec les auteurs classiques, Ps. Moïse de Khorène comprend parmi les Sarmates les peuples du Caucase du Nord, parmi lesquels on reconnaît aisément, non seulement plusieurs peuples de l'ancienne Circassie, mais aussi certaines branches des Circassiens d'aujourd'hui.

Voici ce passage du géographe arménien : « Les peuples de Sarmatie sont ainsi dispersés de l'ouest à l'est : d'abord les Albaniens (Alanaç, Alwanç) et les Ashtigores du côté du sud, habitant avec eux; puis les Khebouri (Khebarkh, Khebrukh), les Coutheti (Khudetkh, Khovadedykh, Guth-

1. Strabon, XI, 2, 16, trad. de A. Tardieu.

2. *Ibid.*, XI, 3, 3; la Table de Peutinger nomme les Suanes « Suanisarmatae », et les place au nord-est du Caucase.

dekh), les Argueeli (Arguel, Argwetkh, Arduetkh), les Mardoil (Margoyl, Margolkh, Margoykh), les Thacuïr (Thakoyr, Thakrikh, Takoçikkh); les Alans, après Ticor (Dikhor), dans le pays d'ArDOS, dans les montagnes du Caucase, d'où coule le fleuve Armena (Armny), qui en passant au Nord dans de vastes plaines, se mêle au fleuve d'Athil. Dans la même montagne, après le peuple ArDOSien, viennent les Dateiani, les Douali, les Zhikhui, Phurca, Zanarca où sont les portes des Alans — et l'autre porte qui s'appelle Zeken, synonyme du peuple qui y demeure¹. »

Mais les données sont encore plus abondantes et précises quant aux rapports ethniques qui unissent les Sarmates aux Caucasiens du Nord-Ouest.

Certains auteurs font des Méotes et des Sarmates un seul et même peuple. Démétrius appelait les Méotes Iazamates, c'est-à-dire Sarmates, et Scymnus de Chios, s'appuyant sur Ephore, considérait les Iazamates comme un peuple méote². L'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin les suit³ et les rares auteurs qui tiennent les Méotes pour un peuple scythe⁴ n'infirmant pas la parenté ethnique méoto-sarmate.

D'autre part, plusieurs tribus méotes, telles les Dandares, les Arikhes, les Turcae, les Serres, Sardes ou Serbes, sont rangées parmi les Sarmates. Inversement, parfois les Sarmates Iazamates sont placés aux confins de la Sindique, en plein pays méoto-sindo-kerkète (Hécatee), et Ps. Moïse de Khorène tient pour un peuple sarmate les Apseghi et les Abkhasi⁵.

En y regardant de plus près on constate que ces indications générales des anciennes sources se révèlent pleinement justifiées.

Qu'était-ce, en effet, que la famille ethnique des Sarmates, et le peuple sarmate proprement dit ?

1. *Géogr. de Moïse de Khor.*, trad. de Soukrv, p. 36; les variantes entre parenthèses suivant Marquart.

2. *FHG*, I, p. 257-8.

3. *Ibid.*, V, § 45.

4. *Hellenicus, ibid.*, I, fragm. 92.

5. Cf. traduction en russe de Patkanoff.

On n'aura garde d'entrer ici dans l'étude détaillée d'un des problèmes ethnologiques les plus débattus sinon les plus complexes qui soient. Retournons seulement aux sources premières des textes gréco-latins sans tenir compte des innombrables théories et hypothèses avancées par les auteurs modernes et qui, sur plus d'un point, sont en opposition avec ce que nous croyons pouvoir admettre dans cet exposé.

A l'époque d'Hérodote les Grecs connaissaient les Sarmates ou Sauromates¹, habitant à l'est du Tanaïs et ne faisant pas partie du groupe scythe.

On sait la version de l'historien d'Halicarnasse selon laquelle ces Sarmates seraient issus des Amazones du Thermodon et des Scythes des bords de la Méotide². Ils parlaient le scythe, nous dit encore Hérodote, mais assez imparfaitement³.

Quelle était cependant la position ethnique de ces Scythes? Constituait-ils une unité raciale et linguistique avec le gros de la nation de l'ouest du Tanaïs? Ne faut-il pas plutôt y voir un peuple distinct, que les Grecs auraient rangé à tort parmi les Scythes? Peut-on dès lors prendre au sérieux la version d'Hérodote, abstraction faite de la présence des Amazones chez certaines tribus sarmates? Il semble bien que le mot « scythe », chez Hérodote et chez d'autres écrivains postérieurs ne doive être pris que sous réserve.

En réalité ce nom cache fort souvent des peuples qui n'ont rien de commun avec ceux qui expulsèrent ou dispersèrent les Cimmériens; tout au contraire, plus d'un peuple de la « Scythie » apparaît comme un reste de la grande famille thraco-cimmérienne, question dont on réservera d'ailleurs l'examen pour plus tard.

Parmi ces « Scythes » il en est qui appartenaient plus particulièrement à la famille sarmate; ainsi, très probablement,

1. Scylax, 68, désigne du nom de Sarmatai ceux qui demeuraient à l'ouest du Tanaïs et Sauromatai ceux établis à l'est du même fleuve; Scimnus Ch. 876-881, emploie les deux formes, ainsi que P. Mela. Pline, IV, 25, 1 explique que Sauromatae est la forme grecque de Sarmatae.

2. Hérodote, IV, 110-117.

3. Cf. Ovide, *ex Ponto*, III, 2, 40; IV, 13, 17; V, 12, 27.

les « Scythes royaux » n'étaient autres que les « Sarmates royaux » et leur vrai nom était « Basliki » ou « Basili¹ ». Quant aux Sarmates proprement dit, ils appartenaient, semble-t-il, au grand cercle des peuples de Sør (Seres, Serbes, Sirakhes, etc.). Ils étaient étroitement associés et apparentés aux Azes (Iazygues, Iazamates²) et aux Mèdes.

On sait, en effet, que les anciens tenaient les Iazamates pour des Sarmates³. Pline écrit, par exemple, que « dans la partie supérieure entre le Danube et la forêt Hercynienne, les campagnes sont possédées par les Sarmates-Iazygues ». On a vu qu'une colonie de ce peuple — les Asaei — habitait le pays méote; la toponymie méote : Azara, Azabetis, Azaraba, etc., atteste d'ailleurs leur présence dans ces contrées. Le même ethnique est à rechercher dans la tribu méote des Aspurgianes et chez les Osiloï⁴, peuple de Sarmatie d'Europe.

Mais les Azes sont inséparables des Mèdes; le nom même « Azamat » n'est-il pas un composé de Az et Med?

Le fait que les Mèdes demeuraient dans la Sarmatie ressort abondamment des textes anciens; ce sont les Modokoï de

1. Patkanoff, *Géogr. de Ps. Moïse de Khorène*, p. 37, n. 134, a le premier attiré l'attention sur le fait que Ps. Moïse comprend parmi les peuples sarmates les Basili (var. Pasils, Baslinki, Barsili) mentionnés aussi par l'historien Moïse de Khorène, II, 65, qui en parle à propos de l'incursion khazaro-basile dans l'Arménie vers 178 après J.-C., et qui avait puisé des renseignements chez Bardesan (fin du n^e, début du m^e siècle ap. J.-C.). Le savant auteur émettait l'hypothèse que ces Basili pouvaient bien être les βασιλικοὶ σαρμάται de Ptolémée et les « Scythes royaux » d'Hérodote, et qu'il n'y aurait donc pas lieu de traduire ce nom par « Sarmates royaux », comme le faisaient les Grecs suivant une étymologie populaire, mais bien par « Sarmates Basili ou Basili ». Ajoutons que Pline n'ignore pas l'existence de ces Basili en Sarmatie d'Europe : « Neuroe, apud quos Borysthenes Geloni, Thyssagetæ, Budini, Basilidæ et caerule capillo Agathyrsi Gelones », Pline, IV, 26, 4. Cf. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, II, et N. Marr, *L'histoire du terme « abkhase »*, p. 75, qui mettait ce nom de Basili en rapport avec le nom de tribu osse Basiani et l'onomastique arménienne Basean ainsi qu'avec le nom du peuple Φασιανοί (Xénophon, *Anab.*, IV, 6, 5; VII, 8, 25).

2. L'identité des Iazamates et des Iazygues ne fait plus de doute depuis Müllenhoff, *Deutsch. Alt.*, III, 39; les premiers vivaient à l'est de la Méotide, tandis que les Iazygues demeuraient à l'ouest du Tanaïs près de la même mer et jusqu'aux Carpathes et à la Hongrie actuelle, où ils étaient connus sous le nom de « Iazygues Méthanastes ».

3. Ephore d'apr. Stéphan. de Byz.; Tacite, *Ann.*, 29 ss.

4. Ptolémée, III, 5, 10; Ch. Muller identifiait les Osiloï avec les Apsiles, c'est-à-dire avec les Abkhases.

Ptolémée, les Imadochi de Pline et les Materoï de Sarmatie d'Asie; ce sont aussi les Amadokoï de Ptolémée, « peuple scythe » selon Héllanicus, qui étaient établis dans la Sarmatie d'Europe¹.

Les Mèdes vivaient également au Caucase occidental dans l'ancienne Circassie; on les a vus, sous le nom de Mardes, voisins des Serres « coupe-têtes » et des Kerkètes², ou Mardoïl de Ps. Moïse de Khorène³; nous les retrouverons chez les auteurs arabes, sous le nom de Mardat.

Les Kharimates d'Héllanicus, également voisins des Kerkètes, sont certainement des Mèdes; leur nom, composé de Khari- et de -mat, rappelle les noms associés des textes hittites de Harri ou Hurri et de Mitanni.

Les Mèdes vivaient en pays méote sous le nom de Meteiboï⁴ voisins des Konapsenoï, de Mandes (Pline) et sous celui d'Arikhes ou Ari, ancienne appellation des Mèdes, selon Hérodote⁵. Par ailleurs on sait que les Sarmates des Balkans se nommaient précisément « Areates » ou « Arei »⁶. Ainsi se trouve confirmée l'antique tradition à laquelle ont fait écho Diodore de Sicile, Strabon et Pline, suivant laquelle les Méotes étaient d'origine mède⁷.

A une époque plus récente, le sud de la Russie possédait encore diverses colonies mèdes. Ps. Moïse y signale les Anari

1. Cf. Mont Amadoca, baie de même nom à l'embouchure du Borysthène; Ptolémée, III, 5, 5 et 6.

2. Sur l'identité des Mèdes, Mardes et Mandes, voir *ZMDG, NF*, 1 S., 247 ss.

3. J. Marquart, *op. cit.*, p. 41, identifie Mardoïl ou Magoïl et Arguel avec Argweth (Märgweth), en Imérétie. Hannes Sköld, *Die ossetischen Lehnwörter im ungarischen Land*, p. 72, conteste cette hypothèse et, avec hésitation, il admet que Mardoïl se rapporte au nom des Mingréliens. De toute façon, il exclut avec raison toute identification de Mardoïl et Kheburkh avec une tribu alane, quelle qu'elle soit.

4. Cf. Ovide, *Trist.*, 2, 191 : Colchi Metereaque turba; cf. noms de villes méotes : Matiba ou Metiba, Mateta.

5. Hérodote, VIII, 62.

6. Pline, IV, 18 : « La pente de l'Hémus tournée vers le Danube est habitée par les Moesiens, les Gètes, les Aorses, les Gaudes, les Clariens, et au-dessus d'eux, les Aréens Sarmates, qu'on appelle « Aréates ».

7. Latychev, *Понты*, p. 62, 64, partage l'hypothèse de Boeck, suivant laquelle les Méotes et les Sindes émigrèrent de Médie ou de Perse pour venir au Caucase du Nord. C'est l'inverse qui s'est produit ainsi qu'on le verra dans la suite.

Nombas, qui sont sans doute les Anareoï de Ptolémée, et les Nomataï, établis les uns et les autres au-dessous des Agathyr-ses. Mais le même auteur arménien connaît des Mèdes Anariens en Médie d'Iran; ce sont les Mèdes Anariakes de Strabon, qui demeuraient au voisinage des Daae-Parni, des Amardes — tribu mède (Amardes = Mardes) —, des Gèles et des Caduses, peuples apparentés aux Mèdes¹.

Ainsi la présence au Caucase des Mèdes ne peut-elle être regardée comme un fait isolé, suite d'un refoulement quelconque vers ce « refugium gentium ».

L'établissement des peuples médo-azes, proches parents des Sarmates proprement dits, dans le sud de la Russie, dans les Balkans et même au delà, vers l'ouest jusqu'aux Pyrénées, montre seulement et à l'évidence que le Caucase constituait aux hautes époques un chaînon important dans l'aire de diffusion des peuples à travers l'Europe, l'Iran et l'Inde Occidentale.

Parmi les peuples qui se rattachent aux Sarmato-Médo-Azes, on doit retenir ceux dont les noms sont cités avec force détails par Pline et Ptolémée, avec cette seule réserve qu'on ne saurait d'emblée les considérer comme étant tous de même famille. Le premier de ces auteurs fait suivre les Méotes, Hali, etc. par diverses tribus sarmates en ces termes : ... « dein Tanaïm amnen gemino ore influentem incolunt Sarmatae,

1. Ce passage de Ps. Moïse de Khorène, p. 35, est à retenir. « Du côté occidental du Tanaïs se trouvent les Nachgiamadi et les Ghelarei, puis les Syrases, et la province de Midostesen ». Le premier nom (var. Nackhtchamatiani) est un nom composé de Nakhtchi et de Mad. Or le premier de ces noms est celui que se donnent les Tchétchènes, ainsi que l'a remarqué Patkanoff (plus exactement Nakhtchuo, plur. Nakhtchui); le second élément (-mad) se passe de commentaires. Quant aux Ghelarei, ce sont probablement les Gèles ou Gélons qu'on retrouve en Sarmatie, en Médie, en Scythie, les Galga modernes qui constituent une branche de Ingouches, proches parents des Tchétchènes. Il est remarquable d'ailleurs que les Tchétchènes septentrionaux soient désignés du nom de Arreaki par les Ingouches, alors qu'ils se donnent à eux-mêmes le nom d'Akki (cf. Ak, plur. Akiabi, que les Dido du Daghestan donnent aux Touches géorgiens, ceux-ci parlant la langue tchétchène), et que les Dargwiens du Daghestan donnent à ces mêmes tchétchènes le nom de Mitchi-Khidch (A. Dirr, *Sovr. nazv. kavk. plem.*, dans *SMK*, 40, 2, p. 9). Ajoutons que les Tchétchènes désignent une tribu sœur du nom d'Arkhté ou d'Arikhtofai, qui rappelle l'« Arikh » méote. De tout ceci il ressortirait que les Tchétchène-Ingouches étaient apparentés aux Médo-Sarmates.

Medorum (ut ferunt) soboles, et ipsi in multa genera divisi : primi Sauromatae Gynaecocratumenae Amazonum connubia ; dein Naevazae¹, Cotae², Cizici³, Messeniani, Cottobacchi⁴, Cetae⁵, Zigae, Tindari, Thussagetae, Tyrcae, usque ad solitudines saltuosas convallibus asperas ultra quas Arimphaei⁶ qui ad Ripaeos sertinent montes ».

Le même auteur donne, d'autre part, une liste importante des peuples de Sarmatie, autour de la Méotide et jusqu'au mont Ceraunien (vers la Caspienne).

« Sunt qui circa Maeotin ad Ceraunios montes has tradant gentes : a littore Napitas (Napaeas)⁷ : supraque Essedonnes Colchis junctos, montium cacuminibus. Dein Carmacos, Oranos⁸, Autacas⁹, Mazacas, Cantocaptas (Ascanticas), Agamathas (Acapeatas), Picos (Phycaros)¹⁰, Rhymozolos, Ascomarcos ; et ad juga Caucasi Icatallas, Imaduchas (Modocas), Ramos (Ranos), Anclacas, Tydios, Carastaseos (Carastascos), Autiandas (Anthiandas). Lagoum amnem ex montibus Catheis, in quem defluit Opharus¹¹ : ibi gentes Caucadas, Opharitas : amnes, Menotharum, Imityem ex montibus Cissiis inter Acdeos (Agedos), Carnas (Carnapas), Uscardeos (Gardeos), Accisos, Gabros, Gogaros (Gregaros). Circaque fontem Imityis, Imityos et Aparthenos. Alii influxisse eo Scythos (Suitas) Achetas, Atarneos (Satarneos), Asampatas.

1. Cf. Nabianoï de Strabon ; J. Marquart rapprochait du nom propre Νάβαζος (inscriptions du Tanaïs ; Latychev, II, 447).

2. Ou Cottae, Choatrae ; v. édit. Lemaire, II, 601. D'après le même savant allemand, ce seraient les Co(rs)itae ; cf. P. Mela : Moschi corsitae, c'est-à-dire « Cercetae » mutilé.

3. Ou Cezetae que Ch. Muller identifiait avec les Zakataï de Ptolémée, *op. cit.*, p. 431, n. 2.

4. Costobocae d'Ammien Marcellin, XXII, 8, 42 ; cf. Tomaschek, Pauly-Wissowa, *RE*, 7 Hbd, p. 1676.

5. Kerketaï, suivant Marquart.

6. Ce peuple est nommé par P. Mela, I, 2, à côté des Torètes ; dans un autre passage (I, 19), sous le nom d'Arimphaei, il est situé près du Tanaïs, parmi les Sarmates, et à proximité des Iyrcæ.

7. Cf. Stéph. de Byz., Νάπις κόμη Σκυθίας ὁ οἰκητωρ Ναπάτης ἢ Ναπίτης τῆς κόμης, καὶ Ναπίται ἔθνηκόν ; cf. Napoei d'Ammien Marcellin.

8. Cf. Orineoi (Ptolémée, V, 8), voisins des Valoi et Serboi.

9. Cf. Autacati, Pline, VI, 50.

10. Cf. Phicores, P. Mela, v. ci-dessus, p. 49 ; cf. ? Pikonaki, peuple sarmate (Ps. Moïse de Khorène).

11. = Fars d'aujourd'hui ; v. Ch. Muller, *op. cit.*, p. 917.

« Ab his Tanaitas et Inapaeos (Nepheonitas) viritis deletos. Aliqui flumen Ocharium (Opharium) labi per Cantecos et Sapeos : Tanaïm vero transisse Phatareos (Satareos), Herticeos (Herticleos), Spondolicos, Synhietas, Amassos (Anasos), Issos, Catazetos, Tagoros, Catonos (Caranos), Neripos, Agangeos (Agadeos), Mandeos (Meandureos), Satarcheos, Spaleos ».

Ptolémée ajoute à cette liste les noms des peuples suivants : Sapothrènes et Skumnites¹, établis entre le fleuve du Rha (la Volga) et le mont Hippios² ; Suani³ et Sacani, entre ce mont et celui de Ceraunios ; Diduroï, Udae⁴ et Olondae, entre le Caucase et le Ceraunios.

Enfin, Procope⁵ parle d'un peuple montagnard en Sarmatie caucasienne ; il s'agit des Brukhes (Βρούχοι), passés sous silence par les auteurs précédents, et établis entre les Alains et les Zikhes, au nord des Abaskes⁶.

Mais il est impossible de parler des Sarmates sans invoquer le nom des Amazones. Outre que les plus anciennes traditions, recueillies par Hérodote, lient les Sarmates et les Amazones, nombre d'auteurs grecs et romains, on le sait, ont attesté l'existence des Amazones en Sarmatie d'Asie. Pline a situé les Amazones, comme peuple réellement existant, dans la région sise au delà des monts Riphées, à proximité des Scythes, des Cimmériens, des Cissiantes et des Géorgiens. Mais

1. Cf. Skumnia de Procope, Scymni de *Geogr. Rav.*

2. D'après Ch. Muller, *Geogr. min.*, II, 504, le mont Hippios est la partie la plus élevée du Caucase ; mais, chez Ptolémée, il semble qu'il faille rechercher ce nom bien plus au nord (près de la Volga ?).

3. Cf. Suani-Sarmatae, à côté de Sasone-Sarmatae, Tab. Peut.

4. Cf. Udini « peuple scythique » (Pline, VI, 15,4), voisins des Albaniens du Caucase ; Ouitioï de Patrocles ; Utio (Utiae) de Tab. Peut.

5. *De bell. Goth.*, IV, 4.

6. Tomaschek, art. sur les Brukhes dans Pauly-Wissowa, *RE*, V, 898, met le nom en rapport avec celui du fleuve Borgys ou Burkas, mentionné par le *Périple anonyme* (cod. Lond.), cf. Βούργια (Ptolémée, V, 8, 4). Kiessling, art. *Heracleion*, *ibid.*, VIII, 500, relève une contradiction chez Tomaschek, dans l'essai d'identification qu'il tente de ce fleuve, qu'il croit être tantôt le Pson d'aujourd'hui, tantôt le Madzymta ; il se prononce lui-même pour le Mazesta, au sud-est de Sotchi. Il est à noter que Ptolémée situe sur le Burka une ville appelée Κουκουόβδα, qui rappelle le nom du peuple des Caucades, figurant dans la grande liste de Pline qu'on a vue ci-dessus.

la plupart des auteurs les disent établies près du Tanaïs et de la Méotide¹. Tous parlent du pouvoir qu'elles exerçaient chez les Sarmates d'Asie².

Suivant Stabon³ elles vivaient au Caucase du Nord, près des Gargares, c'est-à-dire dans le pays des Tchétchéno-Ingouches, et d'après Plutarque⁴ plus à l'est, vers la Caspienne.

Bien qu'Hérodote se fasse l'écho d'une légende selon laquelle les Amazones de Sarmatie étaient originaires de Thermodon d'Asie Mineure, l'inverse ressort des ouvrages qu'y consacrent la plupart des anciens auteurs. Salluste⁵ dit par exemple que les plaines de Thémiscyre étaient peuplées par des Amazones, qui avaient, on ne sait pourquoi, abandonné leur ancien pays des bords du Tanaïs.

Ce fleuve lui-même porta autrefois le nom d'Amazonos parce que, nous dit le pseudo-Plutarque⁶, les Amazones s'y baignaient. Et c'est par le Bosphore Cimmérien glacé qu'elles vinrent en Attique d'où après avoir guerroyé quatre mois, elles retournèrent en leur pays⁷.

Platon⁸ a parlé également des Amazones Sauromatides et Claudien⁹ a chanté les belles Amazones qui dansaient, leurs petits boucliers jetés de côté, et la courageuse Hippolyte qui, après avoir dévasté les pays du Nord et vaincu le Gète blond, ramena du champ de bataille ses troupes blanches de par delà le Tanaïs dont elle brisa à coups de hache les eaux glacées.

C. On sait que le plus ancien auteur mentionnant les Cimmériens, Homère, présente leur pays comme une contrée

1. P. Mela, I 19; Ammien Marcellin, 27.

2. Hérodote, IV, 110; Ephore, *FHG*, I, p. 258.

3. XI, 5, 1, 2 et 3; Rostovtzeff, *Le culte de la Grande Déesse dans la Russie mérid.*, *Rev. Et. Gr.*, XXXII (1919), p. 472, admet que les Amazones dont parle Strabon pouvaient bien être une tribu méote refoulée dans les montagnes par les Alains.

4. *Pompée*, 38 : « Les Amazones habitent la partie du Caucase qui regarde la mer d'Hyrcanie; elles ne sont pas limitrophes des Albaniens, dont les Gètes et les Lèges les séparent ».

5. *Hist. fragm. lib. III*, fragm. 46.

6. *Geogr. gr. min.*, II, 652.

7. Hellanicus, *FHG*, I, fragm. 84.

8. *Lois*, VI.

9. *De Raptu Proserpinae*, liv. II, v. 62 ss.

fabuleuse, couverte de nuages éternels : ... « et lorsqu'enfin le soleil disparaît, écrit-il, et que les ténèbres de la nuit se répandent, nous touchons à l'extrémité de la profonde mer. Là sont les habitations des Cimmériens, toujours couvertes d'épais nuages et d'une noire obscurité. Jamais le dieu brillant du jour n'y porte ses regards, soit qu'il s'élève vers le haut sommet de la voûte étoilée, soit que son char descende des cieux et roule vers la terre; une éternelle nuit enveloppe de ses voiles funèbres les malheureux habitants de ces contrées¹ ».

Que de commentaires et de controverses ont été suscités par ce fameux passage ! Et de quels Cimmériens le poète a-t-il voulu parler ? De ceux du Bosphore ou de la Campanie ? De ceux d'Asie Mineure ou d'Épire ? Ou encore de ceux qui habitaient la Lucanie ? Car il semble bien qu'il ait existé des Cimmériens dans toutes ces contrées.

Quelques auteurs avaient voulu rechercher le peuple mystérieux en bordure des rivages de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Armorique, de la Germanie et jusqu'au fond de la Norvège : la question fut par eux et par d'autres si bien embrouillée que Malte Brun, par exemple, doutait de l'existence même des Cimmériens, et leurs ténèbres restèrent proverbiales non seulement chez les anciens Grecs et chez les Romains² mais aussi chez les modernes. On comptait vers le milieu du siècle dernier une quinzaine d'hypothèses concernant ce peuple, et que résuma Diefenbach; les travaux plus récents³, en allongeant cette liste déjà importante, ne semblent pas pourtant avoir apporté de nouvelles clartés.

Toutefois, sur un point — sur le fameux problème de la géographie cimmérienne d'Homère — l'accord de la majorité

1. *Odyssee*, XI, 13-19.

2. Les Grecs affirmaient que les Cimmériens n'avaient l'existence du soleil. Plut., *De superst.*, 10, édit. Diderot, t. III, p. 201; cf. Ephore, *FHG*, I, p. 245, qui, appliquant le texte de l'*Odyssee* aux Cimmériens établis, à son époque, en Tauride dit que ceux-ci étaient un peuple de mineurs vivant perpétuellement sous la terre. Cicéron, 2^e *Acad.*, II, 19, cherchait à expliquer comment ce peuple était toujours privé de la vue du soleil. On sait, par ailleurs, que les Grecs donnaient le nom de Kerberioi aux Cimmériens, du nom du chien des enfers qu'ils supposaient proches de leur pays.

3. V. littérature dans M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*.

des savants semble s'être fait. On admet maintenant, à la lumière des textes assyriens relatifs à l'invasion cimmérienne en Asie Mineure (vers 720-718 av. J.-C.), qu'Homère avait en vue les Cimmériens des bords septentrionaux de la mer Noire et de la région du Bosphore Cimmérien : on revient ainsi aux plus anciennes traditions grecques, consignées par maints auteurs tels que Strabon, Ephore et d'autres encore qui avaient adopté cette opinion.

Hérodote, il est vrai, parle des Cimmériens de la région du Tyras, semblant ainsi placer le centre de la puissance de ce peuple beaucoup plus à l'Occident que ne le font les autres auteurs. Mais cela tient au fait qu'il avait recueilli ses renseignements à Olbia, ville toute proche de la région où s'étaient passés les événements qu'il relate, et où, par conséquent, leur souvenir avait dû rester singulièrement vivace chez les indigènes. Au reste, le même Hérodote atteste la présence des Cimmériens autour du Bosphore.

On sait comment le Père de l'histoire raconte l'exode du peuple cimmérien. Les Scythes qui habitaient en Asie, accablés par les Massagètes, vinrent en Cimmérie « car le pays que possèdent aujourd'hui les Scythes appartenait autrefois, à ce que l'on dit, aux Cimmériens ». Ces derniers se réunirent alors pour délibérer sur l'attitude à prendre. Les opinions furent partagées. Les rois voulaient résister aux Scythes ; le peuple était d'avis de se retirer sans combattre pour ne pas s'exposer au hasard d'une lutte contre une si grande multitude. Les rois ayant décidé cependant qu'il valait mieux mourir dans la patrie que de fuir avec le peuple, et chacun des deux partis persévérant dans sa décision, la discorde s'alluma et, comme ils étaient égaux en nombre, ils en vinrent aux mains.

Tous ceux qui périrent dans cette occasion furent enterrés par le parti du peuple près du Tyras, où l'on voyait encore à l'époque d'Hérodote, leurs tombeaux. « Après avoir rendu les derniers devoirs aux morts, on sortit du pays et les Scythes qui suivirent occupèrent la région devenue déserte »¹.

1. Hérodote, IV, 11.

D'après Aristée de Proconnèse, rapporte ensuite l'historien d'Halicarnasse, les Scythes furent chassés de leur pays par les Issédons, ceux-ci par les Arimaspes, et les Cimmériens qui habitaient les côtes de la mer méridionale le furent par les Scythes¹ ».

« Il paraît certain, continue Hérodote, que les Cimmériens, fuyant devant les Scythes, se retirèrent en Asie et s'établirent dans la presqu'île où l'on voit aujourd'hui une ville grecque appelée Sinope. Il ne paraît pas moins certain que les Scythes s'égarèrent en les poursuivant et entrèrent en Médie. Les Cimmériens, dans leur fuite, côtoyaient toujours la mer ; les Scythes, au contraire, avaient le Caucase à leur droite jusqu'à ce que, s'étant détournés de leur chemin et ayant pris par le milieu des terres, ils pénétrèrent en Médie². »

Sur cette version, ajoute-t-il, les barbares et les Grecs sont d'accord.

Le récit d'Hérodote a suscité bien des commentaires sceptiques. N'est-elle pas singulièrement étrange, se demandait déjà Fréret³, il y a deux siècles, cette fuite en Asie, depuis la région du Tyras (Dniéster) par la voie du Caucase ? Et pour expliquer une telle énigme, on voulait voir dans le Tyras le Terek du Caucase⁴. D'autres savants⁵ préféraient rejeter la version d'Hérodote et tenaient pour probable que la migration vers l'Asie Mineure s'était effectuée par la Thrace et le Bosphore, comme l'indique un passage du poète Callimaque⁶.

Cependant les textes assyriens confirment pleinement les assertions de l'historien grec ; il est donc hors de doute que la majeure partie des Cimmériens — et notamment les Cim-

1. *Ibid.*, IV, 13.

2. *Ibid.*, IV, 12.

3. *Mémoire sur les Cimmériens*, dans *Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. XXXII, p. 223 (1745).

4. Roger de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, t. IV, *Les Cimmériens*, p. 38.

5. Pour la critique du récit d'Hérodote, v. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, I, p. 254.

6. *Hymn.*, III, v. 254 ; l'Hellespont était assez loin de leurs cantonnements postérieurs pour qu'on pût admettre qu'ils étaient passés par là ; cf. Radet, *La Indie*, p. 125, n. 4. Les noms de Commar, sur la rive européenne du Bosphore de Thrace, et de Commorades attesteraient également la réalité de ce passage.

mériens proprement dits — vint en Asie Mineure par la côte circasso-géorgienne de la mer Noire, et que le récit d'Hérodote sur la discorde et l'exode se rapporte à une autre et importante branche de ce peuple, connue sous le nom de Trères, et qui, rejetée vers la Thrace et l'Asie Mineure, finit par y rejoindre ses congénères qui l'avaient atteinte par le Caucase¹.

C'est cette hypothèse de deux mouvements des Cimmériens, l'un par le Caucase², l'autre par le Bosphore thrace, qui est aujourd'hui retenue par les savants³.

L'étrangeté apparente du récit d'Hérodote provient de ce qu'il ne précise pas que les Cimmériens ne vivaient pas seulement près du Tyras, le centre de leur puissance semblant avoir été la région du Bosphore qui porte leur nom. C'est du moins ce qui ressort des témoignages de plusieurs auteurs et notamment de Strabon. Celui-ci dit en effet avec insistance que non seulement il n'y a « nul doute qu'Homère n'ait connu les Cimmériens, puisque d'après les calculs des chronographes, l'invasion cimmérienne a précédé de peu l'époque où il vivait, si même elle n'est pas contemporaine⁴ », mais aussi et surtout, que le poète épique avait en vue le peuple du Bosphore : « Il savait par exemple, dit encore le géographe, que

1. Cf. G. Glotz, *Histoire grecque*, I, p. 155-166.

2. L'opinion d'Hérodote était soutenue par Aristéas et Damoste de Sigée, *FHG*, II, p. 65.

3. Maspero, *Hist. anc. des peuples d'Orient classique*, III, p. 342, n. 2; H. Winckler, *Allorient. Forsch.*, II, p. 485 ss.; Radet, *op. cit.*, p. 126; Rostovtzeff, *op. cit.*, p. 35-36; Lehmann, *Klio*, t. XVII (1920), p. 113 ss.

4. Strabon se réfère ici à une invasion antérieure à celle dont parlent Hérodote et les inscriptions assyriennes. Les anciens tenaient pour tradition certaine cette ancienne invasion : Orose, *Hist.*, I, 24, la plaçait vers 783, Eusèbe la reporte à 1077 et le Syncelle, dans sa chronologie composée à la fin du VIII^e s., la fait remonter encore plus haut. Ces données chronologiques d'Orose et d'Eusèbe sont d'ailleurs réfutées par les savants modernes; v. Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, p. 434, n. 7 et 8. On ne sait rien de plus au sujet des migrations cimmériennes aux hautes époques en direction de l'Europe occidentale. Quelques archéologues, constatant en Europe centrale la présence d'objets de bronze semblables à ceux qu'on rencontre en pays haldi, y ont vu la preuve qu'une migration cimmérienne s'est produite vers 1400. D'autres savants s'opposent à cette thèse : H. Hubert, *De quelques objets de bronze trouvés à Biblos*, dans *Syria*, VI (1925), p. 24, par exemple, estime que les objets tchèques de Sary Bydzov appartiennent à la seconde période de bronze (1900-1600) et sont par conséquent plus anciens que l'invasion cimmérienne.

les Cimmériens habitaient aux environs du Bosphore Cimmérien, une région boréale et brumeuse »¹.

Ailleurs le même géographe revient sur la question : « ... N'est-ce pas ce qu'il (Homère) avait fait pour les Cimmériens ! écrit-il. Sur ce qu'il avait appris de la position de ces peuples au nord et au couchant du Bosphore, il les a transportés au seuil même des Enfers, obéissant peut-être bien aussi en cela à la haine commune des Ioniens pour cette nation qu'on prétend avoir du vivant d'Homère ou peu de temps avant lui, envahi l'Asie jusqu'à l'Eolide et à l'Ionie² ».

L'importance du Bosphore comme centre de la puissance cimmérienne ressort encore de cet autre passage de Strabon : « les habitants de Cimmérium avaient fondé un puissant empire qui s'étendait sur tout le Bosphore Cimmérien ». Or c'est bien des Cimmériens d'Hérodote qu'il est ici question puisque l'auteur continue : « le même peuple se ruant sur les populations de l'intérieur établies à la droite du Pont, poussa ses incursions jusqu'en Ionie³ ».

D'ailleurs, nous l'avons dit, Hérodote reconnaît que les Cimmériens demeuraient aux environs du Bosphore : « on trouve encore aujourd'hui dans la Scythie, écrit-il, des villes appelées Cimmerium et des Porthies Cimmériennes. On y voit aussi un pays qui garde le nom de Cimmérie et un Bosphore appelé Cimmérien⁴ ».

On comparera à ces témoignages le passage connu de Plutarque⁵ qui, après avoir rapporté diverses opinions sur l'origine des Cimbres, continue : « selon d'autres, enfin, une portion de ces Cimmériens qui furent les premiers connus des anciens Grecs, portion peu considérable eu égard à la nation entière, prit la fuite ou fut chassée de son pays par les Scythes, à la suite de quelque sédition et passa du Palus Méotide

1. Strabon, I, 1, 10; I, 2, 9.

2. *Ibid.*, III, 2, 12, trad. de A. Tardieu.

3. *Ibid.*, XI, 2, 5. L'opinion de Strabon sur les Cimmériens des bords du Pont Euxin était soutenue par Eustathe, *Odys.*, XI, v. 14 ss.

4. Hérodote, IV, 12; sur l'origine du nom du Bosphore Cimmérien, cf. Polybe, IV; Pline, IV, 24; Strabon, VII, 4, 3.

5. *Marius*, 11; nous citons d'après la traduction de Picard.

en Asie, sous la conduite de Lygdamus. Les autres, qui formaient la partie la plus nombreuse et la plus belliqueuse de la nation, habitaient aux extrémités de la terre, près de l'Océan Hyperboréen, dans un pays couvert partout de bois et d'ombres épaisses presque inaccessibles aux rayons du soleil, qui ne peuvent pénétrer dans ces forêts si vastes et si profondes qu'elles vont se joindre à la forêt Hercynienne.»

C'est dans ces contrées nordiques, continue Plutarque, qu'Homère plaçait l'entrée des Enfers et le pays des Cimmériens : « Voilà d'où partirent pour se rendre en Italie ces barbares appelés d'abord Cimmériens, d'où leur vint ensuite vraisemblablement le nom de Cimbres... Au reste, ces faits sont fondés-plutôt sur des conjectures que sur des preuves historiques ».

Mais c'est Eschyle qui, le premier, fit connaître la véritable position du peuple quand il parla de « l'isthme cimmérien » situé sur la côte orientale du Palus, au point où arriva la fille d'Inachus, Io, après avoir traversé la Thrace et la Scythie¹; c'est là que se trouvait, suivant Hécatée de Milet, Scymnus de Chios et d'autres géographes postérieurs, la ville de Kimmeris (ou Kimmerikon, Kimmerionakhron, Cimmerium), la Cerbéron de l'Odyssée. Plus précis encore est Denis le Périégète qui situe les Cimmériens entre les Sarmates, les Sindes et les Kerkètes².

Outre le nom même du Bosphore et celui de cette ville (Kimmeris), les Cimmériens laissèrent encore des traces de leur présence en ancienne Circassie et en Tauride, dans celui du mont appelé *Κιμμεριον*, dans le *Κολπος Κιμμερις*³ où débouchait le Bosphore, dans l'*ισθμος Κιμμερικος* langue de terre réunissant la presqu'île au continent⁴; comme preuve de leur établissement en Tauride on peut également signaler la ville⁵ et le rempart⁶ qui portaient leur nom.

1. Eschyle, *Prométhée*, v. 720 ss.

2. *Orbis descr.*, v. 680-683; ailleurs, v. 168, les Cimmériens sont situés entre le Bosphore et les monts tauriques.

3. Strabon, VII, 4, 3; Stéph. de Byz., s. v. Βοσπορος.

4. Eschyle, *Prométhée*, v. 729.

5. Voir ci-dessus, p. 37, n. 1.

6. Hérodote; Strabon, VII, 4, 6; c'est le rempart d'Akkos s'étendant sur

On comprend dès lors pourquoi le Palus Méotide fut souvent désigné par les expressions « Mare Cimmerium » ou « Paludes Cimmeride¹, et pourquoi le Pont-Euxin portait parfois les noms de « Mare Cimmerium » ou de « Pontus Cimmericus² ».

Il est vrai que certains auteurs de l'antiquité placent les Cimmériens comme peuple réellement existant et de leur époque, dans des régions plus septentrionales. Ainsi le poème d'Orphée les fait vivre près de la mer nommée par les Hyperboréens « Mer Morte³ »; Pline, on l'a vu, les situe derrière les Scythes d'Asie et dans le voisinage des Amazones; Pomponius Mela signale leur établissement au nord de la Caspienne et au delà des Hyperboréens et des Amazones. Enfin Solinus (vers 220 après J.-C.), chez qui l'on trouve le dernier témoignage connu sur l'existence des Cimmériens, confirme les indications des deux auteurs latins⁴.

Mais ces écrivains, ainsi que Valerius Flaccus, parlant des Cimmériens au présent, n'ont en vue, sans doute, que des colonies dispersées de ce peuple, comme on en voyait du reste dans d'autres contrées de l'Asie et de l'Europe.

une longueur d'environ 31 kilomètres, depuis le lac salé d'Ouzounlare jusqu'au golfe Kazantipe qui s'ouvre sur la mer d'Azov. Strabon dit que le fossé avait 360 stades de longueur, chiffre trop élevé, suivant S. Reinach, *op. cit.*, p. 34, car le rempart, encore visible et qui forme la presqu'île de Théodosie à Arbat, n'a environ que 31 kilomètres, c'est-à-dire moins de 170 stades; v. le tracé du rempart sur la carte de Pallas, *op. cit.*, t. I, p. 33. « Les Leuconides, écrit S. Reinach, en s'étendant hors du territoire de Panticapée et en s'emparant de Théodosie, avaient dû fortifier leur frontière qui alla, vraisemblablement, jusqu'au rempart scythe devenu la limite du royaume depuis Asandre. Sauromate VI (302-310 après J.-C.) s'engagea à ne point dépasser ce rempart (Const. Porph., *De admin. imp.*, LIII); l'ayant franchi, il fut tué par Pharnace, chef des Chersonésiens. Les Bosphoriens durent alors reporter leur frontière en arrière à mi-distance entre Théodosie et Kertch, et ils érigèrent le rempart d'Akkos ou de Kibermicon. Ce dernier nom, dans le texte de Constantin, est peut-être une altération de Kimmerikon, ville peu éloignée de l'endroit d'où partait ce rempart ».

1. Macrobe, *Saturn.*, VII, 12; Claudien, *In Eutrop.*, I, v. 249.

2. Claudien, *Laud. Stilich.*, I, v. 129; Orose, *Hist.*, I, 2.

3. *Arg.*, v. 1081; le poète définit comme suit les limites de leur territoire : au Sud le mont Phlégré, à l'Est le mont Rhipée et le Calpios, à l'Ouest les Alpes, v. 1120 ss. Parmi les deux autres poètes argonautiques, Apollonius de Rhodes ne fait aucune mention des Cimmériens, tandis que Valerius Flaccus rappelle l'ancienne légende sur les ténèbres qui couvrent leur pays, voisin du Styx, etc., *Arg.*, VI, v. 60 ss.

4. C. Julii Solini, *Collectanea Rerum memorabilium*, édit. Th. Mommsen, Berlin (1895), p. 90, 6.

Le passage cité de Plutarque reflète la tradition qui avait cours dans le monde gréco-romain sur la présence d'une colonie de ce genre dans le Jutland (Chersonesus Cimbrica), territoire qui passait même pour avoir été primitivement le foyer principal du peuple cimmérien. Cette tradition ne saurait être rejetée à la légère. En effet, elle trouvait crédit auprès des auteurs les plus sérieux de l'antiquité, tel Posidonius d'Apamée à qui ses relations avec Marius¹ permettaient d'avoir, de première source, des renseignements précis, et qui affirme l'identité des Cimmériens et des Cimbres², tel encore Strabon quand il écrit : « Ce n'est point mal à propos que Posidonius présume que les Cimbres, peuple errant et livré au brigandage, s'avancèrent dans leurs expéditions jusqu'aux bords du Palus Méotide et donnèrent leur nom au Bosphore Cimmérien, les Grecs ayant changé apparemment le nom de Cimbres en celui de Cimmériens³ », tel enfin Diodore de Sicile, qui rapporte que plusieurs ouvrages avaient déjà paru de son temps sur cette identité présumée des deux peuples et que le dernier de ces ouvrages considérait le nom de « Cimbres » comme une simple corruption du mot « Cimmérien⁴ ».

Si nous en venons à des pays plus occidentaux, les noms de Kymris dans la Gaule septentrionale, en Bretagne et en Angleterre (Cumberland), de Camaracum (Cambrai) dans le pays des Belges, apparaîtront peut-être autre chose que de simples rencontres voulues par le hasard⁵.

1. Plutarque, *Mar.*, 45.

2. *FHG*, III, p. 285, fragm. 75.

3. Strabon, VII, 2, 2.

4. Diodore, IV, 32. Il convient cependant de signaler que tous les auteurs de ce temps n'admettaient pas cette identité cimbro-cimmérienne : Pline, IV, 28; Tacite, *Germ.*, 37; Sénèque, *Ad Helv.*, 6; Velleius Paterculus, II, 2 et 12, font des Cimbres un peuple german. Quoiqu'il en soit, depuis la Renaissance, la thèse de l'assimilation de deux peuples a été généralement adoptée.

5. Nombre de savants modernes, s'appuyant sur le nom de Cymri que portaient au Moyen-Age les débris des Celtes de la Grande-Bretagne, ont admis que les Celtes d'Albion et les Gaulois belges ne formaient qu'un seul peuple avec les Cimbres et qu'ils descendaient tous des Cimmériens. A l'appui de cette thèse, on a rappelé certains commentaires du tableau ethnographique de la Bible, tels que la Chronique Pascale qui fait descendre les Celtes de Gomer et Josèphe, *Antiquités judaïques*, I, 6, 1, selon lequel Gomer n'est autre que la personnification des Galates. D'autres savants se sont opposés à cette hypo-

Les Cimmériens au reste se rencontrent ailleurs encore en Europe, en Italie par exemple. C'est Ephore qui le premier atteste leur séjour près de Cumes, autour du lac Averno; là ils possédaient un collège de prêtres et célébraient des cérémonies druidiques au clair de lune. Près du même lac se trouvait le siège de leur oracle souterrain nommé « Argilla », mot qui aurait passé dans la langue thrace et qui signifierait en cette langue « rat¹ »; l'oracle subsista jusqu'au IV^e siècle av. J.-C. Ajoutons que sur les bords même du lac Averno était bâtie leur ville (« lacus Avernus juxta quem Cimmerium oppidum quondam²... ») Les Camertes d'Ombrie dont parle Pline étaient probablement les restes de ces Cimmériens d'Italie.

On ne sait rien touchant l'époque de la migration cimmérienne en Italie; on peut seulement présumer qu'elle fut la conséquence de leur expulsion des bords septentrionaux de la mer Noire par les Scythes, vers l'an 720 av. J.-C.

On n'est pas davantage informé de la route par laquelle ils gagnèrent l'Italie; il est probable cependant que ce fut par la Thrace et l'Épire³.

Il est assez curieux de constater qu'au Caucase même, près de la Caspienne et derrière les Ibères, Denys le Périégète fait mention d'un peuple du nom de Kamaritaï⁴, nom presque identique à celui des Camertes d'Ombrie. C'était un « grand peuple », d'après Eustathe, qui les rattache en outre à l'Inde et leur attribue le culte de Bacchus. Bien qu'il fasse venir leur nom de celui de leurs petits bateaux, appelés *καμάραι*, sur lesquels ils se livraient à la piraterie tout comme les Akhaiens et les Héniockes, on est plutôt tenté de voir dans

thèse en faisant ressortir que les Cimbres n'ont rien à voir avec les Gaulois et les Belges; que, par exemple, J. César, *Bell. Gall.*, II, 26, distingue nettement les Aduatuques, restes des Cimbres en Gaule, et les Belges... Voir, en dernier lieu, H. Hubert, *Les Celtes*... I, p. 30-31 (dans *l'Évolution de l'Humanité*).

1. Heracl. Pont., *FHG*, II, p. 224, fragm. 42.

2. Pline, III, 9; cf. Camerium, anc. ville du Latium, *ibid.*, III, 1, et *Καμέριον*, ville d'Ombrie, Ptolémée, III 1, 46. La ville de Cumes tirerait son nom des Cimmériens, ainsi que Kyme d'Asie Mineure, ville fondée par les Amazones (R. de Belloguet, *op. cit.*, p. 73-4).

3. L'existence sur cette route du port de Komaros, et du fort Chimera, inclinait R. de Belloguet à admettre cet itinéraire. Suivant Pausanias, I, 17, les Cimmériens séjournaient en Épire.

4. *Orb. descr.*, 679.

ce peuple assez mystérieux, « grand » mais inconnu, un reste de Cimmériens, échoués en Transcaucasie, après leur émigration vers l'Ourartou, à la fin du VIII^e siècle.

Sans doute est-ce le peuple qu'on retrouve sous le nom de Chomares chez Pomponius Mela¹ qui les situe sur les bords de la Caspienne, à côté des Massagètes, des Hyrcaniens et des Ibères, et sous les formes — Khomaroï (Ptolémée)² ou Chomares (Pline)³ — de l'autre côté de la Caspienne, sur les bords de l'Yaxarte, en compagnie des Héniockhes, des Sarapares, etc.

1. I, 2.

2. VI, 11.

3. VI, 18.

CHAPITRE III

COLONIES PRÉCIRCASSIENNES EN ASIE MINEURE

La poussée des anciens peuples de Circassie vers le sud ne s'était pas bornée, avons-nous dit, en Colchide, où la présence des Kerkètes, des Torètes et d'autres tribus encore ne peut être regardée comme un fait isolé ou purement accidentel; elle s'était étendue à l'Asie Mineure, à l'Iran, aux Indes et cela à des époques échelonnées depuis le troisième millénaire jusqu'aux temps gréco-romains.

Nous ne considérerons pour le moment que l'établissement des colonies précircassiennes en Asie Mineure, et notamment dans la région de Trébizonde (Paryadrès), cette mise au point devant servir de préliminaire et d'introduction aux questions plus complexes que posent les grandes migrations thraco-cimméro-mèdes des hautes époques en direction de l'Inde; elle permettra, d'autre part, de mieux établir la filiation entre les anciens et les modernes Circassiens et de faire ressortir davantage les affinités ethniques qui lient étroitement Caucasiens du Nord et du Sud.

Parlant des « Heptocomètes » de la région du Paryadrès Strabon a écrit¹ : « Le pays situé immédiatement au-dessus de Trapézus et de Pharnacie est occupé par les Tibarani et les Khaldi, par les Sanni (ceux qu'on nommait anciennement les Macrons) et par les Arméniens de la Petite Arménie. Ajoutons que les Appaïtes ou descendants des anciens Kerkites ne doivent pas être loin non plus de la côte de Trapézus et de Pharnacie ».

1. XII, 3, 18, trad. de A. Tardieu

Il est aisé de reconnaître dans ces derniers les Kerkètes du Nord¹.

Au reste, Quinte Curce² confirme bien cette identité quand il écrit que les Cercetae vivaient dans le voisinage des Chalybes et des Mosyni. Le nom même « Appaïte » est d'une morphologie purement circassienne et signifie « avant gardes, chefs » — de *pe* « nez », d'où *ipe*, *'ape*, *ipere*, *apere* « en avant, premier » etc. et *il* (*an*) « se trouver, être ».

De même on retrouve dans le nom des Sanni celui des Sanigs ou Sanikhes de la côte circassienne. Ces Sanni ou Macrons³ étaient connus aussi sous le nom grec de Macrocéphales⁴.

Cette dernière désignation était due, suivant les Grecs⁵, à la pression qu'on exerçait sur le crâne des enfants pour lui donner une forme allongée; la coutume que rapporte la tradition ne paraît pas correspondre cependant à un fait anthropologique bien établi, aucun auteur ancien n'affirmant positivement avoir constaté chez les Sanni une forme crânienne si particulière. Xénophon, en particulier, qui pourtant les avait connus de près et a laissé de ce peuple une description fort détaillée, est muet sur ce point. Quant à Hippocrate⁶, après avoir dit que la forme allongée de la tête chez les Macrocéphales était artificielle, provoquée à la naissance même de l'enfant par l'emploi d'un bandage serré autour de la tête et que cette forme était devenue ensuite héréditaire, ajoute : « aujourd'hui une telle forme de tête ne se rencontre plus chez ce peuple, car la coutume a disparu à la suite du commerce qu'il a eu avec d'autres peuples ».

Quand les « dix mille » entrèrent sur le territoire des Macro-

1. On trouve d'autres exemples de mutation de *e* et *i*, cf. Toritai dans le *Périple anonyme du Pont Euxin*, *FHG*, V, 182, au lieu de Toretai.

2. VI, 4, 17.

3. Hécatée, fragm. 191 : *Μάκρωνες* οἱ νῦν *Σαννοί*; Stéphan. de Byz. : « Les Macrons s'appellent aujourd'hui Sanni ».

4. Macrocéphales = Macrons (*Schol. Apoll. Rh.*, I, 1024); Pline distingue les Macrons et les Macrocéphales, de même que Stéphane de Byzance.

5. Déjà Hésiode (v. Strabon, I, 2, 35; VI, 3, 6; cf. Harpocrate, s. v. *Μακροκέφαλοι*) parle de « têtes longues ».

6. *De aeribus, aquis et locis*, 14.

céphales, Xénophon leur dépêcha un interprète pour leur demander d'abord qui ils étaient : « A cette question, ils répondirent qu'ils étaient Macrons ». De cette réponse il ressortirait donc que leur nom indigène, vers l'an 400 av. J.-C. était « Macron » ou « Macr », nom qui évoque celui de Macara, ville du Bosphore Cimmérien; le passage de Strabon cité plus haut montre qu'à son époque ils étaient connus sous le nom de Sanni.

Toutefois, et ceci est important, Arrien les appelle « Driles¹ », ce qui rappelle le nom de la tribu thrace des Tralles; ce nom est également connu de Xénophon, qui fait vivre ce peuple près de Trébizonde : les Driles avaient, dit-il, le même habillement et armement que les Macrons et portaient des casques paphlagoniens, tout comme les Mosynèkes. Bien que Xénophon distingue les Macrons et les Driles, il est certain qu'il s'agit de deux tribus fort étroitement apparentées sinon absolument identiques.

Cependant certains auteurs refusent d'admettre l'identité des Sanigs et des Sanni; pour soutenir cette thèse on ne peut tirer argument que de la finale du premier de ces noms, finale qui, en circassien, est la désinence du pluriel. Mais une telle objection ne résiste pas à l'examen des sources gréco-romaines et assyriennes, où l'on trouve fréquemment appliqué aux Sanni le nom « Sannig » et inversement. Arrien³ et l'auteur anonyme du *Périple*⁴ les appellent Sanikhes; chez Ménippe de Pergame qui vivait sous Auguste et Tibère, dans son *Périple des deux Ponts* et chez Eustathe⁵ on trouve le nom « Sanniken »; quant à Procope, il emploie, à côté de la forme Tzanoi,

1. *Périple*, 15; *Geogr. gr. min.* I, 378

2. *Anabase*, V, 2.

3. *Périple*, 27. J. Marquart a distingué à tort les Sanigai et les Sanikhes; il tient les derniers pour des Oubykhs et les premiers pour des Svanes, *Caucasica*, 10, p. 19, n. 6. Pourtant Procope, *ὑπὲρ τῶν πολ.*, VIII, 4, 3, 5, confond les *Σάνιχες* et les *Σανίγαι* des environs de Sébastopolis; Ch. Muller, avec raison, les considère comme identiques.

4. *FHG*, V, I, 100; § 14 et 15.

5. *Ad Dion. Per.*, 767.

les formes Tzaniké et Tzanika¹; et Memnon (près de 1000 après J.-C.) les nomme Sanegai².

Sur l'identité absolue des Sanni et des Sanigs sont encore plus explicites : Exzerpte d'Eusèbe : « Sanni autem qui dicuntur Sannigii qui et usque Pontum extendunt ubi est congregatio Apsari et Sebastopolis et Causolimim et Fasis fluvius, usque ad Trapezuntum extendunt istas gentes »; Liber generationis : « Sanni qui appellantur Sanices »; ou enfin Hippolyte³ qui dit : « Saunoi appelés Saninges ». C'est en somme le nom que les Arméniens appliquent aux Sanni (*Canivk'*), et le nom indigène de Lazes (*Ān—ep'e*).

Que les Sanni d'Asie Mineure aient porté le nom de Sanigs, cela ressort non moins clairement des textes cunéiformes assyriens qui signalent leur présence entre les pays de Bit-Caspi et de Bit-Tazzati; leur pays — Bit-Sangi⁴ — devait se trouver dans la région de Van, habitat plus méridional que celui que leur attribue Pline, qui connaît des Sanni non seulement près de Trébizonde et sur les côtes caucasiennes du Pont, mais aussi en Transcaucasie, au sud de la Sacasène⁵.

On peut même dire que ce peuple n'est connu des documents assyriens que sous le nom de « Sanig »; c'est ainsi qu'ils apparaissent dès la première mention faite à l'époque de la campagne en Médie du roi Téglatphalazar III (vers 744) qui combattait contre « Bit-Sangibouti, Bit-Matti, etc.⁶ »

1. *De bell. Goth.*, IV, 18, cf. II, 5.

2. *FHG*, III, 555.

3. Cf. J. Marquart, *Caucasica*, 10, p. 19, n. 6.

4. J. Prašek, *Gesch. d. Meder und Perser*, I, p. 64.

5. Pline, VI, 11; c'est peut-être à ces mêmes Sanigs que Strabon fait allusion quand il parle, sans les nommer autrement, des peuples qui s'aplatissent et s'allongent la tête et qui vivent au sud de la Caspienne, à proximité des Siginni et des « Noirs Vétus » (XI, II, 8).

6. Ceci renverse la thèse des savants qui affirment que la poussée des anciens habitants de Circassie vers l'Asie Mineure n'eut lieu qu'aux environs du règne de Tibère. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 223, disait que les Lazes et les Sanigs — les deux tribus les plus puissantes au siècle suivant — n'étaient pas encore descendus de la Ciscaucasie au temps de Strabon, à plus forte raison au temps de Mithridate. « Leur migration, qui entraîna de profonds changements ethniques sur toute cette côte et effaça de la carte le nom des Colques, dut avoir lieu entre le règne d'Auguste et celui de Néron », écrit-il. Or, les Sanni étaient déjà en Asie Mineure bien avant le règne de Mithridate, et sous ce règne un district de la quatrième région du Pont portait le nom « Sannique ». L'erreur

Quand on sait des rapports étroits de parenté ethnique entre les Méotes, les Sindes, les Sarmates et les Mèdes, la présence des Sanigs en Médie iranienne ne peut au reste pas surprendre.

Inversement, le nom de Sanni est parfois appliqué aux Sanigs qui habitaient la Colchide septentrionale entre les fleuves Rhoas et Chobus et qui ne sont autres évidemment que les Sanigai d'Arrien et de Stéphane de Byzance et les Sannitai de l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin; en parlant de « gens Sanorum Heniochorum » Pline ne souligne-t-il pas la parenté des Sanni du Paryadrès avec les Héniockhes dont l'identité avec ceux de la côte circassienne n'est point contestable¹?

Des indications toponymiques confirment encore l'identité des Sanni et des Sanigs : Arrien² parle d'un district appelé θιαυυκῆ dans le pays des Sanni; or, par une inscription de Phanagorie³ on sait, et Kiessling l'a relevé, qu'il exista dans l'ancienne Circassie une localité nommée τὰ θιάυυκα.

Le pays qu'ils habitaient était traversé par les rivières Psychros (cf. le fleuve de même nom dans l'ancienne Circassie), Apsaros et Akampsis; leur port s'appelait Psoron (Scylax) et tous ces noms contiennent l'élément *-ps-* « eau, fleuve » qui entre dans de nombreux noms de rivières de la Circassie, ancienne aussi bien que moderne.

L'association, la fusion que fait Pline des Sanni et des Hé-

de Th. Reinach provient de ce qu'il tenait, comme d'ailleurs d'autres historiens d'Orient, les Sanni (Macrons) et les Sanigs pour deux peuples distincts. Ed. Meyer, *Gesch. d. Alt.*, allait encore plus loin dans la différenciation : il considérait les Macrons comme un peuple distinct des Sanni ou Tzani (d'après Ephore, les Sanni se nommaient Tzanni ou Tzani) et identifiait ces derniers avec les Lazes. Certes, aujourd'hui, les Sanni ou Tchani sont les Lazes, mais les anciens auteurs tels qu'Arrien, Pline et les autres ne confondent point les Sanni et les Lazes, ce qui n'exclut d'ailleurs nullement que ces peuples soient étroitement apparentés.

1. Cette association des Sanni et des Heniochi chez Pline serait une erreur suivant Marquart qui (dans *Caucasica*, 10, p. 17) les considère comme deux peuples différents. A titre documentaire, il convient de noter que la *Chronique Pascale*, p. 61, B, donne aux Sanni d'Arménie le nom de Salloi, qui est, ainsi qu'on l'a vu, le vrai nom des Phthirophages.

2. *Périple*, 8.

3. Latychev, II, n° 353.

niokhi, parallèle à celle qui se constate au nord entre les Sanigs et les Héniockhes, ne doit pas faire oublier que le même auteur connaît en Arménie les Héniockhes tout court... « au delà de Trébizonde habite la nation des Sanni Héniockhes, là en arrière des montagnes de l'Ibérie; sur la côte les Héniockhes, les Ampreutes, les Lazés, les fleuves Acampsis, Isis, Mogrus, Bathys, les nations des Colchidiens, etc... »

Comme les Sanni, les Héniockhes n'étaient pas au temps de Pline de nouveaux venus en Asie Mineure. Déjà le poème orphique sur les Argonautes parle des « nobles tribus des Colchidiens, des Héniockhes et des Araxiens » établis dans cette contrée, qui semble bien être identique à celle que leur attribue Arrien — à l'ouest des Zydrites et des Lazés, entre l'embouchure de l'Acampsis et Trébizonde, Euphrate, Aras et Cyrus.

Ainsi, les Héniockhes possédaient-ils en Arménie plus de territoire que leurs congénères de la côte caucasienne¹.

Cette colonie cependant ne fut pas la seule qui apparaisse dans l'antiquité. On signale en effet la présence des Héniockhes en Médie Orientale, à l'est des Mardes et dans le voisinage des Chomares, des Gèles, des Derbices, des Matians, des Baténiens et des Sarapares²; ce qui fait entrevoir que leurs migrations ont été mêlées à celles de diverses tribus thracomes en direction de l'Inde, à travers l'Iran.

Aucune donnée précise n'atteste l'établissement dans le Paryadrès des Zikhes, voisins des Héniockhes au Caucase, mais leur présence sous la forme d'une petite colonie y semble probable; Stéphane de Byzance l'admettait déjà quand il écrivait : « le peuple Zygoï demeure près du Bosphore asiatique. Zygonopolis, non loin de Trébizonde, est probablement leur ville ».

Les avant-gardes des colons de l'ancienne Circassie en Asie Mineure ne se limitent pas cependant à ces trois représentants

1. Sur les Héniockhes en Arménie, voir F. Braun, *Die Urbevölkerung Europas*, p. 48.

2. Pline, VI, 18, 3.

dont l'identification paraît incontestable : les Appaïtes, les Sanni et les Héniockhes. De la suite de l'exposé de Strabon qu'on a lu plus haut, se dégage l'impression que d'autres peuplades de la région des « sept bourgades » (Heptocomètes) présentaient avec ces trois peuples sinon une parfaite unité ethnique, du moins certaines affinités. « Les anciens historiens donnaient aussi, dit le géographe d'Amasie, le nom de Byzères à une partie de ces populations¹ ». Par Scylax et par d'autres auteurs, nous savons que ce nom n'était appliqué couramment qu'à une petite tribu, établie à l'ouest des Héniockhes d'Arménie, près de la rivière d'Apsaros. Or il est impossible de ne pas rapprocher le nom de ces Byzères de ceux des Byzenoï (Βυζηνοί), peuple de Galatie et de Lycaonie², et des Byzonoi (Βυζωνοί), peuple de Scythie³, et qu'on peut considérer comme les débris d'une tribu médo-thrace : l'une des cinq grandes divisions tribales des Mèdes ne portait-elle pas précisément le nom de Buses, suivant un passage célèbre d'Hérodote? A l'appui de cette hypothèse on peut invoquer une inscription haldi de Sardon II, qui mentionne l'existence quelque part dans la vallée de l'Araxe, d'un pays d'Erakhi (ou Eriakhi), nom qui rappelle celui des Arikhes, peuple méote ou mède.

« Certaines tribus, dit encore Strabon, n'ont pour demeure que la cime des arbres ou la plate-forme des petites tours (en bois) qu'ils appellent « mosunoï », ce qui leur avait fait donner anciennement le nom de « Mosunokoï ».

Ce peuple doit être rattaché à la grande famille ethnique à laquelle appartenaient les anciens habitants de la Circassie. Le mot cité par Strabon est thrace et se trouve en Thrace, en Phrygie, en Italie septentrionale; il semble qu'il doive être le même que *mosos* d'où la Mysie a tiré son nom comme nous verrons dans la suite. En outre *mosun* désignait, semble-t-il, non seulement les demeures établies sur les arbres ou les

1. Strabon, XII, 3, 18.

2. Ptolémée, V, 4, 10.

3. Pauly-Wissowa, *RE*, s. v. *Byzonoi*.

tours mais en général toutes les constructions lacustres. Le mot a l'allure circassienne et signifie « maison de bois (de forêt) » (de *moezi* « forêt » et *wune* « maison »; la désinence *-k* dans le nom du peuple est sans doute le suffixe du pluriel ou le nom d'agent¹.)

Sur ce peuple, comme d'ailleurs sur les autres habitants de la région de Trébizonde, Xénophon² a laissé un témoignage fort intéressant. Avec les dix mille il dut, au printemps de l'an 400 av. J.-C.³, se frayer péniblement un chemin à travers leur pays; il a donc vu de près tous ces peuples, tantôt les combattant, tantôt faisant cause commune avec certains d'entre eux contre les autres; et il les a observés avec une curiosité et une sagacité auxquelles n'a échappé aucun détail.

On voudrait pouvoir citer en entier le récit du stratège grec concernant ces régions; tout y est à retenir. L'habillement des Mosunokoï consistait en une tunique courte n'atteignant pas le genou, « aussi épaisse que la toile de sac de literie », en un casque de cuir comme celui des Paphlagoniens, avec une houppe au milieu et tout à fait semblable à une tiare; quant à leur armement il se composait d'un « bouclier d'osier couvert de peaux de bœuf blanc garnies de leurs poils et taillées en forme de feuille de lierre », d'une pique d'environ six coudées, avec un fer à la pointe et une boule au bas de la hampe, enfin d'une hache de fer.

On doit aussi retenir leur façon de faire la guerre, leur coutume de couper la tête de leurs ennemis vaincus et de l'emporter comme trophée, coutume que Xénophon a constatée aussi chez les Chalybes et qu'on retrouve chez les anciens Cimméro-Thraces, chez les anciens Circassiens, chez les Celtes, etc. Les observations de l'historien sur leur orga-

1. Eisler, *Caucasica*, 5, n. 145, donne au mot le sens restreint de « tour » et « Mosunokoï » (les Chalybes selon lui) signifierait « habitants des tours », comme le mot Tursenoï ou Turrhenoi proviendrait de *τῦροις*, *turris*; l'auteur s'appuie pour soutenir sa thèse non seulement sur le glossaire de Strabon, mais aussi sur le mot ossète *mās* « tour » que lui a signalé A. Dirr. Eisler ramène également le nom de Messapii à ce mot ossète, *ibid.*, n. 57. Cette interprétation laisse inexplicité le deuxième élément *-un-* du mot *mosun*, ainsi que la désinence *-k*.

2. *Anabase*, V, 4, 12 et 13.

3. Au mois d'avril-mai, Ch. Picard, *op. cit.*, p. 169, n. 5.

nisation sociale et politique, notamment celles qui concernent le séjour des rois dans une tour de bois, bâtie sur le haut de la montagne, que le peuple entretenait à frais communs et gardait militairement¹, sont également des plus intéressantes.

Les Grecs trouvèrent en pillant leurs maisons des amas de pains qu'ils se transmettaient, disaient-ils, de père en fils, du blé nouveau en gerbes (surtout de l'épeautre); des tranches de dauphins salées dans des amphores et de la graisse de dauphin dans des pots, dont ils se servaient « comme les Grecs se servent d'huile d'olive ». Dans les greniers, les Grecs découvrirent une grande quantité de châtaignes non fendues. C'était l'aliment ordinaire des Mosunokoï qui les faisaient bouillir et cuire en guise de pain. Il y avait aussi du vin qui parut d'abord aigre à cause de son âpreté; une fois trempé, il se révéla parfumé et doux².

Les Grecs constatèrent que les enfants des familles riches nourris, engraisés de châtaignes bouillies, étaient délicats, très blancs de teint, « à peu près aussi grands que gros ». Ils avaient le dos bariolé de couleurs diverses et tout le devant du corps tatoué de petites fleurs³. En un autre endroit de son récit Xénophon souligne d'ailleurs que les Mosunokoï se distinguaient entre tous, hommes et femmes, par la blancheur de leur peau.

Le pays possédait des villes⁴ distantes les unes des autres en moyenne de quatre-vingt stades. En s'appelant de l'une à

1. Cf. Ephore, *FHG*, fragm. 18, qui rapporte que le roi servait d'otage aux Mosunokoï qui le faisaient mourir de faim quand ils étaient mécontents de son administration; Nicolas de Damas, *ibid.*, III, p. 461, fragm. 126, dit qu'ils donnaient à manger à leur roi enfermé dans sa tour tant qu'il ne prenait aucune mauvaise décision, car dans ce cas on le laissait mourir de faim. D'après Apollonius de Rhodes, v. 1015, et Pomponius Mela, I, 19, la punition se réduisait à la privation de nourriture durant un jour.

2. Les Heptacomètes préparaient un breuvage énumérant avec le miel; cette boisson les rendit célèbres, en causant la perte de trois cohortes de l'armée de Pompée. Celles-ci traversant les montagnes des Mosunokoï, les habitants placèrent sur leur passage des vases pleins de ce breuvage et quand ils virent les Romains en état de démence, ils les massacrèrent; Strabon, XII, 3, 18; cf. Elien, *De Natura Animal.*, V, 42, qui ajoute que ce miel de Trébizonde, à l'odeur désagréable et fort énumérant, guérissait l'épilepsie.

3. Cf. Plinie, VI, 4; P. Mela, I, 19.

4. Hécatée, fragm. 193, nomme une de leurs villes Kholrades.

l'autre les habitants s'entendaient, tant le pays fort accidenté permettait à leur voix de porter au loin. La région sur laquelle s'étendait leur domination couvrait une longueur d'environ huit étapes. « La plupart des habitants y vivait de l'extraction du fer¹ » au témoignage de Xénophon qui conclut ainsi son récit².

Ce peuple, dont les rapports avec les Tibarènes étaient plus étroits qu'avec les autres peuplades de la région, vivait en Asie Mineure depuis longtemps, ainsi qu'en font foi les inscriptions assyriennes. Un texte du roi Assar-Haddon (681-669) raconte en effet que lors de sa deuxième campagne vers 678 ou 676, il vainquit Teušpa du pays des Gimirrai (Cimmériens) et réduisit le pays de Tabal (Tibarènes) et celui de Masnaki (Mosunokoï); puis il revint sur le pays de Van. Voici les termes mêmes de la relation : « J'ai ravagé le pays de Masnaki, pays rebelle et impie; j'ai écrasé les habitants du pays de Tel-Assur et des villes que l'on appelle Mikhranu et Pitanu. »

La position géographique de ces Masnaki, toute vague qu'elle soit dans le texte assyrien, semble cependant plus méridionale que celle des Mosunokoï; c'est qu'au VII^e siècle, ceux-ci s'étaient sensiblement plus avancés à l'intérieur des terres. Strabon³ savait par exemple qu'en pleine période historique les Arméniens avaient expulsé les Mosunokoï et les Chalybes des provinces du Haut-Euphrate : Derxène et Carénitide.

Le fait que le nom des Mosunokoï apparait pour la première

1. Les anciens sont unanimes à considérer les Mosunokoï comme un peuple de métallurgistes nullement inférieurs aux Chalybes qui, d'ailleurs, leur étaient soumis, et qui furent de tout temps célèbres comme forgerons. L'airain des Mosunokoï surtout jouissait d'une grande renommée. « L'airain du pays des Mosunokoï, dit le pseudo-Aristote, est le plus brillant de tous et celui qui est du jaune le plus clair sans qu'on y mêle l'étain... On rapporte que celui qui en a inventé l'alliage n'eut pas d'élèves ». En général, cette région passait pour être par excellence le pays des métallurgistes; voir R. Dussaud, *La Lydie aux hautes époques*, p. 76 ss.

2. Les autres écrivains classiques n'ajoutent rien d'essentiel aux données de Xénophon. Voir sur les Mosunokoï, Hérodote, III, 94; VII, 78; Orphée, *Arg.*; Diodore Sic., XIV, 30; Amm. Marc., XXII, 8; Scymn. *Perieg.*, 900-910; Denys le Périégète, 766; Stéphan. de Byz., s. v.; Q. Curt., VI, 4, 17; Tibull., IV, 1; V, 146.

3. XI, 14, 5.

fois dans les textes cunéiformes à l'époque des troubles provoqués aux confins de l'Assyrie par l'apparition des Cimmériens pourrait donner à penser qu'ils entrèrent en Asie Mineure avec ces derniers. En réalité, ils y étaient déjà installés avant l'invasion cimmérienne : on lit en effet dans une inscription de Sardur III (750-733) le nom du pays de Musani, avec la ville de Zaaps, et rien ne s'oppose à l'identification de Musani avec Mosuni¹.

On a proposé d'identifier les Mosunokoï et les Moskhes, mais il faut remarquer que les textes assyriens désignent les Moskhes sous le nom de Muški et la Bible sous celui de Mešek. D'autre part, il y a lieu de supposer que les Mosunokoï sont venus en Asie Mineure par le Caucase, tandis que les Moskhes étaient arrivés par le Bosphore thrace; ils seraient donc à identifier avec les Messeniani que Pline situe dans le Caucase du Nord parmi les tribus sarmates. Tout ce qu'on sait de leur nom, de leurs coutumes (tatouage, polygamie), de leurs mœurs à la guerre (les têtes ennemies promenées en triomphe), de leur armement, de leurs aptitudes métallurgiques, et de leurs traits anthropologiques (blancheur de peau) les rapproche du cercle des peuples thraco-cimméro-mèdes.

L'histoire montre les Mosunokoï constamment associés aux Sanni. Sous l'administration de Darius I^{er} ils constituent, avec les Macrons, les Mardes, les Moskhes et les Tibarènes, la XIX^e satrapie² et dans l'armée de Xerxès, ils forment avec les Macrons une division spéciale³.

Ils sont aussi associés avec les Mardes, et la présence de ceux-ci dans « la région de Mosun » est significative. Bien qu'Hérodote semble considérer ces Mardes comme une tribu

1. On ne saurait être aussi affirmatif en ce qui concerne l'identification des Mosunokoï et des Muschanet, mentionnés dans le poème de Pentaur, qui donne la liste des peuples confédérés avec les Hittites à la fameuse bataille de Qadesch-sur-Oronte, livrée contre Ramsès II, identification proposée par F. Lenormant, *Les orig. de l'Hist.*, t. II, 2, p. 149; *Histoire anc. des peuples d'Orient*, 9^e édit., t. II, p. 252.

2. Hérodote, III, 94.

3. *Ibid.*, VII, 78.

de la Perse¹, il est évident en effet qu'il s'agit des Mardes du Paryadrès et du Caucase, c'est-à-dire d'une tribu mède, plus connue sous le nom de Mares et installée dans ce même Paryadrès².

On sait au reste que les Arméniens désignent les Mèdes par le nom de Mark³; que, d'après Vardan, « Meda est la souche des Mars³ »; enfin que les Kurdes se nomment « Mar ».

Les Mariandiniens sont probablement à rattacher aux Mardes.

Parmi les autres peuples de cette région pontique, un des plus importants, les Lazes, ne sont mentionnés pour la première fois que par Pline. Strabon et ses prédécesseurs les ignorent, et de ce silence on a cru pouvoir déduire qu'à l'époque de Mithridate ils n'étaient pas encore établis en Colchide.

D'où les Lazes sont-ils venus? De l'ancienne Circassie, répondent plusieurs auteurs modernes⁴, qui invoquent pour preuve l'existence sur la côte circassienne d'un port que les Zikhes nommaient Vieille Laziké (παλαιά Λαζίκη)⁵. Que celle-ci ait été située sur la côte akhائية à proximité du fleuve Psakhpsis (Ψάχψις) éloigné de cent-cinquante stades de Palaïa Akhaïa, ou bien qu'elle ait occupé l'emplacement de l'actuelle Néghepsiko circassienne sur la côte kerkète, la question à la vérité est secondaire. Plus important est le fait que, suivant la Table de Peutinger, l'ethnique laze ait été connu dans l'ancienne Circassie. Même au début du siècle dernier, les Lazes avaient encore une colonie en Abkhasie. Reineggs rapporte, en effet, qu'au nord de la ville d'Anakley

1. Hérodote tient aussi les Dahae ou Daae, qui ne sont autres que les Daces thraces, pour un peuple perse.

2. Hécatée, fragm. 192 : Μάρες ἔθνος προσεχὲς τοῖς Μοσσονοίοις; cf. Hérodote, VII, 79; Orph., Arg. : « De là naviguant vers la gauche nous touchâmes des rivages habités par les Maours voisins des Mariandours »; Ps. Moïse de Khor. : « Mari, canton de la Pessarménie », p. 43.

3. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, 1^{re} partie, p. 16, n. 1.

4. Ch. Muller, *Ptol.*, p. 909; Kiessling, *op. cit.*, p. 266; Marquart, *Caucasica*, 10, p. 2.

5. Ps. Arrien et l'auteur anonyme du *Périple du Pont-Euzin*.

sur les cours des rivières d'Alatis et de Tzoupi demeurait une petite tribu de Lazi ou Lassi.

Ce qui rendrait encore plus probable cette migration nord-sud des Lazes, c'est la présence en Scythie, entre le Tyras et l'Hypanys et au-dessus d'Olbia d'un peuple d'Alazones. Hérodote, qui en parle, ne précise pas s'ils étaient Scythes; il constate seulement qu'ils observaient en plusieurs choses les mêmes coutumes que les Scythes et constituaient un peuple agriculteur et sédentaire (« ils sèment, écrit-il, le blé et mangent des oignons, de l'ail, des lentilles et du millet »).

Leur nom se retrouve au Caucase, dans celui du fleuve Alazani (anc. Alazonios) affluent de la Koura; en outre, Alaz est la forme abkhase du nom des Lazes¹.

On tient les Alazones de l'Hypanis pour un peuple thrace et l'on songe à Alazia, ville disparue, dont la situation doit être recherchée, d'après Hécatée, dans la région de Kizikos sur l'Odrysses ou, selon Ménécrate, sur la Myrlea². Mais qui dit thrace dit également cimmérien, et cette opinion confirme l'hypothèse de ceux qui regardent l'ancienne Circassie non seulement comme l'habitat du gros de la nation cimmérienne, mais aussi comme une étape importante de leur migration vers l'Asie Mineure.

Si la question de l'immigration laze en Colchide peut être au premier abord mise en rapport avec la dislocation des peuples cimméro-thraces des bords septentrionaux du Pont, et si les Lazes n'ont fait qu'un arrêt de plusieurs siècles en Circassie pour se diriger ensuite vers le sud, le problème cependant se complique singulièrement du fait que les Lazes semblent avoir eu, dès le II^e millénaire, des colonies dans la région du Haut-Euphrate.

Déjà les textes hittites du XIV^e siècle mentionnent le pays Alzija (Alzou, Alshé) dans la région de l'Arménie du Sud³. Le peuple qui l'habite est connu des textes assyriens, et le roi Ninibbalasar I^{er} (1202-1173?) raconte qu'il a contraint le

1. La désinence -n est suffixe du pluriel : a- est l'article défini.

2. Tomaschek, Pauly-Wissowa, *RE*, I, p. 1299.

3. E. Forrer, *Azzi (Hajasi Assi)*, *Caucasica*, 9, p. 4.

pays Alzi à lui payer tribut. Téglathphalazar I^{er} (1116-1090 ?) relate que : « Pendant cinquante ans le pays d'Alzi et le pays de Bouroukhounzi avaient payé des tributs et des redevances qui revenaient au dieu Ashour, mon seigneur » et le même roi dit, dans une autre inscription, comment il s'est rendu maître du pays : « J'ai imposé le joug de ma domination aux pays d'Alzi et de Bouroukhounzé ». Quelques siècles après, nous apprenons par d'autres textes que la région fut aussi envahie par les armées de Salmanasar (859-824 ?)¹.

On sait, d'autre part, que les Alzi et les Bourougounzi eurent des démêlés avec les Moskhes, qui firent aux environs de l'an 1100 une incursion en Commagène, sur l'Euphrate, d'où ils furent expulsés par les premiers².

Les anciens Grecs n'ignoraient pas ce nom; Hécatée³ par exemple fait mention d'une Alazia ou d'Alaziani.

Les Alzi et les Bouroukhounzi sont inséparables et les inscriptions assyriennes, on l'a vu, ne les nomment guère sans les associer. En fait, ce sont deux peuples jumeaux. Les Bouroukhounzi n'étant autres que les Bérékundes, c'est-à-dire des Phrygiens, l'origine thraco-cimmérienne des Alazes ou des Lazes trouve là une nouvelle confirmation.

Etant donnée cette association des Alazes et des anciens Phrygiens, il est probable que leur migration vers le Haut-Euphrate s'est faite par la même route, c'est-à-dire le Bosphore thrace, et non par le Caucase.

Ce qui appuie cette hypothèse, c'est la présence en Lydie des Lasoniens, peuple qui est à rapprocher des Alazones, ainsi que de nombreuses indications toponymiques du monde égéen : l'île de Lesbos s'était appelée d'abord Lazias, et le nom primitif de l'Andrus était Lasia. Une ville égéenne avait nom Lasia et une autre, dans la Crète centrale, portait celui

1. J. Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 36 et 38.

2. Hommel, *Grundriss d. Geogr. u. Gesch. d. alt. Orient*, p. 31.

3. Fragm. 202 : 'Επι δ' Αλαζία πόλει ποταμός ὁ Ρύμος ῥέων διὰ Μυγδόνης... etc., cf. fragm. 203. On peut se demander si les Halizones de l'*Iliade*, II, 857, nom qui a suscité tant de controverses depuis l'antiquité, ne sont pas des Alazones. V. Strabon, XII, 3, 21 et XIII, 1, 45.

d'Alasa. On trouve aussi Alasion (chez Homère, Alasion)¹ en Elide; Alossos en Carie, Alesaï en Laconie, Alesion près de Mantinée (cf. Alaïsa en Sicile). Par ailleurs, on rencontre dans les textes égyptiens le nom d'Alasija qu'on croit être le nom de l'île de Chypre.

Ainsi, il y aurait eu deux migrations des Lazes : la première par la Thrace et le Bosphore thrace en compagnie des Bryges (Phrygiens) à une date qu'il est impossible de préciser (vers la fin du III^e millénaire ?) et la seconde, au début de l'ère chrétienne, par la côte circassienne; leurs descendants demeurent encore aujourd'hui dans la même région de Trébizonde, kartvélistes et fortement mélangés avec diverses tribus de ce pays².

A l'ouest des Lazes et en compagnie des Héniockhes vivaient les Makhélons; ce sont apparemment les Malikhi qui, suivant la Table de Peutinger, demeuraient à côté des Sanni.

On trouve leur trace dans la Colchide septentrionale où se trouvait une ville du nom de Makhlessos, mais leur berceau doit être recherché plus au nord, près de la Méotide, ainsi que cela ressort d'un passage du Toxaris de Lucien.

Les Khoï³, voisins des Békhires, ou les Khaoï, voisins des Phasianoï arméniens⁴, ne sont pas les Taoï (Taokhoï des anciens auteurs, Tao géorgien, Taïkh arménien) comme d'aucuns le supposent⁵, mais plutôt les Akhaï de l'ancienne Circassie. Il est probable que leur séjour en Asie Mineure remonte à une haute antiquité et qu'ils sont à rapprocher des Ahhijava des textes hittites⁶.

1. *Iliade*, II, 617.

2. Cf. Marquart : « Sie haben sich aber ohne Zweifel sprachlich bald den eingeborenen Kolchern (Mingrelien) assimiliert ».

3. Hécatée, fragm. 190.

4. Diodore, XIV, 29.

5. Tomaschek, Pauly-Wissowa, *RE*, VI, p. 2111.

6. On sait le retentissement qu'eut dans le monde savant l'affirmation de E. Forrer que les Ahhijava ne sont autres que les Achéens grecs. La première surprise passée, les critiques se firent jour, d'abord timides (v. *Kleinasiatische Forsch.*, édit. F. Sommer et H. Ehelolf, Weimar, 1927, p. 92), puis plus serrées (F. Sommer, *Die Ahhijava-Urkunden*, Abhandlungen der Bayerischen Aka-

Comme exemple de pénétration en Asie Mineure de peuples issus du Caucase du Nord, on mentionnera encore les colonies des Sirakhes en Arménie¹.

Quelques auteurs modernes pensent que les Sarapares qui, suivant Strabon², étaient des Thraces et vivaient dans les montagnes d'Arménie à proximité des Gouraniens (Γουράνιοι), et des Mèdes — leur nom signifie en thrace « coupeurs de têtes » — ne sont autres que les Sirakhes³. Mais Pline, on l'a vue, connaît en Médie Orientale les Sarapares et les place en compagnie des Héniockhes, des Chomares, des Mardes, etc. D'autre part, le même auteur signale au Caucase, au delà du pays des Cercetae, les Serri Cephalotomi « coupe-tête », que l'on a identifié plus haut avec les Seres, les Serbes, etc.

Cette désignation de « coupe-tête » peut venir ou bien de ce que leur nom national se prêtait aisément à une telle étymologie (comme il est arrivé au nom des « Sarapares »), ou bien de ce qu'ils pratiquaient réellement comme beaucoup de peuples anciens, l'usage de décapiter leurs ennemis tués à la guerre. Mais comme cette coutume ne leur était pas particulière et qu'elle s'observait chez bien d'autres peuples de la région caucaso-pontique, on admettra plus volontiers que le qualificatif de « Cephalotomi » provient du nom ethnique des Sères. Autrement dit, « Serri » qui pouvait être « Serripi » (Serbi), avec un suffixe de pluriel *b/p* bien connu au Caucase, ou même « Sarapar », avec un second suffixe du pluriel *-r* que l'on voit attesté en svane et en arménien, a des chances d'être le même nom que « Sarapar⁴ ».

demie der Wissenschaft, Neue Folge, 6, München 1932, où il est démontré que le nom d'Αἰθίωβα s'applique bien aux habitants d'une Achaïe asianique, mais non aux Achéens grecs). V. la bibliographie dans L. Delaporte, *Les Hittites* (la collection *L'Évolution de l'Humanité*), p. 354.

1. Ptolémée, VI, 9, connaît en Hyrcanie un pays appelé Sirakéné que le Zend akasih nomme Sirak.

2. XI, 14, 14.

3. Ch. Müller, *Plol.*, p. 917, croit pouvoir reconstituer le passage de Strabon sur ces *σαραπάροι ἀλοκεφαλίσται* en mettant « Sirakes » au lieu de « Thraces », et cette thèse est acceptée par Marquart, *Caucasica*, 6, 1, p. 6.

4. Sarapa, forteresse des Lazes, *FHG*, IV, p. 216, présente une autre désinence fréquente dans les noms de lieux et surtout de villes.

Reste à expliquer comment un mot thrace peut avoir fourni le nom d'un peuple précircassien, car la chose, au premier abord, semble faire difficulté. Aussi certains auteurs modernes ont-ils admis que la leçon « thrace » de Strabon était une mauvaise graphie, et qu'il fallait corriger en « sirakhe ». Ce raisonnement certes serait valable si l'on excluait toute affinité ethnique entre les Thraces et les Serri. Mais rien ne conseille cette solution, bien au contraire; les Serri (Serbes, Serdi, Sardi) appartiennent au groupe des peuples thracomèdes, ainsi que nous le verrons dans la suite, et il n'y a aucune contradiction entre l'affirmation de Strabon disant que les Sarapares étaient un peuple thrace et que leur nom s'expliquait à l'aide du thrace, et l'identification ici proposée de ce peuple avec les Serri de l'ancienne Circassie.

Le mot lui-même, qu'on explique généralement par l'iranien et par le sanscrit, peut être aussi bien interprété à l'aide du circassien, question dont on réservera l'examen pour plus tard.

Mais l'infiltration de divers peuples du Caucase du Nord-Ouest en Asie Mineure ne se limitait pas aux tribus du Paryadrès considérées jusqu'à présent; la toponymie de la Transcaucasie et de l'Arménie atteste la présence dans ces contrées d'autres peuples circassiens, avec les noms qu'ils ont continué de porter jusque dans les temps modernes.

CHAPITRE IV

DE L'ANTIQUITÉ A NOS JOURS

Parmi tous ces peuples qui ont habité autrefois le pays circassien, quels sont ceux qui peuvent être considérés comme les ancêtres des Circassiens actuels ?

Pour certains d'entre eux la filiation ne présente aucune difficulté et l'identification des noms anciens et modernes s'impose bien souvent d'elle-même, tant les changements survenus dans ces noms sont insignifiants. Mais, pour d'autres — et ce sont les plus nombreux — il faut procéder à un long travail d'analyses et de rapprochements qui nécessite l'examen préalable de l'évolution des noms de tribus circassiennes à travers le Moyen-Age.

On n'exposera pas ici en détail toutes les données concernant l'histoire ethnographique du pays circassien. Il faut se borner à marquer les étapes essentielles en s'appuyant sur les renseignements les plus solides et les plus authentiques.

Tout au début du Moyen-Age, Procope¹ nous a laissé d'intéressants récits, notamment au sujet des Abasghes. A son époque, ce peuple occupait aussi le territoire des Lazes : ils étaient, dit-il, compris jadis sous la dénomination de Lazes. Ainsi le domaine des Abasghes était-il à cette époque sensiblement plus vaste qu'au temps d'Arrien, qui ne leur assignait que la partie de la côte située au nord des Apsiles, le reste appartenant aux Lazes.

Les Abasghes avaient deux princes qui régnaient sur leur

1. *De bell. Goth.*, II, 471.

nation : l'un gouvernait la partie occidentale, l'autre la partie orientale du domaine. L'empereur Justinien, écrit encore Procope, fut le premier à propager chez eux le christianisme ; il fit construire une église, y installa des prêtres et « eut soin qu'ils leur enseignassent toutes les cérémonies du christianisme¹ », ce qui n'empêcha pas le peuple de rester attaché à ses propres divinités. « Ces barbares, note avec affliction l'auteur byzantin, adoraient et adorent encore de nos jours les forêts et les bocages, mettant dans leur barbare simplicité les arbres au nombre des dieux ».

L'auteur relate d'autres traits curieux : il nous apprend ainsi que les rois abasghes faisaient parfois enlever de beaux garçons dont ils faisaient des eunuques pour les vendre ensuite dans l'Empire romain. « Aussi la beauté fatale de leurs fils conduit les Abasghes à leur ruine et des pauvres malheureux périssent fatalement ».

Pour interdire aux rois cet usage barbare « si contraire aux lois de la nature », l'empereur Justinien envoya dans le pays un des eunuques de son palais, Abasghe d'origine, porteur d'un décret et d'un message impérial. Les Abasghes « mirent tous leurs soins à ce qu'il fût exécuté, car chacun craignait d'être père d'un bel enfant ».

Sur les autres peuples de la côte circassienne, Procope n'enseigne rien d'inédit, si ce n'est qu'il mentionne le peuple des Brukhes dont il a été déjà question. Toutefois, il y a lieu de retenir son témoignage concernant l'ancienne extension du nom des Lazes aux Abasghes. Ainsi s'expliquerait peut-être pourquoi, jusqu'à Arrien, aucun auteur n'ait parlé des Abasghes ou Abaskes.

Quatre siècles environ après Procope, c'est-à-dire huit siècles après Arrien, l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète composa un court traité géographique et ethnographique d'un grand intérêt pour notre étude. « L'administration de l'Empire », que le monarque fit rédiger par un de ses fils, vers 948, s'exprime ainsi en ce qui concerne la Circassie :

1. *Ibid.*, IV, 3.

« Plusieurs fleuves se jettent dans la partie orientale du Palus Méotide, tel le Tanais, qui vient de Sarkel; le Khoracoul, où l'on fait la pêche des poissons oxiques, ainsi que diverses rivières comme le Bal, le Bourlik, le Khadir et d'autres encore. Mais le canal qui réunit le Palus Méotide au Pont-Euxin s'appelle aussi Bourlik : c'est là que se trouve le Bosphore, près duquel est située la ville de Tamatarkha¹.

« Le canal en question a dix-huit lieues de large. Au milieu se trouve une grande île plate, appelée Atekh. Le fleuve nommé Oukhroukh², qui sépare la Zikhie de Tamatarkha, est distant de dix-huit lieues de cette dernière ville.

« La Zikhie a une étendue de 300 milles depuis l'Oukhroukh jusqu'au Nicopsis, sur lequel est bâtie une ville du même nom. Au-dessus de la Zikhie, se trouve la Papaghia; au-dessus de la Papaghia, la Kasakhie; au-dessus de la Kasakhie, le mont Caucase; et au delà du Caucase, le pays des Alains. »

En Zikhie, dit ailleurs Constantin Porphyrogénète³, à l'endroit que l'on nomme Papagi, près de l'embouchure du Kouban, se trouve une localité appelée Sapaxis; et ce mot signifie en langue zikhe « poussière⁴ ».

Outre que les noms nouveaux apparaissent ici (Papaghia, Kasakhia) le témoignage qu'on vient de lire est remarquable en ce qu'un seul nom, celui de Zikhie, couvre toute la côte circassienne.

1. *De adm. imp.*, c. 42, 101, 7; Tamatarkha est la Metherkha des géographes arabes, la Matrica ou Matruga de Rubruquis et des cartes italiennes du xiv^e siècle. Le Tmoutarakan des Chroniques russes du Moyen-Age et du poème « *Slovoo polku Igoria* », le Tamankalah des Turcs et le Taman d'aujourd'hui. Toutefois Aboulféda connaît en plus de Matrikha, la ville de Taman (Althaman), t. II, l, p. 321, cf. p. 289. On est surpris de voir cette ville identifiée par N. Marr avec la ville de Tuapsé, au sud de Novorossisk. Il est également difficile d'admettre, même hypothétiquement comme le fait J. Marquart, *Osteur. und ostas. Streifzüge*, p. 163, que Taman puisse être le Τετραζήται de Procope et le Smkarch d'Ibnal Faqih. Plus loin, p. 507, Marquart écrit : « Τετραζήται kann, wie Tomaschek ausführt (*Anz. f. deutsches Altertum*, 23, 1897, 126) nur vom gr. τετραζήτης « Vierfach » abgeleitet werden ».

2. L'Oukhroukh est une des embouchures du Kouban.

3. *Op. cit.*, c. 53, p. 269.

4. En circassien, en effet, *sape* signifie « poussière »; quant à *-xis*, c'est probablement *-khes*, « vivant dans », cf. la bourgade circassienne *Panekhès* « situé dans le bois d'épine » (*pané* « épine »).

Il est à noter aussi qu'il existait dans le Bosphore une île portant le nom d'Atekh; cette île qui n'est autre sans doute que le territoire situé entre les deux embouchures du Kouban portait, on l'a vu, dans les temps modernes, le nom d'Ada — d'où Adaly « insulaires », appliqué aux Hatko — nom qui est à rapprocher lui-même du nom d'Atekh. Dès lors, il est permis de formuler un doute sur l'origine tartare du mot. En tout cas, le nom d'« Atekh » est presque identique à celui d'Adyghé; et si le mot était tatar, il resterait à expliquer comment une partie importante de la Circassie, celle qui a été considérée de tout temps comme le principal foyer de cette nation, aurait pu, dès le x^e siècle, recevoir un nom tatar.

Les indications données par l'empereur byzantin sont complétées par les auteurs arabes, et en premier lieu par Maçoudi (vers 943). Cet auteur, en effet, situe sur les bords du Kouban les Ademd' Hat dans lesquels il est facile de reconnaître les Adémi et les Hatikoï¹, et derrière les Alains, entre le Caucase et la mer de Roum (mer Noire), les Kécheks (ou Kasak)² qui sont évidemment les Kasakhs de Constantin Porphyrogénète, les Kossoghes des Chroniques russes, les Käsägs des Ossètes, qui donnent, aujourd'hui encore, ce nom aux Circassiens et notamment aux Kabardes. C'est aussi sous le nom de « Kachak » que les Mingréliens connaissent les Circassiens.

1. C'est ainsi que Klaproth traduit le mot, tandis que Barbier de Meynard et Pavet de Courteille le rendent par « Irem ». Mais la position géographique donnée par Maçoudi indique assez qu'il s'agit là d'un peuple riverain probablement du Kouban, peut-être, des Hatikoï-Adémi. Voici du reste le passage de l'auteur arabe relatif à ce peuple : « On rencontre ensuite une tribu nombreuse, dont le territoire est séparé de celui des Kécheks par un fleuve aussi considérable que l'Euphrate, et qui se jette dans la mer de Nits sur le bord de laquelle est bâtie Trébizonde. Cette tribu, appelée Irem, forme une très belle race qui est adonnée aux erreurs du paganisme. Un événement étrange se passe, dit-on, dans ces parages : tous les ans, des poissons viennent se mettre à la disposition des habitants qui en dépècent une partie; plus tard, ils reviennent une seconde fois et leur présentent l'autre portion de leur corps dont ils s'approvisionnent; mais de nouvelles chairs ont déjà remplacé celles qui leur avaient été enlevées la première fois. Ce fait est bien connu de tous les infidèles qui peuplent ces contrées », *Les Prairies d'or*, II, p. 48.

2. Sur les différentes formes du nom chez les Arabes, voir J. Marquart, *op. cit.*, p. 479.

Ce peuple avait des forteresses sur la mer et communiquait par mer avec Trébizonde; d'un autre côté il était voisin des Alains. Les Kécheks de Maçoudi couvraient ainsi tout le territoire de la Circassie.

Les Kécheks, selon Maçoudi, étaient inférieurs en puissance aux Alains, et ils n'auraient jamais gardé vis-à-vis d'eux leur indépendance, s'ils n'avaient eu pour les protéger des places fortes bâties sur le bord de la mer; la raison en est, écrit-il, « qu'ils ne sont pas réunis sous un même sceptre; il est certain que, si tous ceux qui parlent leur langue formaient un corps de nation bien compact, ni les Alains, ni aucun autre peuple ne pourraient rien entreprendre contre eux. Leur nom est persan et signifie : orgueil, vanterie; en effet, chez les Persans, le mot *kech* s'applique à un homme orgueilleux et superbe¹ ».

Par un autre passage du géographe arabe, nous apprenons que les Kécheks étaient nombreux à fréquenter les foires qui se tenaient à Trébizonde. Voici d'ailleurs en quels termes il caractérise ce peuple : « Cette nation est d'un caractère doux² et professe la religion des Mages. Il n'y a pas un seul peuple, parmi tous ceux qui habitent ces contrées, où l'on rencontre un type plus parfait, un teint plus pur, des hommes plus beaux, des femmes plus agréables. Nulle part, l'homme n'a le port plus élancé, la taille plus svelte, les hanches et le siège plus développés, les formes mieux proportionnées. Les femmes sont renommées pour le charme de leur commerce³. Elles portent des vêtements blancs, se couvrent de brocarts de Roum, d'étoffes écarlates ou d'autres tissus brochés en or. On fabrique dans ce pays une étoffe de lin qu'on appelle *tala*, plus fine et plus solide que celle qui est nommée *dibaki*. »

Si les Kécheks étaient païens, leurs congénères Abkhases professaient au contraire le christianisme : « Près du pays des

1. Maçoudi, *Les Prairies d'or*, trad. de Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. II, p. 45 ss., voir aussi *Magasin asiat.* de Klaproth, p. 289.

2. « Peuple assez policé », suivant la traduction de Barbier de Meynard et Pavet de Courteille.

3. Près de trois siècles après Maçoudi, en 1230, un autre écrivain arabe, Ibn-Al-Vardi, qui connaissait bien les Kécheks du Caucase ne trouvait pas de mots assez forts pour vanter la beauté de leurs femmes.

Alains habitent les Abkhases, qui pratiquent la religion chrétienne et, de nos jours, obéissent à un roi. Leur territoire s'étend jusqu'au Caucase¹. »

C'est seulement chez Jean du Plan de Carpin, envoyé en 1245 par le pape Innocent IV chez le Khan des Mongols, qu'on trouve pour la première fois le terme « Circassi ». « La Comanie, relate-t-il, a au midi les Alains, les Circasses, les Gazares, la Grèce et Constantinople et les terres des Ibériens². La carte chinoise de King Shi Ta Tien, dressée en 1331, situe à côté de *A-lan* et de *A-sz* le pays de *Sa-rh-ko-sz* (Circassie³).

Que le nom de Circasses se rapporte bien aux Adyghé, cela ressort sans conteste de l'ouvrage d'un autre voyageur italien, Interiano, qui séjourna en Circassie en 1502. Celui-ci, en effet, commence son traité des mœurs et usages des Zikhes par la phrase suivante : « Zychi, in lingua volgare, greca et latina cosi chiamati, et da Tartari et Turchi dimandati Circassi et in loro proprio linguaggio appellati Adige⁴. »

On voit également par ce passage, ainsi que par celui, déjà cité, de Constantin Porphyrogénète, que le nom des Zikhes s'appliquait, au Moyen-Age, à une grande partie des peuples circassiens⁵; cela, il est vrai, concorde peu avec d'autres

1. Maçoudi, *op. cit.*, p. 65.

2. « Fratres euntes per Comaniam a dextris habuerunt terram Saxonum, quos nos credimus esse Gotos, et hii sunt christiani; postea Alanos, qui sunt christiani; postea Gazaros, qui sunt christiani; deinde Circassos, et hii sunt christiani »; *Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de Géographie*, édit. M. d'Avezac, IV (Paris, 1839), 776. Sur les diverses versions du texte de Jean du Plan de Carpin, voir *The Texts and Versions of John de Plano Carpini and William de Rubruquis*, édit. C. R. Beazley (London, 1903).

3. C. J. Bratianu, *op. cit.*, p. 239, qui cite *Yule Cathay and the way Thither* (London, 1866), nouvelle édit. de H. Cordier (London, 1914), I, p. 231.

4. Interiano, *La vita et sito de Zichi, chiamati Circassi, historia notabile* (Venetus, 1502), dans le Recueil de Ramusio, t. II, p. 196.

5. Le nom courant de la Circassie au Moyen-Age était Zic, Zichie; Marco Polo la nomme Zic. Certaines sources italiennes se rapportant à l'an 1268 la connaissent sous une forme rare de Giquis, cf. J. C. Bratianu, *op. cit.*, p. 249. Il est possible que ce soient les Githes; David, empereur de Trébizonde, dans sa lettre du 22 avril 1459 à Philippe, duc de Bourgogne, au sujet de la coalition antiturque à laquelle devaient participer les peuples du Caucase, parle des Githi et des Arani. Les historiens récents de Trébizonde — W. Miller et Th. Ouspenski — y voient les Goths de Crimée. Par contre, A. Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, p. 281 (publié par l'Académie médiévale d'Amérique du Nord à Cambridge en 1936), les tient pour les Djikhs ou Circassiens, et dans

sources, les sources géorgiennes par exemple, qui désignent du nom de Djik (nom du pays = Djikéthie) les habitants de la partie septentrionale du domaine abkhase.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la géographie de la Géorgie composée par Wakhoucht¹ :

« Le pays après l'Apkhazet, à l'ouest de la Cappetis Tsqual, fut, depuis les Bagratides (575 après J.-C.) jusqu'à nos jours (1745), appelé Djiketh. Ce nom, dans la vie de Wakhtang-Gourgaslan, est également appliqué aux terres situées au nord de celui-ci et au delà du Caucase jusqu'à la mer. Mais le Djiketh actuel a pour limites : à l'est Cappet, à l'ouest et au sud la mer Noire, au nord le Caucase. C'est un pays entièrement semblable à l'Apkhazet pour ses produits, ses animaux, ses mœurs et ses usages... »

Le géographe géorgien ne confondait donc pas les Djiks avec les Adyghé du Nord. Cela ressort d'ailleurs clairement de la suite du texte : « Les Apkhaz et les Djiks s'habillent, s'arment, s'équipent comme les Tcherkez, souvent même les Mères adoptent leurs usages. »

Quoi qu'il en soit, au siècle dernier, et aujourd'hui encore, le nom de Djik n'était attribué qu'à une petite partie de la population côtière : celle qui vivait au sud des Oubykh et au nord des Abkhases, et l'on cherchait dans ce nom ethnique l'étymologie des mots tels que « djighit, djighitovka », etc.².

les Arani il croit reconnaître les Ossètes (Iron). De plus, remarque-t-il, les « signori gotici » dont parle la lettre de Zacharie, prince de Matrega, adressée aux directeurs de la banque Saint-Georges, sont non des princes de Théodoro (Mancoup, Dory) mais des Githi du Caucase. On a admis aussi que les Azkeschyé ou Arkeschyé mentionnés par le géographe arabe Aboulféda sont les Zikhes (v. Aboulféda, *Geogr.*, trad. M. Re naud, t. II, 1^{re} partie, p. 286 : « A l'orient des Arkeschyé, sur les bords de la mer (Noire) se place suivant Ibn-Sayd la ville des Abkhases », et p. 321 : « Ibn Sayd ajoute qu'à l'orient des Alkhassa est la ville des Azkeschyé, nom d'un autre peuple de race turque, qui s'est fait chrétien à l'imitation des peuplades qui l'avoisinent. Arkeschyé se trouve sur les bords de la mer ». Pour Aboulféda, les Alains, les Asses, les Russes sont aussi de race turque; *ibid.*, p. 287 et 296).

1. Publiée par Brosset (Saint-Pétersbourg, 1842), p. 409 et 411, cf. *SMK*, t. 22, p. 86.

2. Bodenstedt, *Les peuples du Caucase*, p. 349, rapporte sur la foi d'informateurs du pays que Djiketh est une corruption du mot Djighit qui exprime, dans le langage de ce peuple, un cavalier habile à combattre.

Les Zikhes ou Adyghé occupaient, d'après Interiano, les territoires qui s'étendent « sur toute la côte depuis le fleuve Tanaon (le Don) jusqu'au Bosphore que l'on nomme aujourd'hui Vospero¹, Bouche de Saint-Jean et Bouche de la mer Zabaché, ou mer de Cana et qu'on nommait autrefois Palus Méotis. Ils s'étendent ensuite le long de la mer vers le midi, jusqu'à la baie du Buis, dans la direction du Phase et confinent ici à l'Avogasie, qui est une partie de la Colchide. Toute cette côte, au dedans et au dehors du Palus, peut avoir 500 milles de long. Elle s'étend au plus à cinq journées au levant et dans l'intérieur des terres.

« Les Zikhes habitent tout ce pays sans y avoir une seule localité enceinte de murs; leur plus grande et leur meilleure agglomération est une petite vallée située au centre du pays et nommée Cramuc² : elle est mieux placée et plus peuplée que les autres.

« Ils confinent par terre aux Scythes ou Tatares. Leur langue est complètement différente de celle de leurs voisins et se prononce beaucoup du gosier. »

Bien que chrétiens³ les Adyghé pratiquaient au temps

1. Au XIII^e siècle, Vospero = Kertch.

2. Cf. J. Barbaro qui situe Cramuc à trois jours de Tan et dans le voisinage des Chippiche (Chapsough).

3. Le christianisme a commencé de se propager chez les Circassiens en même temps que chez les Géorgiens. Sous le roi Adere (2 av. J.-C.-55 ap. J.-C.), le christianisme fait les premiers pas au Caucase. « Saint André et Siméon pénétrèrent dans l'Osseth, et atteignirent une cité nommée Postaphor et Bosphore et y convertirent beaucoup de monde; de là ils partirent en Abkhazeth et arrivèrent à Sebasté, aujourd'hui Tzkhoulm », Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 61. Mais c'est surtout depuis le règne de l'empereur Justinien (527-565), connu chez les Circassiens sous le nom de Youstouk, que les Grecs firent effort pour l'introduire parmi les populations côtières du Caucase et notamment chez les Abkhases, ainsi que le relate Procope. C'est notamment à cet empereur qu'il faut, semble-t-il, attribuer la création de l'évêché du Caucase, que les vieux chants circassiens mentionnent en glorifiant le célèbre « chekhnikh » (évêque) qui avait vécu près de la ville kabarde de Naltchik. Déjà au VII^e siècle la Zikhie possédait un archevêché (Gelzer, *Ungedrückte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum*, Abh. philos.-philol. Kl. Bayer. Akad., XXI (1901), 535, 545; A. Vasiliev, *op. cit.*, p. 80 et 101) avec siège à Nicopsis et, à partir du VIII^e siècle, à Tamatarkha. De nombreuses sources font mention de cet archevêché entre le VII^e et le XIII^e siècles (A. Vasiliev, *ibid.*, p. 88, 101, 135, 144, 173). Au temps du patriarche Nicéphore (806-815), l'Abasgia et la Khazaria relevaient du patriarcat de Constantinople. Jean du Plan de Carpin note, ainsi qu'on l'a vu, qu'au XIII^e siècle les Circassiens étaient chrétiens. Quand,

d'Interiano la polygamie; le christianisme, écrit-il, « ne les empêchait pas d'avoir plusieurs femmes, qu'ils regardaient toutes comme légitimes ».

La relation d'Interiano présente un grand intérêt; d'abord, répétons-le, parce qu'elle atteste formellement l'identité des Zikhes et des Adyghé, ce qui est conforme à la conception que se font les Abkhases, par exemple, du pays des Circassiens puisqu'ils désignent la Circassie proprement dite par le nom de Zukhun ou Zukhuny, et les Circassiens-Adyghé par celui de Azkhua¹. Mais elle est encore plus intéressante par ce qu'elle contient de renseignements d'ordre folklorique,

en 1235, quatre Frères Prêcheurs vinrent à Matrica, ils y trouvèrent un peuple et un prince parlant et écrivant le grec et un clergé grec (C. J. Bratianu, *op. cit.*, p. 210; W. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen-Age*, trad. Furcy-Raynaud, I, p. 207). Pourtant la nouvelle foi enseignée en grec n'avait pu déraciner le paganisme, et Maçoudi, on l'a vu, rapporte que les Kécheks professaient la religion des Mages. Au XIII^e siècle, les Circassiens virent arriver de nouveau des missionnaires, et ceux-là d'une haute culture puisqu'il s'agissait des croisés qui parfois choisissaient pour s'en retourner chez eux la voie de terre et longeaient le littoral de la mer Noire. Dans le pays circassien ils restèrent connus sous le nom de « Francs ». Il existe plusieurs preuves du passage de ces croisés au Caucase; outre que l'on y conserve de nombreuses armes leur ayant appartenu, avec noms et dates gravés, indiquons seulement que les princes abazes Loou descendent d'un croisé prussien, le baron Loe (prince Albert de Prusse, *Im Kaukasus*, 1862, p. 378). Puis au XIII^e siècle ce sont les Génois qui apparaissent au Caucase occidental, après avoir éliminé leur puissante rivale, Venise, maîtresse jusqu'alors de la mer Noire. C'est à cette époque qu'un missionnaire dominicain, Julien, visite la ville de Matrica (en 1237). D'après lui, la ville appartenait exclusivement au rite grec : le prince et la population avaient des prêtres grecs et utilisaient des livres grecs. Le métropolitain grec qui y résidait s'intitulait « Métropolitain de Matrica et des Zikhes ». Plus tard les Franciscains réussirent à introduire le catholicisme dans le pays; par une lettre du Pape Jean XXII du 5 juillet 1333 on apprend qu'au Bosphore se trouvait « Franciscus, archiepiscopus Vosprensis » (A. Vasiliev, *op. cit.*, p. 174, n. 4; 175, n. 1 avec références). En 1346, Jehan fut nommé pour la première fois au poste d'évêque catholique des Zikhes. Versakht, prince zikhe, s'était converti en 1333 ainsi qu'on l'apprend d'une autre lettre du Pape adressée en cette même année à ce prince pour le remercier de son zèle catholique (Mosheim, *Hist. Tart. eccels.*, p. 163; Ph. Brun, *Tchernomoré*, I, p. 205), et en 1439, les Circassiens possédaient un archevêque catholique à Matrica et deux évêques à Siba et à Lakouka. Toutefois, la majorité du peuple resta toujours fidèle au rite orthodoxe. Ajoutons que dans le poème épique turc *kitabî korkud*, composé vers 1400, les Abkhases sont, avec les Grecs de Trébizonde, désignés comme ennemis des Musulmans (Bartold, *Zap. Vost. Old. rus. arch. Obsé.*, VII, 203-4).

1. -ny est la désinence abkhase des noms de pays, par exemple : Aapsuny « Abkhasie », Agyrny « Mingrèlie », etc. Dans Azkhua, a- est l'article défini et -ua signifie « homme ».

social, religieux, sur les Circassiens à l'aube des temps modernes. Avec une exactitude scrupuleuse l'auteur décrit divers traits de mœurs, divers usages qu'on observe encore aujourd'hui presque sans changement, ou bien que l'on connaît par de vieux chants populaires.

Les archéologues mettront à profit la description des rites funéraires qu'Interiano est le seul à donner avec une telle précision. « Après la mort d'un noble, écrit-il, les Adyghé construisent dans la campagne une haute estrade en bois sur laquelle ils placent le corps dans une posture assise, après lui avoir ôté les intestins, et pendant huit jours ses parents, amis et vassaux le visitent et lui présentent des tasses d'argent, des arcs, des éventails, etc. Sur une chaise, en face du mort, est assise la première femme du défunt; elle regarde fixement le corps, sans pleurer, car ce serait une honte; pendant huit jours elle le quitte à peine. Au bout de huit jours, on prend un grand tronc d'arbre qu'on fend et que l'on creuse pour y placer le corps et les dons; cette opération achevée, on le transporte à l'endroit destiné à la sépulture où la multitude qui suit le cortège élève un tumulus en entassant de la terre sur le cercueil. Plus le défunt était puissant, plus il avait d'amis, de vassaux, et plus la tombe est grande.

« Après l'ensevelissement, pendant plusieurs jours, à l'heure du dîner, on selle le cheval du défunt et on donne ordre à un serviteur de le mener par la bride jusqu'à la tombe nouvellement faite et, là, d'appeler trois fois le défunt par son nom, pour le convier à dîner de la part de ses parents et de ses amis. Le serviteur ramène ensuite le cheval disant que le défunt n'a pas répondu; après quoi, pensant avoir fait leur devoir, les parents et les amis se mettent à table où ils boivent et mangent en l'honneur du mort. »

Plus d'un détail ici permet d'établir que les constructeurs des tumulus du Kouban étaient des Circassiens : la position assise du défunt rappelle la position accroupie des squelettes dans les tombes qu'on trouve en abondance en Circassie, mais aussi en Ukraine, dans la Russie méridionale, en Thrace,

en Thuringe, dans certaines régions de l'Asie antérieure, dans l'Afrique du Nord, c'est-à-dire partout où l'on peut suivre les filons des peuples de qui les Circassiens sont les derniers vestiges survivants. Le cheval sellé, mené paisiblement à la tombe du maître, est l'atténuation d'un rite autrement cruel qui consistait à sacrifier en véritable hécatombe le noble animal : les fouilles pratiquées dans les Kourganes circassiens ont livré par centaines des squelettes de chevaux massés autour d'une seule tombe. De même, les présents offerts au mort et ensevelis avec lui rappellent les objets mis à jour dans les tumulus de Circassie et ailleurs. Tout aussi caractéristique est le délai de huit jours durant lequel le corps du mort attendait la sépulture.

Il faut retenir bien d'autres traits observés par le voyageur italien : par exemple, l'usage circassien de laisser croître une mèche de cheveux sur le sommet de la tête, coutume qui s'est conservée jusqu'au dernier siècle, et qu'on retrouvait d'ailleurs chez les Ukrainiens et, dans l'antiquité, chez les Ioniens, chez les Chalybes, chez les Thraces, chez les Libyens. Par contre la description du type physique des Adyghé n'ajoute rien de nouveau à ce qui avait été noté auparavant¹.

Par ces quelques indications on constate qu'à mesure qu'on se rapproche des temps modernes le nombre de désignations des diverses branches du peuple circassien diminue, chez les auteurs byzantins, arabes et autres.

Les peuples importants de l'ancienne Circassie — les Méotes et les Sindes — ne sont déjà plus mentionnés par Arrien ; bientôt leur pays sera occupé, sinon entièrement, tout au moins dans la partie côtière, par les Eudusiens (Périple anonyme).

La deuxième zone de la côte — celle des Kerkètes (Scylax, Strabon, Pline) — devient Achaïa Vetus (Procopé) ou Zikhie

1. Les Zikhés, dit Interiano, sont en général beaux et bien faits et se font admirer parmi les Mameluks du Caire. Leurs femmes sont très apprivoisées avec les étrangers. « La plus grande partie des esclaves, continue l'auteur, est menée au Caire où de la condition la plus basse ils passent aux premières places et deviennent les premiers seigneurs de notre siècle, comme sultans, amiraux, etc. »

(Procopé, Constantin Porphyrogénète, Interiano) ou bien pays des Kécheks ou Kasaks (Maçoudi).

Dans la troisième zone — pays des Akhaisiens (Scylax, Strabon, Pline) — nous voyons plus tard les Zikhés (Arrien) et les Saghides (Procopé)¹, alors que les Akhaisiens eux-mêmes se trouvent refoulés vers le nord, entre les Méotes et les Kerkètes (*Périple anonyme, Codex Londoniensis*).

Quant à la quatrième zone — celle des Héniockhes (Scylax et Strabon) —, elle se trouve partagée entre eux et les Sanigs chez Pline, devient exclusivement le pays des Sanigs chez Arrien et plus tard, chez Procopé, le domaine des Abasghes.

Déjà les Héniockhes, comme les Méoto-Sindes, ne se rencontrent plus chez Arrien et bientôt disparaissent de la carte les noms des Akhaisiens et des Sanigs. Seul le nom des Kerkètes (devenus Circasses chez les Italiens, Tcherkesses ou Tchirkasses chez les Russes et les Tatars), et celui des Zikhés, se conservent jusqu'aux temps modernes, ainsi que le nom des Abasghes connus des Byzantins sous l'antique forme Abasghes, Abasghians, ou Avasiens², des Russes médiévaux sous la forme Obèzes³

1. « Il paraît, écrit Dubois de Montpéroux, *op. cit.*, I, p. 71, n. 1, qu'il y a chez Arrien et chez Pline corruption des textes et qu'il faut lire comme Procopé, Saghides au lieu de Sanighes, car cette ancienne tribu tcherkesse existe encore aujourd'hui où la plaçaient Arrien et Pline, sous le nom de Sakhi ». L'existence sur la côte circassienne des Sanigs ne peut être mise en doute ; l'identification des Sakhi, petite tribu abaze, avec les Saghides de Procopé peut être exacte sans qu'il faille pour cela admettre « la corruption des textes » et conclure à l'inexistence des Sanigs.

2. Au x^e siècle, dans le *Genesius* parmi les peuples en rébellion, on trouve les Avasiens, les Zikhé, les Kabiri, les Getae, etc. (A. Vasiliev, *op. cit.*, p. 107, 114).

3. Dans les *Annales russes* (« *lietopisi* »), relatant en 1223 la première apparition des Tatars en Russie, cf. *lietopis* dite de Galitch-Volyne. La stabilité du nom des Abasghes est due en grande partie au fait que leur pays était fortement organisé et constituait un état jouissant d'un grand prestige. Plus ou moins soumis, on l'a vu, par Justinien, les Abkhases retrouvèrent leur indépendance avec l'aide des Khazares vers l'an 800. Le prince Léon II épousa une princesse khazare et prit le nom de roi. Bientôt (850-950) l'Abkhasie connut une grande prospérité ; ses rois régnaient non seulement sur l'Abkhasie, mais aussi sur la Mingrélie, sur l'Iméréthie et même sur la Kartalinie. Après l'extinction de la dynastie, à la fin du x^e siècle, la souveraineté passa aux Bagratides géorgiens, sans que l'Abkhasie perdît pour cela son prestige ; les sources arabes et persanes appellent les Bagratides « rois des Abkhases » et le Byzantin Cédrené désigne le roi géorgien ἄρχων Ἀβασγίας. Dans les titres employés par les rois eux-mêmes la formule « roi des Abkhases » vient en premier lieu. Vers 1325 la maison Chervachidzé fut investie de l'Abkhasie et en 1462, sous Bagrat II, les Chervachidzé furent confirmés comme princes (eristavi) du pays (W. Barthold, art. *Abkhases*, dans l'*Ecycl. de l'Isl.*).

et des Arabes sous la forme sensiblement identique¹.

De cette réduction du nombre des désignations ethniques il ne résulte nullement que les noms qui n'apparaissent plus aient été perdus; en effet, ceux qui désignaient véritablement des tribus et non des clans ou des pays — et ces derniers ne sont pas rares chez les anciens auteurs² — se sont pour la plupart conservés jusqu'à nos jours.

Les anciens identifiaient parfois, on l'a vu, les Méotes et et les Azamato-Sarmates, qui sont à rattacher à la grande famille des peuples mèdes.

L'éthnique abaske ou abaze confirme le bien-fondé de cette identification. Parmi les tribus abazes, une des plus importantes porte encore de nos jours le nom de Medwa; il s'agit bien des Mèdes, car au Moyen-Age les Abkhases (ou une fraction de ce peuple) furent connus des Arabes sous le nom de Mardat ce qui est évidemment *Mard*. Ces Mardat sont à n'en pas douter les Mardes, voisins des Cercetes, dont parle Pline. Quand Gaïhani écrit : « Derrière la montagne (Caucase) se trouve un peuple chrétien, les Mardat » — il est difficile de préciser la valeur de cet ethnique. Mais, des ouvrages d'autres écrivains arabes — Bekri, Ibn-Rusta, Gurdezi — il ressort nettement qu'il s'agit bien des Abazes³.

Le nom des Mèdes s'est conservé chez les Circassiens, non seulement dans celui des Medwa, mais aussi dans celui de plusieurs clans ou familles, et dans des noms propres individuels tels que Mat, Med, Azamat.

Si les Abazes, comme nous le pensons, se rattachent ainsi aux Mèdes ou Méotes, ils doivent être apparentés aux Sarmates Iazygues ou Azamates. Et, en effet, les Adyghé

1. Sur différentes formes du nom des Abkhases chez les auteurs arabes, v. Marquart, *op. cit.*, p. 176.

2. « On sait, écrivait avec raison Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, p. 50, que les Grecs manquaient de sens critique pour les désignations ethniques et géographiques. Pour désigner un peuple, ils ont généralement recours au nom de la contrée où ils le savent établi, que ce nom soit le sien ou non. Ils confondent sans cesse le pays et la race ». Les Juifs avaient la même insouciance, cf. Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. de J. Welle, t. I, p. 29, n. 3 (remarques de Th. Reinach).

3. Cf. J. Marquart, *op. cit.*, p. 172 ss.

appellent les Abkhases Azyg, et une branche méridionale de ce peuple est encore connue sous le nom d'Azra. Le peuple lui-même n'ignorait pas ce nom, ainsi que le prouve le témoignage d'Evliya Çelebi qui cite une phrase en langue abkhase où le mot « abkhase » est rendu par *ajs*¹, cf. Acho, nom que les Abkhases donnent aux Abazes.

Cette application du nom d'Azes aux Abazes est confirmée par un passage de l'auteur persan Chérif-eddin Yezdi, qui rapporte que, lorsque Timur eut battu en 1395 Tokhtamych, il ravagea la Russie et la Circassie, puis marcha contre Bouraberdi et Bouraken, « princes des Ases ». Il n'y a pas lieu de voir dans ces Ases les Ossètes, comme on le fait communément², car il est aisé de reconnaître dans *Bouraberdi* et *Bouraken* les noms de *Biberd* — maison princière d'une tribu abaze (portant d'ailleurs le même nom)³ et des *Brakey* — une autre tribu abaze.

On aurait tort de nous objecter que, suivant certaines interprétations, les Abazes seraient des tard-venus et n'auraient traversé la chaîne principale du Caucase qu'après le xvii^e siècle pour s'établir sur les affluents méridionaux du Kouban. Outre les Mardat signalés « derrière les montagnes », c'est-à-dire au nord du Caucase, et d'autres tribus abazes, ainsi que nous le verrons, rappelons seulement que l'histoire des églises de Zacharias connaît, suivant Arran et Sizagan, en tant que cinquième peuple chrétien du Caucase, les Basgons dont le domaine s'étendait jusqu'à la Caspienne, et rien ne permet de situer ce peuple dans la Transcaucasie. On reconnaît dans ces Basgons les Baské des Adyghé, c'est-à-dire, les Abazes. D'une façon générale le berceau des Abasques doit être cherché dans les contrées situées au nord du Caucase⁴.

1. R. Bleichsteiner, *Caucasica*, II, p. 109.

2. Depuis Klaproth, II, p. 230, note.

3. J. Barbaro (*Ramusio*, II, p. 96) mentionne Biberdi dans la région de Crémuch, à trois jours de Tan, cf. Cromuch d'Interiano qui devait se trouver non loin d'Anapa, suivant Ph. Brun, *op. cit.*, II, p. 234.

4. « Car ce peuple, écrit Kiessling, *op. cit.*, p. 278, pénétra vers la fin du 1^{er} siècle après J.-C. du Caucase moyen en Colchide par les Portes Sarmato-Caucasiennes et de là s'étendit sur le littoral du Pont ». Cela est exact en ce qui concerne la migration qui amena les Abasques d'Arrien sur les bords de la

Mais si l'on doit reconnaître les Abazes parmi les descendants des Iazygues, comment concilier cette filiation avec la thèse généralement admise de l'identité des Ossètes d'aujourd'hui avec ces mêmes Iazygues ?

En réalité le nom d'Azès a été appliqué à divers peuples du Caucase d'une façon très imprécise et avec de grands flottements. Tout d'abord, on le sait, les Ossètes eux-mêmes ignorent ce nom national; leurs voisins, excepté les Géorgiens, ne les connaissent pas non plus sous cette désignation : les Avars les nomment hirijay (de Ir, Iron : nom indigène des Ossètes), les Tchétchènes leur donnent le nom de hirii mūokhk, les Svanes celui de Sāv (Sāvār des Ossètes) et les Circassiens les désignent par un terme géographique qusha : « montagne, montagnard ». Par contre, le nom d'Asi est donné par les Abkhases aux Balkares, qui n'ont sûrement rien à faire avec les Azès, et au Caucase du Nord tout entier, alors que ce sont les Karatchaïs qui sont désignés par les Svanes du nom de Owsî. Et, par un paradoxe amusant, si les Ossètes connaissent le nom ethnique d'Asi, c'est pour l'appliquer aux Balkares¹.

Ces contradictions peuvent s'expliquer par un ancien séjour des Ossètes dans les vallées actuellement occupées par les Balkares; Vs. Miller a fourni des arguments impressionnants d'ordre historique et toponymique en faveur de cette thèse. On peut certes citer un grand nombre de peuples qui ignorent le nom sous lequel les connaissent leurs voisins; mais il est plus difficile de trouver des peuples transmettant à d'autres peuples, tout différents, leur nom ethnique, et l'on ne peut que s'étonner que les Ossètes, contraints d'abandonner quelques vallées, aient, en quelque sorte, évacué et livré en même temps leur nom national.

Ainsi ce terme d'Asi, un des plus anciens de l'histoire, qui fut porté par une grande famille ethnique et qui a servi à désigner le plus vaste continent du globe, est aujourd'hui

mer Noire. Mais les Azès passèrent par le Caucase à plusieurs reprises, une fois notamment en compagnie des Cimmériens vers la fin du VIII^e siècle avant J.-C.; et à chaque passage ils laissèrent sur place des colons.

1. Asiag « Balkare »; Asi « pays des Balkares ».

comme en disgrâce. Tout un groupe de petits peuples du Caucase se le renvoient les uns aux autres, ne sachant qu'en faire et s'obstinant à ne l'appliquer qu'à leurs voisins.

La vérité semble celle-ci : les Ossètes ne sont pas les seuls héritiers des Iazygues ou Azamates et les Abazo-Abkhases descendent également de ce peuple sarmate.

Seuls les Géorgiens, avons-nous dit, ont appelé les Ossètes Owsî, puis Ossi, et leur pays Owsethie, puis Ossethie. Mais les Mingréliens ne connaissent encore aujourd'hui que la forme d'Opsi, Opsi (cf. *Afs* de Joh. Schiltperger), nom qui rappelle de près le nom d'Apsua que les Abkhases se donnent à eux-mêmes; d'autre part, le nom du héros éponyme des Ossètes — Ouobos — présente une certaine analogie avec « Apsua » ou « Abaze »¹.

Il est notoire d'ailleurs que le terme géographique « Ossethie » englobait chez les Géorgiens tout le Caucase Nord-Ouest², et aussi bien le pays des Ossètes que celui des Abazo-Circassiens.

1. Suivant les Chroniques géorgiennes, les Ossètes seraient d'anciens prisonniers que les rois des Khazares avaient faits dans la « Géorgie arménienne » lors de la première expédition des Khazares en Asie; dans cette expédition relatent les Chroniques, « le roi des Khazares avait avec lui Ouobos, à qui il donna les prisonniers de Somketh et du Karthli, et, en outre, une portion de l'apanage de Cawcas situé à l'ouest du Lomec (Térek) et s'étendant jusqu'à l'extrémité occidentale de la montagne : Ouobos s'y établit. Ses descendants sont les Osses, habitant l'Ossethie, qui appartenaient à Cawcas » (F. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, I, p. 25; Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, II, p. 189). Cet événement remonte aux temps de Pharnavaz (Brosset situait l'époque de Pharnavaz vers 302-237 av. J.-C.) et de ce fait les données des Chroniques géorgiennes ont été vivement critiquées (surtout par Patkanoff et Vs. Miller). On doit néanmoins relever que Ouobos est associé aux Khazares et que le domaine de ses descendants s'étendait du Térek à la mer Noire, c'est-à-dire sur le territoire des Abazo-Circassiens. De cette tradition, on a voulu conclure que les Géorgiens connaissaient les Ossètes depuis aussi longtemps qu'eux-mêmes, qu'ils les associaient à leurs guerres contre les Grecs Azon (Iazon), contre les Arméniens, etc., et que, par ex., les Osses qui, sous la conduite des deux géants Bazouk et Abazouk, vinrent au II^e siècle après J.-C. au secours des rois de Géorgie Azork et Arzamel (Azuk et Azmayer, suivant la Chronique arménienne) étaient des Ossètes; comme preuve, on a interprété les noms de ces deux héros à l'aide de l'osse (*bāzug* « partie supérieure du bras »; *ambāzug* « d'épaule égale ». Vs. Miller, *op. cit.*, III, p. 25, n. 3). Or, il se pourrait bien que ces Osses fussent les Ossètes et les Abazes. Quant aux noms de Bazouk et Abazouk ils ont une allure circassienne, avec la désinence habituelle de noms propres -k(o) « fils »; ils évoquent en outre le nom tribal des Abazes.

2. « Après la dévastation de l'Owseth, écrit Wakhoucht (Brosset, p. 437), et la fuite des Osses dans le Caucase, l'Owseth fut nommé Teherkez et Kabarda. »

Que le nom d'Asi recouvre les Ossètes, notamment la branche occidentale du peuple, cela ne peut être mis en doute; un passage de la géographie du pseudo-Moïse de Khorène mentionne au Caucase du Nord les Aschtigores, peuple aghuan (alban)¹, c'est-à-dire les Asi Digores².

D'autre part, l'écrivain arabe Gaïhani (première moitié du IX^e siècle) rapporte qu'au nord du Caucase demeurait un peuple *nndr* séparé des Hongrois par le fleuve *dwb*; les deux mots sont altérés, mais au lieu de *nndr*, on trouve chez Ibn-Rusta le mot *twl's*. On a voulu voir dans ce peuple les Alains et dans la deuxième partie du mot *twl's*, les As(es)³.

On tient généralement les Iassi des Annales russes et ukrainiennes du Moyen-Age pour les Ossètes. Le fait qu'ils demeuraient près du Don rend difficile cette identification, difficulté qu'on a cru pouvoir supprimer en invoquant la présence dans le Sud de la Russie de vestiges linguistiques et toponymiques de caractère iranien et la parenté évidente de l'ossète et des langues iraniennes⁴.

Il est pourtant curieux que ces documents russes et ukrainiens associent constamment les Iasses avec les Kassoghes (Circassiens)⁵. La première mention de ces peuples en l'an 965 a trait à la guerre du grand duc Sviatoslav contre ces deux peuples. Comme les Annales pour les années de 1022, 1023, 1066, etc., parlent des Kassoghes en tant que voisins du

1. Edit. de Soukry.

2. Vs. Miller, *op. cit.*, III, p. 106.

3. J. Marquart, *op. cit.*, p. 164; si cette interprétation est à admettre, la première partie du mot (*twl-*) doit être plutôt les Twalta, la branche méridionale des Ossètes habitant les districts de Touchethie et de Ratchine en Géorgie. Des indications de Wakhoucht il ressort que cette tribu vivait autrefois au nord de la chaîne du Caucase : « La contrée à l'ouest de l'Argwi ou Lomec, aujourd'hui Terg, écrit-il, qui sort du Khewi dans l'intérieur du Caucase est le Dwaleth. Sous le roi Pharnawaz le Dzourdzouc et le Dwaleth tombèrent aux mains de ce prince et les autres vallées restèrent aux rois des Osses... Le Dwaleth lui-même est divisé en vallées qui s'appellent : vallée de Casra Zramaga, Ighelé, Nara, Zrogo, Zakhaj ». Ces *twl*, Twalta sont les Douali de Ps. Moïse de Khor., les Divalimuseticae de Tab. Peut. (vivaient au sud des Sasone-Sarmatae et à l'est des Suani-Sarmatae) et peut-être les Thalles de Plin.

4. Vs. Miller, *op. cit.*, III, p. 67.

5. Les mêmes sources appellent les Circassiens « Tcherkassi », et le Caucase « monts des Iasses et des Tcherkasses ».

royaume de Tmoutarakan sur la presqu'île de Taman, il faut voir dans les Iasses, qui sont leurs voisins immédiats, non pas les Ossètes du Caucase central, mais bien les Ases de la Méotide et du Don. Et, en effet, quand, en 1116, Iaroslav va dans le pays des Polovtzi, près du Don, et s'y empare de trois villes, il a à combattre lui aussi contre les Iasses; au retour il amène des prisonniers iasses, parmi lesquels une femme qui devait par la suite devenir son épouse, et qui était, nous apprend la variante dite d'Ipatiev, « la fille du prince iasse ».

Cet habitat des Iasses près de la mer d'Azov est confirmé par un autre texte russe du XII^e siècle¹ qui ajoute d'autres précisions : « Il est notoire que la langue iasse est de même origine que celle des Pétché-nègues qui demeurent près du Tanaïs et du Palus Meotis.

Or, certains textes géorgiens, qui connaissent les Pétché-nègues dès l'époque où Wakhtang Gourgaslan (446-499) guerroyait au pays des Ossètes, disent que les Padjanigues vivaient en pays abaze, à l'ouest du Kouban et dans le voisinage du pays Djiket; que plus tard les Padjanigues furent délogés de leur territoire par les Turcs et repoussés vers l'Occident alors que les Djiks restaient établis à la frontière nord de l'Abkhasie. On sait enfin que plus tard, suivant Constantin Porphyrogénète, les Pétché-nègues habitaient à six jours du pays des Alains caucasiens, autrement dit, entre le Kouban et le Don².

Cette indication du document russe du XII^e siècle concernant les langues des Iasses et des Pétché-nègues est d'une grande valeur. Elle confirme l'ethnique abazo-ossète des Iasses, et appuie l'hypothèse émise sur l'origine circassienne des Pétché-nègues³. Elle touche en même temps à une des questions les

1. « Le peuple des Iasses est une tribu scythe qui habite au Tanaïs et au Palus Meotis » : c'est ainsi que l'auteur russe anonyme traduit le passage du *De bell. jud.*, 7, 7 : « le peuple alain », etc.

2. Les cartes italiennes du Moyen-Age appellent la ville et la baie d'Eisk Bacinachi, Bessenci, Bazinaqui, etc., « eine ehemalige Niederlassung der Pet-schenegen », dit K. Kretschmer, *op. cit.*, p. 645.

3. Pr. N. Troubetskoy, cité par R. Bleichsteiner (dans *Realex.* d'Ebert, s. v. *Kaukasische Völker*).

plus obscures de l'histoire de la Russie, celle de la position ethnique des Pétchénégo-Torko-Bérendés connus sous le nom commun de « Chapeaux-Noirs » (Kalpaks-Noirs)¹ : l'opinion courante fait d'eux des peuples turcs ; or, ils sont probablement

1. A cause de leur coiffure de fourrure ou de feutre noir, qui devait ressembler à la coiffure caucasienne moderne en fourrure. Les Torkes sont connus dans la Russie centrale où le grand-duc Vladimir reçoit leur aide dans ses guerres contre les Bulgares de la Volga, et en Ukraine où dix-huit ans après la dernière mention des Pétchénégues défaits par Iaroslav à Kiev, en 1036, on lit le nom des Torkes dans les Annales (année 1054) : Vsevolod, alors prince de Perejaslav, marcha cette année-là contre les Torkes dans la région du Dniepr et les vainquit. En 1060 (ou 1062) plusieurs grands-ducs entreprirent une expédition concertée contre les Torkes au sud de Kiev. Cette guerre décida de leur sort : défaits et dispersés, ils s'en allèrent en majorité vers le Danube. En 1064, sous le nom d'Uzes (chez les historiens byzantins : assimilation qu'admettent en général les historiens russes, Karamzine, Brun, Goloubovski, etc.), ils pénétrèrent au nombre de 600.000 dans l'empire byzantin où la maladie et la famine les décimèrent et où les Bulgares et les Pétchénégues installés avant eux achevèrent leur perte. Quelques restes en Macédoine, quelques détachements dans l'armée byzantine, quelques personnalités arrivées à une haute situation dans l'empire, quelques émigrés en Hongrie, c'est tout ce qui subsiste dès lors de ce peuple. Par contre les Torkes restés en Ukraine étaient assez nombreux ; en 1080, ceux du duché de Perejaslav se révoltent mais sont matés par Vladimir Monomaque ; en 1084, on trouve signalé leur établissement dans la région de Kiev, sur la rive droite du Dniepr et en 1097 on peut lire leur présence dans le duché de Galitch. On trouve également les Torkes dans la région du Don, où ils combattirent contre Iaropolk (en 1116). Depuis 1235, ils ne sont plus mentionnés par les Annales russes. Il est à noter qu'une fois, en 1150, les textes russes font mention des « Tourpes », où l'on a b'abord voulu voir les Pétchénégues, mais qu'on s'accorde maintenant à identifier aux Torkes. On remarquera que la variation de la désinence (-k et -p) prouve que le peuple portait le nom de *Tor* et que ces deux indices du pluriel confirment les attaches caucasiennes ici supposées ; cf. les Torètes, les Turcs, les Tarpètes de la Méotide de l'époque classique. Quant aux Bérendés, connus depuis 1097, on les considère comme des Torkes ; ils leur sont étroitement associés et on les trouve ensemble toujours et partout. Mentionnés pour la dernière fois en 1206, les Bérendés émigrèrent en partie en Hongrie. Sous le nom général de « Kalpaks Noirs » (*Tchernye Klobouki*), depuis Karamzine (II, note 218), les historiens russes, tels que Samtchevski, Goloubovski et surtout Pogodine qui a collationné toutes les données des Annales russo-ukrainiennes (dans ses *Izsted., zametch., lektz.*, V, p. 194 ss.), sont d'accord pour reconnaître dans les « Chapeaux Noirs » les Pétchénégues, les Torkes, les Bérendés et quelques autres peuples ; ces peuples sont connus à partir de 1146 jusqu'en 1202 par les Annales russo-ukrainiennes et mentionnés en 1240 par les sources turques. Rachid-eddin, après avoir décrit les dévastations commises dans la Russie méridionale par les Tatars, note : « à l'automne de l'an de Kulky qui est celui de la souris... le prince Batou avec ses frères Kodan Bourou et Boudjik attaqua le pays des Russes et la tribu de Chapeaux Noirs » (N. Berezine, *L'envahissement par Baty de la Russie*, Journ. du Min. de l'Instr. publ., Saint-Petersbourg, 1855, avril, 86, série II, p. 105). Sur ces peuples, v. D. Rasowski, *Pétchénégues, Torkes, et Bérendés en Russie et en Hongrie (Seminarium Kondakovianum, VI (1933), Prague, tirage à part)* avec notes bibliographiques substantielles.

à rattacher aux Caucasiens du Nord-Ouest¹, ainsi que nous l'avons dit à propos des Torètes et des Turcs de l'antiquité. On connaît en outre les noms propres des princes des « Chapeaux-Noirs » : Koulder, Tchurnay, Kountouvdey et les clans : Itchitey, Tchagroy, Basté ; or, quelques-uns sont incontestablement circassiens : Tchagroy est presque identique au nom de la tribu abaze de Chegrey ou Tchegrey et au nom propre circassien Tchegrey ; Basté a son équivalent dans Bastoko, nom des princes circassiens, et dans le nom de famille Basté.

L'archéologie semble confirmer ces parentés : sur la hauteur proche de la ville de Juriev, non loin de Souzdal, on a découvert des tombes qui, par leurs caractéristiques (cheval enseveli, objets enfouis) offrent des analogies certaines avec les Kourganes de « Chapeaux-Noirs » de Kiev et les tombes abkhaso-circassiennes².

Par ailleurs on sait que les Kassoghes et les Tcherkasses ou Ghergasses avaient d'importantes colonies dans le duché de Kiev ; l'actuelle ville de Tcherkassy en est d'ailleurs le témoignage vivant.

Voici enfin une dernière preuve que les Iasses sont bien des Ases de la Méotide et non les Ossètes du Caucase : Aboulféda signale, en effet, une de leurs colonies en Crimée ; il parle de la « race appelée Asse » qui habitait la ville de Kerker

1. Les Bérendés seraient des Iraniens, reste des Scythes de la Méotide (A. Sobolev, *Etudes russo-scythes, Izvest. old. russk. iaz. i slov.*, Akad. Nauk, XVI, p. 10 (1921). D'une façon générale, les « Chapeaux Noirs » seraient d'origine circassienne (V. Parkhomenko, *Tchorni Klobouki*, dans *Skidnij Svit*, n° 5, p. 244-245, Kharkov, 1928, qui raisonne ainsi : en 1023-1024, le grand-duc Mstislav amena dans sa principauté de Tchernigov, en vue de guerres contre son frère Iaroslav de Kiev, des Khazares et des Kassoghes. Parmi les tribus de cette principauté que les Annales énumèrent, figurent les Kovouy qui faisaient partie des Kassoghes. Or ces Kovouy appartenaient précisément aux « Chapeaux Noirs »).

2. A. Spitzine, *Mém. de la Commission arch. Imp.*, 15, p. 78-83 (1905) ; par la suite l'auteur a changé d'opinion et attribuait ces tombes aux Polovtzi, v. *Les Kourganes tatars (Mém. de la Soc. Taurique d'histoire, d'archéologie et d'ethnographie*, I p. 149, Simphéropol, 1927). Mais la présence des « Chapeaux Noirs » dans la Russie de Rostov-Souzdal semble ressortir de la toponymie, ainsi que l'a montré D. Rasovski, *op. cit.*, p. 61, qui attribue bien les Kourganes en question aux « Chapeaux Noirs ».

ou Kerkri¹. Ces Asses sont les descendants des anciens Iazygues refoulés dans la péninsule et non des Alains comme on l'a pensé².

Ce qui a contribué à faire chercher les Ossètes dans les Iasses, ou dans les Ases, c'est que les Ossètes sont considérés comme d'origine alane, et que les Alains sont identifiés avec les Ases. Mais le terme « Alain » est aussi peu précis que celui de « Scythe » ou de « Sarmate ».

Les Alains sont signalés dans la Sarmatie d'Europe³, autour de la Méotide⁴, près du Danube⁵, dans la Scythie septentrionale (« Alanorsoï⁶ »), en Germanie; ils traversent les Pyrénées et s'installent en Lusitanie et, paraît-il, au Turkestan⁷. Leur nom finit par recouvrir au début du Moyen Age ceux des Sarmates orientaux : Sirakhes, Aorses, Rimni, Iastae, Cachagae, Ariacae, Iaxartae (les Iastae et les Iaxartae sont les Iazygues; les Cachagae — les Kassoghes, les Ariacae — des Arikhes de la Méotide), Tanaïti, Sargatii, Nasei, Sturni, etc. (les Nasci sont les Naskoï de Ptolémée et les Tchétchènes d'aujourd'hui).

Cette fortune extraordinaire du nom reste encore inexpliquée⁸ d'autant que la première mention du peuple ne remonte pas au delà de 63⁹, et qu'elle est purement géographique : Ammien Marcellin qui leur attribue d'abord une origine massagète¹⁰ ne manque pas de souligner aussitôt après le caractère géographique de leur nom, que le peuple aurait reçu des montagnes (?); par des victoires fréquentes il aurait

1. Aboulféda, *op. cit.*, II, p. 319; Kerker = Chufut Kalé (Tomaschek, *Die Golen in Taurien*, p. 43; F. Braun, *Die letzten Schicksale der Krimgoten*, p. 53).

2. Ainsi que l'ont fait Vs. Miller, *op. cit.*, III, p. 77, n. 3; A. Vasiliev, *op. cit.*, p. 167.

3. Ptolémée, III, 5, 7.

4. Pline, IV, 25, 1; Josèphe, *Ant. Jud.*, 7, 7, 4; Ammien, 22, 8, 31.

5. *Geogr. Min.*, II, p. 119.

6. Ptolémée, VI, 14, 9.

7. Les Yen-t's'ai des sources chinoises.

8. Vs. Miller, *op. cit.*, III, p. 42 ss.; Tomaschek, art. *Alanoi* dans Pauly-Wissowa, *RE*, I, p. 1282 ss.; Kiessling, art. *Hunni*, *ibid.*, VIII, p. 258 ss.; Herrmann, art. *Samnitai*, *ibid.*, 2^e partie, t. I, p. 2137; E. Tauber, *Zur Geschichte der Alaner*, *Klio*, IX (1909), p. 19 ss.

9. Lucain, VIII, 223.

10. « Halani appelés autrefois Massagètes ».

peu à peu conquis et assimilé les peuples voisins¹; enfin tous ces peuples auraient adopté le même nom parce qu'ils avaient tous les mêmes mœurs, la même vie sauvage et le même armement.

Les Byzantins et les Arabes, loin de circonscrire nettement l'usage du nom, l'élargissent encore au contraire du côté du Caucase. Pour Procope, tous les Caucasiens du Nord-Centre et de l'Est sont des Alains; les Alains s'étendent depuis le pays des Zikhes et des Huns (Sabires) jusqu'aux Portes-Caspianes²; ils sont les voisins immédiats des Abasgoï et des Svanètes³.

Même conception chez les géographes arabes : d'après Ibn-Haukal, les Alains touchent d'un côté aux Pétchénegues, de l'autre aux Kumukhs⁴. Suivant Maçoudi⁵ leur royaume confinait avec le Serir (Daghestan) et Aboulféda les situe sur la côte de la Caspienne. « A l'orient des Abkhases, écrit-il, sur les bords de la mer, est la ville des Alains; les Alains sont établis en grand nombre dans cette contrée et, d'un autre côté, derrière la Porte des Portes » (Derbent)⁶. Pour donner une idée de l'étendue de leur pays Maçoudi rapporte que le roi des Alains pouvait mettre en ligne 30.000 cavaliers et que le pays était peuplé avec une telle densité que les coqs s'appelaient d'un village à l'autre.

Le voyageur Rubruquis qui, en novembre 1254, passa par les portes de Derbent pour se rendre de la Volga en Arménie, désigne une grande partie des Daghestaniens par le nom d'Alains; et il attribue aux Alains la fabrication des hauberts portés par ses guides, alors qu'on sait que ce fut là, depuis des temps immémoriaux, la spécialité des peuples du Daghestan, notamment des Koubatchi⁷.

1. Ammien Marcellin, 31, 2.

2. *De bello Goth.*, IV, 3; sur l'extension du nom des Alains au Caucase, v. Vs. Miller, *op. cit.*, III, 45 ss.

3. *Ibid.*, II, 29.

4. D'Ohsson, *Les peuples du Caucase*, p. 16.

5. *Op. cit.*, II, p. 42.

6. Aboulféda, *op. cit.*, II, 1^{re} partie, p. 287.

7. = Zerikerans de Maçoudi, *op. cit.*, II, p. 40, mot persan, dit-il, signifiant « fabricant de cottes de mailles, d'étriers, de mors, d'épées et d'autres objets »;

Les sources géorgiennes ne s'éloignent guère de ces données; suivant Wakhoucht l'Alanie est située à l'ouest de la Svane-thie, chez les Abazes modernes¹.

Si les auteurs du Moyen-Age élargissaient sans critique le domaine d'application du mot « Alains », les modernes sont tombés dans l'excès contraire; telle la peau de chagrin, ce domaine s'est tellement rétréci entre les mains des historiens que, à les en croire, les Alains ne seraient plus représentés aujourd'hui que par les Ossètes.

Plusieurs circonstances ont contribué à faire voir dans les Ossètes des Alains, thèse adoptée depuis Klaproth². Voici les principales³ : 1. Au 1^{er} siècle les Ossètes ou Osses sont les alliés du roi de Géorgie contre le roi d'Arménie Artaxès (*Chroniques géorgiennes*); or Moïse de Khorène nomme justement ces Osses *Alains*; 2. un passage de Flavius Josèphe (37-100 après J.-C.) : « le peuple des Alains est une tribu scythe » ... est rendu par un traducteur russe du XII^e ou du début du XIII^e siècle par : « la langue iasse (τω Ἰασσῶν) est notoirement d'origine péchénegue⁴ »; or les Iasses, on l'a vu, sont couramment considérés comme les Ossètes; 3. chez Kedrine et Zonar, pour l'année 1033, on lit que la veuve de Georges, roi des Abazghes, Alda, Alaine d'origine, avait conclu un traité d'alliance avec l'empereur Roman et lui céda la forteresse d'Anacophie⁵; le même fait est rapporté par les *Chroniques géorgiennes* suivant lesquelles Démétré, fils du roi abkhase Georges I^{er}, céda la ville d'Anacophie aux Byzantins; or si le nom de la veuve du roi Georges n'est pas donné, elle est du moins présentée comme la fille du roi des Osses⁶; en outre Alda est bien un nom

les Koubatchi s'appellent précisément augwugan qu'on a rapproché de agwan, mot qui chez les Arméniens désigne les Albaniens confondus souvent avec les Alains.

1. Cf. carte du Caucase du Nord d'après la géographie de Wakhoucht, dans *SMK*, 22, p. 85.

2. Klaproth, *Mémoire dans lequel on prouve l'identité des Osses, peuplade du Caucase, avec les Alains du Moyen-Age*, Paris (1822).

3. Cf. Vs. Miller, *op. cit.*, III, p. 39 ss.

4. V. ci-dessus, p. 111.

5. Stritter, *Memor. Popul.*, IV, p. 35, § 35.

6. Brosset, *op. cit.*, I, p. 315.

ossète¹; 5. les auteurs arabes et européens appellent les Portes de Darial « Portes Alanes »; or les sources géorgiennes les appellent « Portes d'Ossethie »; 6. à l'est des Aschtigores, le Ps. Moïse de Khorène situe les Alains dans la région d'Ardoz; or cette région n'est autre que le pays des Ossètes Irons²; 7. Joseph Barbaro qui, en 1476, se rendit à Tan (Tanaïs), est formel en ce qui concerne l'identité des Alains avec les Ases; il écrit en effet : « L'Alania è derivata da popoli detti Alani, liquali nella lor lingua si chiamano As³. »

A ces arguments, de valeur évidemment inégale, s'oppose une autre série de faits : 1. Les Ossètes s'ils connaissent, nous l'avons dit, le nom d'Ases, l'affectent exclusivement aux Balkares; 2. Aboulféda distingue les Ases et les Alains; dans le voisinage des Alains, écrit-il, « est un peuple de race turke⁴, appelé Asse » (Alasse); l'auteur ajoute, il est vrai, que ce peuple est de la même extraction et de la même religion que les Alains; pour expliquer ce témoignage de l'auteur arabe on a supposé que les Ases étaient des Alains restés dans les steppes, entre le Don et la Volga, par opposition aux Alains émigrés au Caucase; d'autres ont admis que le nom d'Ases, Osses, Iasses, a été celui de la branche occidentale des Ossètes, tandis que le nom d'Alains concernait la partie orientale du même peuple⁵; 3. Jean du Plan de Carpin qui voyagea en 1247 à la Horde d'Or énumère les peuples qui payaient tribu au Khan des Tatars et il nomme parmi eux, séparément, les Alains et les Ases⁶; 4. la carte chinoise de King Shi Ta Tien, qui date de 1331 et dont il a été question ci-dessus, situe l'As (A-sz) entre l'Alanie (A-lan) et la Circassie (Sa-rh-ko-sz); 5. les *Chroniques arméniennes*, dénombrant les peuples voisins des Géor-

1. Vs. Miller, *op. cit.*, I, p. 159.

2. *Ibid.*, III, p. 105 ss.

3. *Ramusio*, II, fol. 29, C.

4. Si l'on ne savait qu'Aboulféda range parmi les peuples de race turque des peuples tels que les Russes, les Alains, etc., on serait tenté de voir dans ses Ases des Balkares.

5. Et qui serait les Yen-ts'ai des Chinois, H. Sköld, *op. cit.*, p. 73-74.

6. *Recueil de voyages par Bergeron*, I, p. 58.

giens, énumèrent les Osses, les Alains, les Leks, les Sons, les Khazires, etc.

Que peut-on déduire de ces faits? Il est certain que les noms des Alains et des Ases recouvrent les actuels Ossètes et que dans cette rencontre, qu'elle soit d'ordre géographique ou ethnique, les deux peuples s'identifient. Mais ce qu'on oublie, c'est que ces noms ne recouvrent pas seulement les Ossètes, mais aussi d'autres peuples, dont on ne sait s'ils avaient avec ceux-là des affinités ethniques; pour ne parler que des Caucasiens, il apparaît que les Ases couvraient, en dehors des Ossètes, des Abazes, tandis que les Alains s'étendaient sur les Avaro-Dachestaniens, c'est-à-dire sur les anciens Albanais. En effet les Alains sont souvent confondus avec ces derniers. Il est remarquable que Ps. Moïse de Khorène connaisse des Albanais dans le pays des Ossètes; il désigne les Aschtigores comme un peuple « aghuan ». Ailleurs le même géographe confirme l'existence des Aghuans dans cette partie du Caucase; après avoir parlé des quatre branches des Bulgares, il écrit : « Entre les Bulgares et la mer du Pont vivent les Garches, les Koutes et les Svanes jusqu'à la ville de Pitinunte, sur les bords de la mer du pays des Avases où demeurent les Apsiles et les Abkhases jusqu'à leur port de Sebastopolis et plus loin jusqu'au fleuve du Drakon, coulant d'Aghuan et séparant l'Abkhasie du pays Egher. » Le fleuve du Drakon paraissant être le Kodor¹ qui prend sa source près de l'Elbrouz, il y a lieu de penser que les Aghuans ou Albanais ici mentionnés sont des Alains. En fait, au début du siècle dernier, il existait encore une petite tribu alane à proximité des Svanes².

1. Vs. Miller, *op. cit.*, III, p. 110.

2. Le comte Potocki, *Voyage dans les steppes...* (1829), p. 146, affirmait avoir entendu parler de l'existence des Alains dans une vallée proche de la Svanethie. Mais Klaproth, éditeur de cet ouvrage, remarque que la tribu Asghé qui demeurerait aux sources de l'Oubykh, affluent du Shagoaché supérieur, était aussi désignée sous le nom d'Alains. Cette tribu possédait, écrit-il, une langue particulière. Reinnefs notait qu'au nord-est des Lazes d'Abkhasie, dans les vallées de la chaîne principale des montagnes, demeurait un petit peuple nommé Alain que les Tatars appelaient « Edeki-Alan » parce qu'il dépendait des princes kemirgoïs, Alteko. Ce peuple parlait une langue particulière.

Il est vrai que ce n'est pas seulement avec les Albanais du Caucase que les Alains ont été souvent confondus; ils l'étaient aussi parfois avec les Alamans, par exemple. Mais leur parenté avec les Albanais n'a rien d'invraisemblable, ceux-ci ayant certaines attaches avec les Médo-Thraces. Dans cet ordre d'idée on doit retenir que Denys le Périégète associe les Alains aux Daces et aux Taures et les situe entre ces derniers et les Agathyrses¹; les Tagroï, peuple de la Sarmatie d'Europe², les Tagori du Tanaïs³ et les « Digoroï, peuple thrace⁴ » ne sont autres que les Tagaours ossètes, habitant sur les bords du Ghiseldon et de ses affluents ainsi que sur la rive gauche du Térék, et les Digores, ou Dougours, comme ils s'appellent eux-mêmes.

† Comme les Circassiens, les Ossètes remontent donc par les Sarmato-Azes aux peuples thraces et mèdes, avec un élément iranien plus visible et plus accentué. Les langues de ces deux peuples devraient donc présenter des affinités d'une part avec celle des anciens Sarmates et d'autre part entre elles-mêmes.

On sait peu de choses sur la langue des Sarmato-Iazygues et des Alains; on ne possède en somme qu'un témoignage formel de Tacite; les Oses, qui sont probablement les Ases ou Iazygues, parlaient, dit-il, le pannonien, c'est-à-dire le thrace et il ajoute : « C'est assez dire qu'ils ne sont pas des Germains⁵ »

Le document russe du XII^e siècle qui atteste la parenté des langues iasse et péché-nègue, ne nous fixe pas sur les rapports de cette dernière langue avec l'osse et le circassien. Mais le Périple anonyme du Pont-Euxin⁶ nous fournit une troisième indication : la ville d'Ardabda en Tauride (Kafa ou Théodosie d'aujourd'hui) signifie, dit-il, en langue alane et taure. *ἐπτάθεος*

1. *Orb. descr.*, 305-306.

2. Ptolémée, III, 5, 11.

3. Plinius, VI, 7, 3.

4. Polybe d'ap. Stéphanos de Byz.; cf. les Digères sur la rive gauche du Strymon et voisins des Besses, Plinius, IV, 18, 1.

5. Tacite, *Germ.*, XLIII; pourtant ailleurs, *ibid.*, XXVII, il range les Oses parmi les nations germaniques.

6. *Geogr. Gr. Min.*, I, 415 (51), édit. Ch. Muller.

« à sept dieux ». Il y a lieu de présumer que le mot a été retouché pour les besoins d'une étymologie populaire et que le nom, en métathèse, est le même que le fameux nom de ville Abdera qu'on trouve en Thrace, en Espagne, dans l'Afrique du Nord, en Asie Mineure (Césarée), en Crète (Aptera) avec, en plus, une désinence *-da* dont il sera question dans la suite.

Le mot a été interprété à l'aide de l'iranien¹ et de l'osse² et pour ce faire on lui a restitué, sans s'en douter, la vraie forme antique « Abdarda »; seulement cette opération a faussé la structure morphologique du mot, l'ordre des composants, qui est essentiel, et les interprétations proposées omettent l'élément fondamental de l'étymologie attestée, à savoir le mot « dieu »; bref on a procédé par une pétition de principe. Il est plus sage d'aborder le mot tel qu'il a été transmis par l'auteur anonyme et d'y déceler les deux mots « dieu » et « sept ». Si dans Ard (a)-abda, « sept » doit correspondre à *-abda* (et là-dessus l'accord se fait facilement, car en osse *awd-* « sept », avest. *hapla*, etc.) force nous est donc de chercher le mot « dieu » dans *ard(a)-* qui semble bien être la forme taure (et cimméro-thrace), cf. Arte-mis « déesse lune » avec *ar-* article préfixé³ et où *da* ou *ta* est proprement le mot « dieu », cf. circ. *tha* « dieu ».

L'ordre des mots et l'absence de suffixe du pluriel dans *ard(a)* sont conformes à l'usage circassien qui suffixe le nom de nombre au singulier du substantif.

Ainsi le mot serait en effet taure et alain.

Enfin Ammien nous a transmis un mot sarmate; arrivé en Pannonie en 359 après J.-C. pour étouffer le soulèvement

1. Déjà Müllenhoff, *Ueber die Herkunft und Sprache der pontischen Skythen und Sarmaten*, dans *Monatsbericht der K. Preuss. Akad. d. W.*, voyait dans ce mot une mauvaise graphie, et changeant l'ordre des composants, rétablissait Ἀβδάρδα; il comparait ἀβδα avec avest. *hapla*, « ἑπτα » et la deuxième partie du nom qui doit signifier *ἑδος* était interprétée par v. pers. *arda*, lat. *arduus* « haut »; le tout signifierait : « (ville) élevée par sept (dieux) ».

2. Vs. Miller, *op. cit.*, III, p. 76, acceptait la correction proposée par Müllenhoff et voyait dans *-αρδα* l'avest. *areda* « côté » (skr. *ardha*, osse *ard -āg* « moitié »); le tout signifierait : « ayant sept côtés »; que *αρδα* doive former la seconde partie du mot, écrit-il, cela ressort d'analogies telles que : Bagarda, ville de Paropamis (Ptolémée, VI, 18, 5), Abdarakos, nom propre (Latychev).

3. Qui en circassien moderne est l'article défini suffixé.

des Sarmates, Constance II, pendant qu'il les haranguait en vue de se les concilier, vit un Sarmate pousser soudainement un cri de guerre « marha, marha » et engager ses compagnons à la bataille.

Le mot a été expliqué par avest. *mahrka* « mort¹ » ou par v. pers. *mard* « homme² ». Quelle qu'en soit l'étymologie iranienne, le mot existe encore aujourd'hui chez les Circassiens sous la forme de « mardj » qui est un cri de ralliement, un appel à l'effort suprême; cf. osse *mardzä*.

En plus de ces mots on connaît deux noms de rois iazygues : Banadaspos et Zantikos³; dans le premier, l'élément *-aspo* est le même que le radical de Aspak(o) du Bosphore Cimmérien⁴ (dont la désinence est circassienne, de même que celle de Zantikos). On l'interprète généralement par l'iranien (avest. *aspa*, n. pers. *asb* « cheval »). On peut le rapprocher aussi du nom de peuple méote Aspurgiani que nous avons rapproché du nom des Ases ou Azes.

Quant à Zantikos, il rappelle le nom, assez répandu au

1. Müllenhoff, *Deutsch. Allert.*, III, p. 86; Vs. Miller, *op. cit.*, III, 86, qui le met en outre en parallèle avec osse *marg* « poison »; pourtant, suivant les règles de la phonétique osse, *-r* iranien devrait aboutir à *-l-* en osse.

2. E. Benveniste, *J. As.*, CCXXI (1932), p. 135 ss., démontre que avest. *mahrka* (= *marka*) n'a jamais pu aboutir qu'à *mark* ou *marg* (pehl. *mark*, pers. *mārg*, kurde *mark*, bal. *mark* « mort ») et qu'il serait surprenant qu'un Romain, pour le transcrire, ait substitué à *-re-* ou *-rg-* un groupe aussi peu courant que *-rh-*. Chez les Perses, écrit-il, la formule du défi du duel entre deux armées était : *mard u mard* « homme et homme » (homme contre homme) et cette formule correspond au sarmate *marha, marha*; cette explication est d'autant plus probable qu'un appel au combat singulier précédait toute bataille dans la tradition de plusieurs peuples iraniens ». En continuant sa démonstration, M. Benveniste fait ressortir que « le thème *mart-* devait aboutir à *malk-* dans les parlers du Nord-Est. Or, puisque le *-hr* du Nord-Ouest ne subit pas de métathèse, c'est *malh* du Nord-Est que reproduit le *marha* sarmate, avec une adaptation de *l* en *r* due à Ammien ou aux copistes. Ainsi la dialectologie confirmerait la venue des Sarmates du Nord-Est de l'Iran ». Le duel avant la bataille existait chez les Circassiens aussi; les Annales russes citent le duel entre le grand-duc Mstislav et le prince kassoghe, Rédédia. En Kabardie, il existe une famille dont la tradition rapporte qu'une certaine femme avait défié en duel le chef de l'armée adverse et l'avait vaincu. D'autre part, le circassien offre de nombreux exemples d'un ancien *d* aboutissant à *dj* : *Sindj*, en regard de *Sindj* d'aujourd'hui; *Dandar-* en regard de *Djardar* moderne, etc.

3. Dion Cassius, 71, 16; ces noms ont été interprétés par osse (Vs. Miller, *op. cit.*, III, p. 86).

4. Γώσακος Ἀσπάκου, Latychev, II, n° 446; cf. n° 447.

Caucase, Djanti (chez les Ossètes, les Circassiens, les Arméniens), et on ne peut rien en conclure.

C'est seulement l'étude comparative de l'osse et du circassien qui peut nous fixer sur le degré de filiation commune de deux peuples avec les anciens Azo-Sarmates.

La question dépasse le cadre des rapports entre le circassien et l'osse; elle touche au problème de la position du circassien par rapport à la famille des langues indo-européennes, la place de l'osse, comme langue iranienne, ayant été suffisamment définie. La question attend une étude spéciale et détaillée.

Disons seulement qu'aussi distinctes qu'elles puissent paraître à première vue, les langues osse et circassienne offrent des points de rapprochement fort intéressants tant du point de vue de la morphologie que de celui du vocabulaire.

Voici, à titre d'exemples, quelques faits dont beaucoup, bien entendu, peuvent avoir des analogies dans d'autres langues¹ :

Nom : le cas oblique en *-n* (oubykh), *-m* (circ.) (datif, complètement local ou circonstantiel, premier terme des expressions génitives) correspond à osse *-än*. Le suffixe du pluriel *-nä* (oub.) s'est conservé dans les prénoms démonstratifs osse; contrairement au principe de la déclinaison indo-européenne, le suffixe du pluriel circassien et osse précède et ne suit pas la désinence de déclinaison. Le suffixe circassien de noms verbaux abstraits correspond à osse *-ag* et *-gä*.

Adjectif : l'osse forme le comparatif à l'aide du suffixe *-där*, et dans le superlatif ce *-där* se met deux fois; cf. abkhase *dara-* « très » et circ. *-ded* qui servent à former le superlatif.

Pronoms : personnel osse *az* « moi, je » correspond à circ. *se*, abkh. *sara* (forme pleine) et oub. *səgwa*; démonstratif osse *ai* (iron), *ajä* (digor) « hic, ce » répond à circ. *a*, ou *aj* (forme pleine) et osse *ui* (ir.), *je*, *jejä* (dig.) « ce-là, celui-là » est identique à circ. *wu* ou *wuj* (forme pleine) « id. ». Ces pronoms

1. Pour la morphologie des langues circassiennes, v. G. Dumézil, *Etudes comparatives sur les langues caucasiennes du Nord-Ouest*, Paris (1932) et G. Dumézil et A. Namitok, *Fables de Tsey Ibrahim*, Paris (1939).

osse s'emploient aussi comme pronoms personnels de 3^e personne exactement comme les pronoms correspondants du circassien.

Interrogatifs : *cə* (ir.), *ci* (dig.) « quoi », cf. circ. *sə*, *səd* (forme pleine) « id »; os. *acə* (ir.), *aci* (dig.) « celui-ci » et *ucə* (ir.), *oci* ou *joci* (dig.) « celui-là » (avec les noms), cf. circ. *aš'* et *wuš'* « id ».

Le pronom indéfini osse *ändär* « autre » est la forme nasalisée¹ du circ. *adere*.

Les noms de nombres ordinaux, à partir de « quatre », sont formés en iron avec le suffixe *-m* ce qui est conforme à circ. *-n*.

Négation : osse *ma* « ne », cf. circ. *mə*; osse *necii* « nihil est », cf. circ. *neč'ə* « vide ».

Verbes : la racine verbale est donnée dans l'osse et le circassien par l'impératif 2^e sing.; suffixe osse de l'infinitif *-ən* (ir.), *-un* (dig.) est conforme à circ. *-n*; l'affixe *-tä* s'ajoutant à la désinence de l'infinitif exprime en osse le duratif; l'imparfait est formé par le participe passé + *tän* (pour les verbes neutres) et *-ton* (pour les transitifs); cf. circ. *-lə-* affixe du passé imparfait, et *-li*, suffixe du gérondif au passé imparfait.

L'osse connaît l'alternance *-a/-ä-* dans les racines verbales; avec *-a-* le verbe est transitif; avec *-ä-* il est neutre. Des faits analogues existent dans l'arménien où les verbes en *-a-* sont généralement neutres, et les verbes en *-e-* transitifs; dans l'ourartien ou haldi où la racine avec *-u-* a valeur transitive, et avec *-a-* valeur neutre².

Le circassien connaît le même fait sur une plus grande échelle; ici le *-a-* des racines des verbes neutres devient *-e-* dans le transitif; *-o-* devient *-u-* et *-e-* devient *-ə-*.

A ces traits communs de l'osse et du circassien peuvent être ajoutés des faits tels que : dig. *ba* « donc », cf. circ. enclitique *-ba* (par ex. *k'o-ba* « va donc »); dig. *-bäl* postposé

1. La nasalisation des dentales est un fait courant en circassien; l'osse le connaît également.

2. Ainsi que l'ont relevé J. Friedrich et M. Tsérethéli.

signifiant entre autres « devant, *mimo*, *vdol*, *po* », cf. circ. *ble-* (préverbe) « id. ».

Le vocabulaire commun aux deux langues est riche. Si certains mots semblent empruntés par l'osse au circassien¹; si d'autres mots communs aux deux langues sont en outre répandus dans tout le Caucase et autour du Caucase² et parfois même ont une extension bien plus grande³, enfin si un grand nombre de mots semblent communs à l'indo-européen, à l'osse et au circassien⁴, d'autres mots ayant notam-

1. Tels, par ex., os. *unaffa* : kab. *unafe*, circ. *unas^{oe}* « conseil »; os. *kafən* : kab. *kafen*, circ. *kas^{oen}* « danser »; os. *nari-xor* : kab. *nari-xu*, circ. *nartəf* « maïs » (« millet » des Nartes »); chez les Ossètes le mot *xor* entre dans le composé pour désigner « orge »; os. *xor* : kab. *xu*, circ. *fə* (dans *fəgu* « millet décortiqué ») « millet » (en digor *xuar* signifie aussi « pain »); dig. *sātzā* : circ. *zātə* ou *zāntə* « avoine »; os. *cəbzə* : circ. *s'əbjəy* « poivre », cf. balkare *čibici*; os. *cuan* : circ. *s'əwan* « fonte », cf. russe *čugun*; os. *gom* : circ. *ghoane* « trou »; os. *gon* : circ. *gonə* « coffre à grains »; os. *gumə* : circ. *ghumə* « gros »; os. *guffä* : kab. *kufe*, circ. *kus^{oe}* « caisse de voiture »; os. *qaz* : circ. *kuc'a* « moelle »; os. *godannä* : circ. *qudan* « de belle taille, grand »; os. *qont-xora* : circ. *qonə* « fenouille »; os. *qorrag* : circ. *qoregh* « perche, gaule »; os. *quari* « latte, arbre piquant » : circ. *qure* « branche, herbe sèche »; os. *qulon* : circ. *qolen* « bigarré »; os. *dau* « soupçon, doute » : circ. *dawə* « litige »; os. *dua* : circ. *duwa* « sangsue »; os. *dərəs* : circ. *terez* « exact, régulier, conforme »; os. *dzalla* « commune, société, humanité » : circ. *čəlle* « village, commune »; os. *zāldag* « soie » : circ. *s'al* « ver à soie »; os. *qan* : circ. *qan* « élève », os. *axai* : circ. *ah* « part », etc.

Ces lignes étaient écrites quand nous avons pris connaissance de l'article de K. Bouda, *Čerkessisch-ossëtische Lehnbeziehungen* (dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen*, Neue Folge, 65 Band, 3/4 Haft. p. 177 ss. (1938) qui fait d'intéressants rapprochements de mots osse et circassiens.

2. Os. *kala* : circ. *ghalai*, abkh. *kalai* « étain », cf. géorg. *kala*, oudi *qalai*, touche *kal*, n. pers. *kalay*, arabe *qualay*, turc *galai*; os. *guton* : abkh. *kotan* « charrue », cf. géorg. *gu'ani*, oudi *kotan*, tchéchéne *golan*, avar *kutan*, arm. *kuthan* (V. Miller, *op. cit.*, III, p. 12); os. *nesi* : circ. *naš* « melon », cf. géorg. *nesvi*; os. *kārdo* : circ. *qurž* « poire », cf. lak *qort*, hongr. *körtve* « id. »; os. *dzəp* : circ. *djəbe* « poche », cf. mingr., kurde, arabe etc.; os. *qama* : circ. *qame* « poignard »; os. *qallā* : circ. *qale* « forteresse »; os. *qand'əl* : circ. *qand'jal* « ressort, acier »; os. *avg* : circ. *apč* « verre », cf. arm. *apaka*; os. *bog* : circ. *bəgu* « taureau », cf. russe, tchéchéne; os. *qaxbai* : circ. *qahpe* « prostituée »; os. *qamal* : circ. *qamal* « roseau ».

3. Os. *gādi* : circ. *ketu* « chat », etc.

4. Os. *gān* : circ. *kanəf* « chanvre »; os. *birā* (dig. *beura*) : circ. *be* (*ber*, forme pleine) « beaucoup »; os. *stən* : circ. *s'ətən* « être debout, stehen » (le mot en circassien est composé de *s'ə* préverbe, indice de lieu, et de la racine *-t-*; cf. *letən* « être sur », *gotən* « être à côté », etc.); os. *tāf* (*tabən* « chauffer ») : circ. *lāp* « charbon brûlant »; os. *kori* « boule » : circ. *xuray* « rond » (Lopatinski comparait avec *χορός*), cf. tchéché. *kūri* « autour », arm. *šurj* « autour » qui remonte à une forme indo-européenne **kur-ye*, ainsi que l'a démontré A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXVI, fasc. 2, p. 75; os. *uarən* « pleuvoir » :

ment trait aux parties du corps ne peuvent guère être des emprunts et remontent sans doute à une source commune : os. *moko* (dig.), *muku* (ir.) « laide figure, russe *morda*, *roja* », circ. *negu* « visage » (composé de *ne* « œil » et *gu* « cœur »); os. *ser*, *saro* « tête », circ. *šha*, oubykh *š'a* « tête »; cf. perse, kurde, etc.; os. *fii* (dig.), *findz* (ir.) : circ. *pe* « nez » (osse *f* = iran. *p*¹), cf. abaze *pinza* « id. »; os. *ävzag* : circ. *bzegu* « langue » (composé de *bze* « langue » et *gu* « cœur, corps d'une matière »; on compare le mot osse *ävzag* à avest. *hizva*, skr. *jihvā* et v. pers. *izava*); os. *boco* : circ. *pač'e* « moustache » (de *pe* « nez » et *č'e* « sous, queue »), cf. os. *bolso*, *bodzu* « barbe »; os. *začə* : circ. *jač'e* « barbe »; os. *xurə*, *xarə* « gorge », skr. *krka*, cf. circ. *gorg* (-ən) « hurler »; os. *naffä* (dig.) « nombril », circ. *nəbe* « ventre² », cf. n. pers. *naf*, skr. *nābhi*.

Il est difficile d'attribuer aux Circassiens à l'exclusion des Ossètes, ou inversement, des mots tels que : os. *sänä*, *sän* : circ. *sane* « vin »; os. *säx*, *sapəxə*; circ. *s'əghu* « sel »; os. *matara* « sac en cuir, outre », circ. *mate* « corbeille, panier, outre ». cf. lat. *metella* « corbeille³ », cf. indo-eur. **mel-* « mesurer »; os. *səf* : circ. *s'əp'e* « feuille »; os. *bindza* (dig.) : circ. *badze* « mouche⁴ »; os. *kord* : circ. *kort* « foule⁵ »; os. *kundri* : circ.

circ. *wer* « torrent », *werəz* « marais »; os. *gar* ou *garā* : circ. *qaru* « force, fort », cf. arm., baldi; os. *māi*, skr. *mās* : circ. *maze*, abkh. *aməz* « lune », cf. arm. *amis*; os. *bən* (dig. *bun*) « sol, place » : circ. *bənə* « tombeau » (le prince N. Troubetskoy tient ce mot pour un emprunt à l'osse, v. ses *Remarques sur quelques mots iraniens empruntés par les langues du Caucase septentrional*, dans *Mém. de la Soc. de Ling. de Paris* (1921), p. 249; pourtant le mot existe en arménien, en géorgien et dans le texte mède des inscriptions des Achéménides; v. N. Marr, *Définition de la langue de la 2^e catégorie des inscript. cunéif. des Achémén.*, dans *Zapiski vost. old. imp. russ. arch. obsč.*, t. XXII, fasc. I, p. 79-80 (1914), en russe); os. *salə* : circ. *s'erəx* « roue », cf. avest. *caəra*, afgh. *tsarə*, n. pers. *cārə*; os. *fäsdən* « pis » : circ. *bədzə* « sein »; os. *amazos* « ivraie, mauve herbe » : circ. *māqu* « foin »; os. *binontae* (plur.) : circ. *bənə* « famille, épouse »; os. *barau* : circ. *bruw* « vrille »; os. *qorg* « fossé profond », *qulf* « profond » : circ. *kuw* « profond »; os. *qriqup* : circ. *qerew* « grue »; os. *dādən* : circ. *tən*, *ten* « donner ».

1. Vs. Miller, *op. cit.*, II, p. 84.

2. Lopatinski comparait avec allem. *nabel* « nombril ».

3. Von den Valden, *Über Ursprung und Herkunft der indogermanischen Sprachen und anarische Sprachreste in Westeuropa*, p. 45, mettait le mot latin en rapport avec circ. *mate* qu'il tient pour « anarien ».

4. Prince N. Troubetskoy, *op. cit.*, p. 249, croit que le mot est emprunté à l'osse.

5. Vs. Miller, *op. cit.*, II, p. 70, était enclin à donner à ce mot une origine iranienne.

qoance « buisson »; os. *qəg* « chagrin, affliction »; circ. *qəghe* « prostré »; os. *mägur* : circ. *məgho* « malheureux, malchanceux » (de *mə* négatif et *ghun* « mûrir »); os. *mätəx* : circ. *mac'e* « sauterelle »; os. *bäläg* : circ. *balag* « pelle » (en bois); os. *xuin* « coudre » : circ. *xən* « tresser »; os. *xaun* : circ. *-xən* « tomber » (-*x-* comme affixe de formes verbales exprime en circassien la chute ou le mouvement d'en haut en bas); os. *lasən* : circ. *lesoun* « traîner »; os. *abənäi* : circ. *bänen-* « lutter, zu Boden geworfen werden »; os. *davun* : circ. *dəghon, təghon* « voler »; os. *astaun* « refroidir » (un liquide) : circ. *s'tən* « geler »; os. *dombay* : circ. *dombay* « aurochs »; os. *a-škaun* « dévorer, avaler »; circ. *šken, šxen* « manger ».

Ces coïncidences, dont la liste peut être allongée, ne sont pas uniquement imputables aux contacts fréquents ou aux mélanges entre les deux peuples¹; elles peuvent difficilement s'expliquer par une simple « influence » de la langue circassienne².

On constate trop d'autres traits communs aux deux peuples, surtout en ce qui concerne les croyances, les légendes³, les rites funéraires⁴, les coutumes⁵ et jusqu'à l'ameublement, la

1. Et ce mélange était inévitable entre les Kabardes et les Digores voisins. On sait que le clan Tcherkessathi, un des plus importants parmi les Digores, est d'origine circassienne, clan que Pallas regardait comme une nation particulière. Des familles portant le même nom, telle que Kousmazof (ossète), Koutchmazouko (kabarde), Abat, etc. existent chez l'un et chez l'autre de ces peuples.

2. Cette influence était très grande puisque l'aristocratie ossète avait l'habitude d'envoyer chez les Circassiens les jeunes gens pour apprendre la langue et les manières circassiennes; aussi cette aristocratie était-elle bilingue. En outre, les Ossètes avaient emprunté (?) aux Circassiens les noms propres comme Aytək, Misaost, Sausruk, Bauto, Tiwo, etc.

3. Les légendes sur les Nartes sont considérées aussi bien par les Ossètes que par les Circassiens comme leur patrimoine national; v. G. Dumézil, *Légendes sur les Nartes*.

4. Les Ossètes pratiquaient la même coutume que les Circassiens de mener le cheval à la tombe du défunt; comme les Circassiens, les Digores plantaient sur la tombe des arbres, coutume que l'on retrouve chez les Thraces et chez certains peuples de l'Asie Mineure à l'époque antique; et comme les Circassiens, les Ossètes se fustigeaient jusqu'au sang après la mort d'un proche, coutume qui rappelle certaines pratiques des anciens Lacédémoniens, etc.

5. La manière de recevoir les hôtes, le pavillon des hôtes, les jeunes gens ossètes et circassiens ne s'asseyant pas devant les personnes âgées; les hommes regardant comme méléant d'aller voir leurs femmes pendant le jour; les filles portant des corsets de peau que le jeune marié est astreint d'ouvrir avec son

façon de construire les maisons¹, l'habillement² : tout cela engage plutôt à songer à une ascendance commune sarmatoaze.

Et ce n'est certes pas un hasard si, en plein pays ossète, on trouve des indications toponymiques de caractère purement circassien telles que les noms des rivières de Psedo et Kourp, affluent du Térék venant du Sud; cf. Akour, rivière en Abazie (*akour* en abaze signifie « rivière »).

Cette ascendance sarmato-aze est visible d'ailleurs dans les coutumes des Sarmates, si peu qu'elles soient attestées. Comme les Thraces, les Mosunokoï, les Sarmates se tatouaient³. Et certains vestiges de cette antique coutume se sont conservés chez les Circassiens jusqu'aux temps modernes, ainsi que nous le verrons dans la suite; l'habillement sarmate rappelle le capuchon, le « bachlyk » d'aujourd'hui; les hautes coiffures à forme conique des femmes sarmates ont été comparées justement avec les coiffures des femmes circassiennes⁴.

Et pour compléter le tableau, même l'antique tradition des Amazones sarmates s'est conservée chez les Circassiens comme une tradition nationale.

Plusieurs auteurs ont recueilli cette tradition⁵. Voici, d'après baron Uslar, comment la légende est rapportée par les Circassiens eux-mêmes : « Dans le temps, disent les Kabardes, où nos ancêtres habitaient sur les rives de la mer Noire, ils étaient souvent en guerre contre les Emmetch; ainsi s'appelaient les femmes guerrières qui habitaient au nord de la

poignard; l'aide gratuite prêtée pendant une journée aux voisins pour des travaux de champs (« bonziu » des Ossètes, « s'yħaf » des Circassiens); l'éducation des enfants hors de leurs familles (l'élève portant le nom de « qan » chez les deux peuples), etc. Les coutumes (« khabzé ») sont à tel point identiques que les Kabardes disent que les Ossètes les ont prises chez eux.

1. Le rôle important chez les Ossètes de la chaîne suspendue au foyer, les petites tables rondes à trois pieds, etc., qu'on retrouve identiques chez les Circassiens.

2. L'habillement des femmes et des hommes est chez les deux peuples semblable jusque dans les moindres détails, tels, par exemple, la façon d'enrouler les nattes dans des tissus chez les femmes mariées ossètes et circassiennes; sur les coutumes ossètes, v. Klaproth, *op. cit.*, II, p. 250 ss.

3. Pline, XXII, 1.

4. Vs. Miller, *op. cit.*, III, 94, n. 2.

5. Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus*, I, 238; comte Potocki, *Voyage dans les steppes...*, I, 225; II, 77; baron Uslar, dans *SMK*, 10, p. 515.

Svanethie jusqu'à la Petite Kabardie. Elles n'admettaient chez elles aucun homme; mais les femmes qui désiraient prendre part à leurs expéditions militaires étaient accueillies par elles avec empressement.

« Un jour que les deux armées, après des fortunes diverses, allaient se livrer une bataille décisive, la commandante des Emmetch, qui passait pour posséder un esprit prophétique, sollicita une entrevue tête-à-tête à Toulme, chef de l'armée circassienne, qui avait également des dons de divination. On dressa une tente pour la rencontre; l'entretien terminé — il dura quelques heures — la commandante des Emmetch sortit de la tente et annonça à sa troupe que, cédant aux instances pressantes de Toulme et vaincue, elle voulait l'épouser, les engageait à cesser les hostilités et à faire comme elle. En effet, les femmes épousèrent les soldats de l'armée adverse. Et nos pères, joyeux, retournèrent à leurs demeures, accompagnés de leurs nouvelles épouses. »

Le baron Uslar n'avait pas manqué de souligner la ressemblance de cette tradition avec celle qui était répandue dans le monde grec et s'était demandé si les colons grecs n'avaient pu l'entendre dans l'ancienne Circassie et si Hérodote n'avait pu l'enregistrer de leur bouche avec quelques altérations. Le nom même d'Emmetch semble identique au radical de Ἀμαζόνες.

Et, en effet, la ressemblance du récit d'Hérodote et de la légende citée est telle qu'on pourrait être amené à croire que la tradition circassienne n'est que la paraphrase de la légende grecque transmise par le Père de l'histoire, si certains détails ne s'opposaient pourtant à l'hypothèse d'un emprunt pur et simple : outre le fait que les Scythes d'Hérodote (qui n'étaient pas en réalité des Scythes véritables, car les Amazones du Thermodon avaient débarqué sur la côte circassienne en un point où il n'y avait aucun établissement scythique) deviennent, dans le récit, des Circassiens, les précisions concernant les noms des chefs de deux armées et les indications géographiques rendent probable qu'on se trouve ici en présence

d'une légende autochtone remontant directement aux mêmes faits historiques ou légendes épiques que la légende transmise par les auteurs grecs.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans l'étude du problème des Amazones; nous aurons l'occasion d'en reparler. Rappelons seulement que les deux aspects de l'institution des Amazones — religieux et social (matriarcal) — se sont clairement perpétués jusqu'aux temps modernes chez les Circassiens. Pour ne parler que de l'aspect social, il suffit de connaître la vie abkhase et la situation de la femme abkhase pour reconnaître la place exceptionnelle qu'elle tient encore aujourd'hui dans la société.

On sait d'ailleurs que des femmes guerrières existaient chez les Circassiens, même encore au xvii^e siècle; le Père Lamberti¹ racontait que les Svanes et les Karatchaïs, ayant repoussé une attaque des Circassiens, parmi les tués on avait trouvé un grand nombre de femmes².

Chez les Abkhases, les femmes s'entraînaient dès leur jeune âge au maniement des armes, et accompagnaient parfois leurs maris dans les expéditions nocturnes³.

Ainsi, des données de tout ordre confirment que les Circassiens, surtout les Abkhaso-Abazes, descendent des Sarmato-Azamates ou Iazygues⁴, d'accord en cela avec les témoignages des anciens auteurs qui apparentaient ces Sarmates aux peuples Méotes, Sindes et autres de l'ancienne Circassie.

Ces parentés abkhaso-sarmates et mèdes pourraient expliquer la légende citée plus haut, d'après laquelle les Abkhases sont les descendants d'un peuple blanc d'Arabie, du nom d'Abasaa. En Arabie, dans la région que les Arabes appellent

1. *Recueil des voyages au Nord*, VII, p. 180-181.

2. L'armement d'une de ces femmes aurait été apporté à Dadiani. P. Lamberti décrit en détail cet armement; Dadiani, continue-t-il, avait promis une forte récompense à celui qui lui amènerait vivante une de ces femmes guerrières.

3. Matchavariani, *Sur la situation de la femme en Abkhazie*, SMK, IV (1884).

4. Le mot « Sarmate » s'est conservé chez les Circassiens sous la forme de Charmat ou Chermet; B. Nogmov, *op. cit.*, cite une locution kabarde : « Tu n'es ni Charmat, ni diable, d'où viens-tu donc? », qui se dit à quelqu'un qui provoque le rire dans une société. En outre, une famille abkhase porte le nom Charmat.

Madhig, existait un peuple nommé Abasenoï ('Αβασσηνοί) voisin des Sabaï et des Khatramotes¹. Il s'agit sans doute d'un peuple mède et la légende abkhase pourrait garder le souvenir d'un retour partiel de ces Abasenoï au Caucase occidental. L'infiltration des tribus médo-thraces en Syrie, en Palestine, en Arabie et jusque dans l'Afrique du Nord aux hautes époques semble bien établie. Les hommes de haute stature, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, dont on connaît l'existence dans ces contrées à époque ancienne sont les témoins de ces migrations. Le nom de Ma'add ne désignait-il pas certaines tribus arabes, originaires, disait-on, du nord de l'Arabie? Et la même tradition ne nous raconte-t-elle pas les guerres incessantes entre ces Ma'add et des tribus du Yemen à l'époque préislamique²?

La légende abkhase est à mettre en parallèle avec une autre, qui rattachait les Sanariens du Caucase à un peuple également originaire d'Arabie. Voici ce qu'en dit Maçoudi³ : « Dans le voisinage de Samsakha, entre Tiflis et le château des Alains, se trouve le royaume des Sanariens dont tous les souverains portent le titre de Koriskoï. Tout chrétiens qu'ils soient (les Samsakhas et les Sanariens), ils se vantent d'être des Arabes, descendants de Nizar, fils de Mâdd, fils de Modar, par une fraction de la branche d'Okail, qui anciennement se serait établie dans cette contrée, où ils exercent actuellement une très grande prépondérance. Ce qui semblerait confirmer cette assertion, c'est que j'ai rencontré dans le pays de Mareb, dépendant du Yemen, des Okailites alliés à des Madhidjites, dont les manières d'être sont en tous points semblables à celle de leurs frères du Caucase ». Et l'auteur arabe, un peu plus loin, répète : « Les Sanariens prétendent, dans des récits très détaillés, qu'ils se sont séparés autrefois des Okailites du Mareb ».

Or, il y a lieu de voir dans les Sanariens de Géorgie les Zanarka de Ps. Moïse de Khorène et les Sanarioï qui, à l'épo-

1. *FHG*, IV, p. 524.

2. H. Brau, art. *Ma'add*, dans *Encycl. de l'Isl.*

3. *Op. cit.*, II, p. 67-68.

que de Ptolémée, vivaient au nord du Caucase, au-dessus des Albaniens. Comme les Abkhases, les Sanariens de Maçoudi sont venus du Nord; comme pour les Abkhases donc, la légende de leur origine arabe ne reflète que le retour possible au Caucase de quelques colonies des Mèdes, ou bien la conscience nette qu'avaient les Sanariens de leur parenté avec les colonies mèdes d'Arabie. Nous disons « Mèdes » car les Sanarioï sont à rattacher aux Sanigs et aux Svanes¹, peuple que nous avons trouvé en pleine Médie et qui au Caucase occidental vivaient entre les Abkhases et les Circassiens du Nord².

A la lumière des parentés médo-circassiennes, on s'explique facilement pourquoi la tradition des Circassiens les présente comme les parents des Albaniens et des Kurdes ou des Mar³, c'est-à-dire Mèdes⁴.

Ces parentés appuient l'hypothèse suivant laquelle l'ancienne langue mède serait, — parmi les langues vivantes, — la plus proche de l'abkhase.

Il y a près de deux siècles qu'on a découvert les inscriptions achéménides en trois langues; celle de la deuxième colonne a été déclarée tantôt médique, tantôt susienne ou élamite; plusieurs générations de savants se sont efforcés, sans résultat, de l'expliquer⁵. Cette langue qu'on savait n'être ni indo-

1. La forme « Sanar » est svane, comme la forme « Sanig » est circassienne (avec désinences du pluriel : svane -r et circassienne -g). Les Svanes sont appelés dans l'antiquité Σοαυες (Strab., XI, 2), Suani (Pline, VI, 11), Σουανιται (Proc., *De bell. Goth.*, I, 15), Sones ou Suanes (Textes arméniens), Soné, forme pure (chez les Kabardes); ils s'appellent eux-mêmes Chan (Chwané « Suanien »); la Chronique de Wakhoucht tire le mot du géorgien *savané* « abri, asile ».

2. La venue des Svanes du Caucase du Nord où habitaient les Sanariens de Ptolémée est confirmée par la tradition locale qui rapporte que Sourmakh, un des fils de Pharnavaz, vint dans la Svanethie actuelle avec sa tribu, après avoir traversé l'Osséthie et la Kabardie; il trouva un refuge dans le bassin de l'Ingour Supérieur. Selon cette tradition, Sourmakh est l'ancêtre des Svanes.

3. C'est ainsi que s'appellent les Kurdes de Mogok et de Bohtan ainsi que les Sindiabi.

4. Les Kardukhoï (Kurdes) étaient tenus pour un peuple mède par Sophænetus Stymphalius (contemporain de Xénophon) d'ap. Stéph. de Byz.; cf. l'expression « Kûrdân Shah i Madig ».

5. J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, Paris (1879); les résultats acquis jusqu'en 1890 sont exposés par Weissbach, *Die Achämenideninschriften zweiter Art*, Leipzig (1890). Voir le texte dans l'édition de King Thompson et Budge, *The Sculptures and Inscription of Darius the Great on the rock of Behistun in Persia, A New Collection of the Persian, Susian and Babylonian texts, etc.*, London (1907).

européenne au sens courant, ni sémitique, ni turque¹, paraissait avoir des rapports avec les langues du Caucase; c'est au géorgien qu'on a eu recours d'abord. Malgré l'opinion contraire des meilleurs connaisseurs du géorgien² on persista quelque temps dans cette tentative.

N. Marr a eu le mérite de montrer le premier que c'est la langue abkhase qui, seule, peut contribuer à projeter la lumière sur la langue de la deuxième colonne, à laquelle il convient de restituer son vrai nom de « médique ». C'est aux Mèdes, maîtres de l'Iran avant les Perses et porteurs d'une vieille tradition de culture sociale, politique et matérielle, que les rois Achéménides devaient rendre hommage en gravant leur langue entre les langues perse et assyrienne.

C'est à la composante mède probable de la langue ourartienne qu'on doit aussi attribuer la présence d'un élément circassien dans cette langue.

La phonétique du haldi mal fixée et peu connue rend difficile les rapprochements sûrs³; la lecture elle-même des

1. En 1896, Heinrich Winkler a publié, à Breslau un ouvrage : *Die Sprache der zweiten Kolumne der dreisprachigen Inschriften*, qui porta le premier coup à la thèse altaïque soutenue par Oppert; il rattacha la langue en question aux langues caucasiennes. L'hypothèse de Winkler a paru confirmée par les textes en « ancien élamite » que la Délégation en Perse avait rapportés et qui ont été publiés en 1901. En suivant la méthode de Winkler, G. Hasing, en collaboration avec Ferd. Bork, a travaillé sur les textes élamites et est arrivé aux mêmes conclusions que Winkler.

2. Djavakhov, *Aperçu des théories et de la littérature sur l'origine de la langue géorgienne*, dans *Journ. du Min. de l'Instr. publ.*, nouvelle série XVI (1908, n° 8), fasc. 4, p. 241-258 (en russe); N. Marr, *Définition de la langue de la 2^e catégorie des inscriptions cunéiformes achéménides d'après les données de la linguistique japhétique*, communication faite à la Section Orientale de la Société arch. russe le 26 avril 1912, publiée dans *Zapiski Vost. Old. Imp. russe arch. obsč.* (1914), t. XXII, fasc. I, p. 32-106; du même auteur : *La caucasologie et la langue abkhase*, dans *Journ. Minist. Inst. publ.* (1916), n° 5, p. 1-27, reproduit dans *Étapes du développement de la théorie japhétique*, Leningrad (1933), p. 59-78.

3. La voyelle *o* manque, parce que, pense-t-on, l'alphabet assyrien utilisé par le haldi, l'ignore; il semble que le haldi n'a pas de demi-voyelles : *w* et *y*. Pour les consonnes, la phonétique n'est pas non plus certaine, notamment pour les affriquées, les récursives, etc., si importantes et si caractéristiques des phonétiques caucasiennes. On peut présumer que l'alphabet cunéiforme ne rend pas, loin de là, le système de sons de la langue ourartienne. H. Adjarian, *Handes Amsorya*, 27 (1913), p. 491-496, croyait pouvoir prouver que le haldi n'avait que des voyelles courtes comme l'arménien et le géorgien, mais N. Marr, *Étapes du développement de la théorie japhétique*, p. 52, notait que le svane

inscriptions proposée jusqu'à aujourd'hui présente de telles divergences qu'on doit se garder d'affirmations trop nettes, et ce n'est que sous réserves qu'on indiquera ici quelques analogies entre le haldi et le circassien.

Le premier fait qui frappe dans la comparaison des deux langues, c'est que les correspondances ne relèvent pas principalement de la langue abkhase comme on eût pu s'y attendre en raison de la prépondérance dans le pays de Biaïnia des tribus mèdes, bien que l'abkhase offre aussi des éléments de rapprochement intéressants. On avait, en effet, signalé quelques verbes abkhases dans les textes vaniques¹; on constate aussi que le haldi semble connaître l'article défini abkh. *a-* : *asi* « cavalier », cf. abkh. *açi* « cheval », circ. *šə* « cheval », *šəwu* « cavalier »; hal. *ašxa* « nourriture », cf. circ. *šxe* « manger »; hal. *esi* « place, lieu de repos »; circ. *š'(e)*- indice locatif préfixé aux verbes et suffixe des noms désignant des locaux², cf. oubykh *še* « pays, endroit »; hal. *alxi* « peuple », circ. *lə* « homme », *ləx* « les hommes ».

Mais, en général, le haldi n'emploie pas cet article; on relève *lu* « homme »; *šuri* « bienveillance³ », cf. circ. *s'ə*, *s'er* (forme définie) « le bien »; *ti* « chef, dirigeant », cf. circ. *lə* « père »; *ba* « palais » en regard de l'abkh. *a -baà* « id »; *ši* « sommet, le haut », cf. circ. *sha*, oub. *sa* « tête, sommet ».

Par contre, le haldi connaît l'article défini suffixé du circ. *-ar* : *suri* déjà cité; *bura* « beaucoup », cf. circ. *be* « id »⁴ d'où *bago-* « se multiplier, abonder ».

Les suffixes du génitif *-i* (*-iei*, *-ai*), du datif *-ni*, le directif

possède des voyelles longues et courtes, à côté du son « irrationnel » destiné à éviter la rencontre des consonnes; il affirme que des voyelles longues se rencontrent aussi dans certains dialectes du géorgien.

1. N. Marr, *op. cit.*, p. 76, cite haldi *aguni* « il apporta », abkh. *agara* « apporter »; hal. *aruni* « il emmena, il fit venir », abkh. *arrà* « aller »; de même que les mots hal. *ba* « palais, forteresse », abkh. *a -baa* « palais » (en général « construction importante en pierre »); hal. *ir* « père, homme, armée », abkh. *ar* « armée », cf. géorg. *eri* « peuple, armée », basque *ar* « mâle ».

2. Par ex. *šes'* « écurie », *hač'es'* « pavillon des hôtes », etc.

3. Le haldi connaît le mot avec l'article : *ašu* « butin, l'avoir » qu'on compare au hittite *aššu* « le bien, Habe ».

4. Cf. arm. *beur* ou *biur*, géorg. *beuri*, osse *birä*.

-di, l'identité de l'accusatif et du nominatif rappellent encore le circassien¹.

On retrouve en haldi le suffixe du pluriel circassien -x².

Pour les pronoms, hal. *iese* « moi, je »³ correspond au circ. *se* « id » et hal. *me* « il » équivaut à circ. *ma-* indice du 3 p. sing. et plur.

Les ordinaux haldi *tarani* « deuxième » et *šistiani* « troisième »⁴ sont presque identiques à circ. *l'uane* et *š'ane*; le circ. forme les ordinaux à l'aide du suffixe -ne.

L'infinif haldi connaît comme le circassien le suffixe -n : *xin* « donner naissance, procréer », cf. circ. *xun* « naître, être »; *šin* « construire »⁵, circ. *š'an* « faire, construire »; *karuni* ou *kuruni* « combattre », cf. circ. *qaru* « force », osse *qarä* ou *qar*, arm. *kar* « id », *kar-ey* « il peut ».

Comme certains verbes communs au haldi et au circassien se laissent analyser en circassien, il est clair qu'ils ne peuvent pas avoir été empruntés au premier par le second : par exemple *pitu* « endommager »⁶, cf. circ. *piutən* « casser par le bout (*pe* « bout, nez », et rac. -t)⁷; *kulu* ou *kat* « séparer », cf. circ. *quten* « casser, briser » ou *goutən* « séparer »; *tek (u)* (dans *tekani*) ou *teek* « vaincre, écraser »⁸, cf. circ. *tek'on* « vaincre » (de *te* : « sur » et *k'on* : « marcher »).

1. Cf. aussi le mingrélain; d'ailleurs le directif -di dépasse le domaine des langues en question; il rejoint des morphèmes indo-européens.

2. Connu par les inscriptions de Ménua, d'Argištia, de Sardur II; cf. N. Marr, *Expédition archéologique à Van en 1916*, Pétersbourg (en russe), p. 32. En outre, il était d'usage dans le royaume de Van de donner à certains peuples des noms formés avec le suffixe -x : *Kūūlha* (Kolkhoi), *Kumaħa* (Κομμαχηή des Grecs), *Erahi* (Arikhoi, cf. Arik, désignation arménienne des Mèdes).

3. Déjà Guyard, *Mélanges d'assyriologie*, p. 132 ss., admettait cette traduction et comparait arm. *es* « je, moi » (arm. moderne *yes*); J. Friedrich, *Einführung ins Urartäisch*, Leipzig (1933), p. 43, rejette ce rapprochement, parce que l'arm. *es* dérive de l'indo-européen *ego.

4. Guyard voyait dans ces mots les noms de saisons mais il a reconnu ensuite (*Journ. As.* (1884), p. 515) qu'il s'agissait bien des ordinaux. J. Friedrich, *Zur Haldische...*, p. 18, 61, traduit « deuxième fois » et « troisième fois » d'accord avec D. H. Müller, *Aschru-Darga*, p. 21, dans *Denkschr. d. phil.-hist. Klasse d. Wiener Akad.*, XXXVII (1888).

5. Traduction de Mesčaninov et de Sayce.

6. Lehmann-Haupt, *ZDMG* (1902), p. 109; J. Friedrich, *op. cit.*, p. 92.

7. Le haldi connaît un mot : *tu-l-i-e*, qu'on traduit « détruire, démolir »; on peut en déduire que *pi* dans *pitu* est un préverbe, comme en circassien.

8. Mesčaninov; Tsérethéli, *Die neuen hald. Inschr.*, dans *Sitzungber. d. Heidelberg Ak. d. Wissensch., phil.-hist. Klasse* (1927-28), 5 Abhandlung, p. 28.

Enfin on sait que le haldi emploie la « forme passive » du sujet, au présent et au passé, conformément au circassien et aux autres langues du Caucase du Nord, tandis que le géorgien ne connaît cette forme qu'au passé, et, ainsi que nous l'avons dit, les racines verbales haldi à voyelle -u- ont un sens transitif, celles à voyelle -a- un sens neutre, et celles avec -i- un sens passif, fait qui s'observe en circassien, en osse et en arménien.

Ajoutons encore que l'ourartien évite les conjonctions, comme le circassien¹, qui ne les admet qu'en position enclitique.

C'est surtout dans le vocabulaire haldi que l'élément circassien se révèle important².

Les inscriptions ourartiennes présentent pour notre sujet un autre intérêt : par leurs indications géographiques et ethnographiques, par leurs données onomastiques et toponomastiques elles complètent ce que nous savions par les sources classiques et assyriennes. Nous apprenons ainsi que certains pays voisins de Biañia portaient des noms formés avec un suffixe — ni (à côté de -x) tels que : Maruani (allias de Mar, et probablement de Mariandiniens, cf. Maryanu des textes hittites), Etiuni (Udi), Kukuna (Caucons?), Abuni³ (cf. ?

traduit « bringen (als Beute) heimführen ». J. Friedrich tient la traduction « vaincre » pour provisoire.

1. N. Mars, *Expéd. Archéol. à Van en 1916* (1922), p. 34, rapprochait cette particularité du géorgien; « la poésie populaire géorgienne, écrit-il, qui a trouvé son meilleur reflet dans l'œuvre de Chota Roustavéli, est très sobre quant à l'emploi de conjonctions entre les propositions; elle l'évite, pourrait-on dire. Orbéli a attiré mon attention sur un phénomène analogue dans la littérature arménienne; les textes mokses notamment se passent de « et », comme d'ailleurs le parler mokse vivant. La question mérite une étude spéciale ».

2. Certains mots controversés s'expliquent facilement à l'aide du circassien, tels : *aše* qu'on crut être « maison, temple » ou « bouclier » et qui est identique à circ. *as'oe* « cote de maille » (J. Friedrich, *Archiv Orientalni*, t. IV, n° 1 (1932), p. 56, voit dans *aše* « bouclier » et non pas « maison »; en circassien *as'oe* semble être un mot composé : *a* « main » et *s'oe* « peau, couverture », ce qui sémantiquement convient au « bouclier ». On sait d'ailleurs que le bouclier, à l'origine, était tendu de cuir): *badusi* « solide », circ. *pete* « id. »; *laku* « chute », circ. *laxče* « bas »; *edia* « là-bas, vers là », circ. *ade* « id. »; *al* « en haut, supérieur », cf. circ. *la-ge* « haut », *lagen* « sauter en haut »; *iulie* « il couvrira », cf. circ. -l- (rac.) « couvrir, être sûr »; *si(ji)* « être assis », cf. circ. -s- (rac.) « id. ».

3. Argištia fils de Ménua (778-750) fait la conquête de la région d'Abuni à l'ouest de Biañia, aux sources de l'Euphrate; cf. Abounuteichos d'Asie Min.

Abii, « gens de Scythie »¹ et Abinataï, peuple de l'ancienne Circassie)², Adakhuni.

Un grand nombre de villes et de localités portaient des noms à désinence *-pa* et *-ba* si répandus en Circassie, tels que Uluba (cf. circ. Ulape), Tzupa, Gupa, Supa, etc.

Les parentés médo-azo-circassiennes semblent donc d'ores et déjà non pas une hypothèse, mais une certitude qui ne peut que se confirmer dans la suite de cet exposé. Et puisque les Sarmates proprement dits appartiennent à la même famille ethnique (cf. les Syromèdes le long de toute la Perse³), il est possible que les « Basilikoï » ou les Basili soient les Besleney, bien que les Circassiens fassent provenir ce nom de Beslen, nom de leurs princes, et les Bachilbaï.

L'identification d'autres peuples de l'ancienne Circassie avec les diverses branches des Circassiens actuels ne présente aucune difficulté. Le nom des Sindes s'est perpétué jusqu'à nos jours chez les Oubykh qui désignent leurs voisins du Nord-Est, les Abzakh, par le nom de Chindjichwa⁴; en outre, il existe encore une bourgade bjédoukhe qui porte leur nom : Chindji. La ville de Chendjir, située entre le Psif et le Néfil près d'Anapa et qui fut, suivant la tradition populaire, le berceau de la nation circassienne et le centre de sa puissance est probablement à identifier avec l'antique ville de Sindiké, située à proximité du port de même nom⁵. Le peuple sinde est fréquemment mentionné dans les légendes sur les Nartes. A en juger par la présence dans le pays kabarde de ruines d'une antique ville fortifiée du nom de Sant⁶, une partie des

Les archives de Boghazkeuy connaissent un pays Abina (= Abe, Ube des textes d'Amarna). Weidner, *Polit. Dokum. aus Kleinass.*, t. I, p. 14, n. 1, pense que ce pays se trouvait au sud de Homs, en direction de Damas (?).

1. *FHG*, III, 29, 5; ils habitaient au bord d'un fleuve de même nom, *ibid.* IV, 397, 3; sur l'étymologie populaire grecque, v. *ibid.*, III, 291, 92, 232, 33; 460, 123; III, 596, 53.

2. Ptolémée, V, 8, connaissait dans l'ancienne Circassie une ville d'Abounis. Un des affluents du Kouban porte aujourd'hui le nom d'Abin.

3. Ptolémée, VI, 2.

4. Cf. Lopatinski, *SMK*, 12, p. 1.

5. Il est à souhaiter que les fouilles soient opérées à l'emplacement de Chendjir, fouilles qui confirmeront son identification avec Sindiké.

6. Ch. Nogmov, *op. cit.*, p. 24.

Sindes, ainsi que d'autres Méotes¹, émigrèrent vers la chaîne du Caucase.

Les noms des Dandares et des Torètes ne se sont conservés que dans des noms de famille², tandis que les Agroï, se perpétuent dans les Egherkoï qu'on trouve non seulement en pays kémirgoï, mais aussi en Kabardie et chez les Natkhoï³.

Ce nom d'Agroï-Egher-koï (où *-koï* est le suffixe du nom d'agent) est à mettre en rapport avec Egr, désignation de l'une de quatre provinces de la Colchide⁴. Dans la Géographie d'Anania Sirakac'i (vers 680 après J.-C.) il est question d'Egretiki qui est la province d'Egr proprement dite⁵. Le nom Eger donné à la Colchide est cité par l'historien Moïse de Khorène et le pseudo-Moïse de Khorène mentionne plusieurs fois ce même nom⁶; on sait enfin que les *Chroniques géorgiennes* désignent la Mingrèlie sous le nom d'Egrisi. Mais ce nom du pays vient lui-même d'un nom de peuple, que l'on trouve personnifié dans le héros Egros. Voici comment le tableau ethno-

1. Ce même auteur affirme que les restes des constructions en pierres, voir sines de l'Elbrouz sont attribuées par les Kabardes aux Méotes. Il est à noter, que les Tchétchènes attribuent la construction de tours en pierre, de nécropoles de pierres polies cimentées, ornées de dessins, d'arcs, etc., au peuple « Mida » tandis que les Ingouches croient que les nécropoles furent construites par les « Tind », les plus anciens habitants de leur pays (E. Maksimov, *Les Tchétchènes*, dans *Terski Sbornik*, 1893). Dans les Mida on reconnaît les Méotes ou Mèdes. Il existe encore aujourd'hui dans le Caucase du Nord-Est un peuple des Tindes qui s'appellent eux-mêmes « Idarau hakua » et qui sont désignés « Bogoz » par les Dido (au pluriel Bogozibi; Bogoz est aussi le nom des montagnes situées à l'est de Tindi et Khvarchi). D'après Kozoubski (A. Dirr, *op. cit.*, p. 21), les Géorgiens les appellent également « Bogoz ». Uslar, dans sa gramm. avare, signale un village, ainsi qu'une commune, du nom de Tindi (Tindiseu « Tindien »). Et on sait que les légendes sur les Nartes font souvent mention de la ville de Tint (= Dundukal des variantes circassiennes); v. G. Dumézil, *Légendes sur les Nartes*, p. 67-68. Il est à noter que le terme « Maït » appliqué à une partie des Circassiens est connu des sources russes du xvi^e s., Bielokourov, *op. cit.*, p. 62.

2. Pour le nom des Dandares, v. ci-dessus, p. 38, n. 3; pour celui des Torètes, cf. *Torkou*, nom de famille du clan Shapite.

3. Chez qui une famille de vieille noblesse s'appelait Egheruko.

4. Les trois autres provinces sont : Mawril (Mingrèlie), Laz et Tchanivk (pays des Sanni).

5. Cf. Ptolémée, *οἱ κατὰ τὴν Ἐγρητικὴν χώραν*; Marquart, *Caucasica*, 10, p. 22, n. 6.

6. « La Colchide qui est l'Eger » ou : « Il y a quatre petits pays, Manuili Eger et Ghi qui est Eger Propria et où est le fleuve de Phasis » ou encore le passage cité ci-dessus, p. 118.

graphique où figure Egros est présenté par les sources géorgiennes, en accord avec les données arméniennes : « Disons d'abord, rapportent-elles, que les Somèkhes (Arméniens) et les Géorgiens, les Ramiens et les Mowacaniens, les Hers et les Leacs, les Megres et les Caucasiens, sont issus du même père, nommé Thargamos¹. » Parmi les fils de Thargamos se distinguaient huit géants : Haos, Karthlos, Bardos, Mowacan, Lecos Heros, Cāwcas, Egros. « Egros, continuent-elles, reçut de son père la contrée située au coude de la mer Noire, ayant pour limites : à l'est la petite montagne aujourd'hui nommée Likh ; à l'ouest, la mer et le fleuve de la Petite Khazarie², à l'endroit où se termine l'extrême Caucase. Il fonda une ville appelée de son nom Egris ; ce lieu est celui qu'on appelle aujourd'hui Bedia. Cependant le nord des Caucases n'entraît pas dans l'héritage de Thargamos et il ne comptait âme qui vive. Ce pays étant inhabité, depuis le Caucase jusqu'au grand fleuve qui débouche dans la mer de Derbent, Thargamos y conduisit les deux géants Lécas et Cawcas, choisis entre beaucoup d'autres. Il donna au premier le pays depuis la mer de Derbent jusqu'au grand fleuve Lomec (Térek) et l'espace qui s'étend au Nord jusqu'au fleuve de la grande Khazarie³ ; à Cawcas, les terres à l'Ouest du Lomec jusqu'à l'extrémité du Caucase. »

Cet arbre généalogique, qui assigne aux divers peuples du Caucase une seule et même origine, est explicite en ce qui concerne la géographie ethnographique du Caucase du Nord-Ouest. Si Cawcas est la personnification des peuples osso-abazo-circassiens, le benjamin des fils de Thargamos, Egros, reçoit en partage non seulement la Colchide (Mingrélie) mais aussi toute la côte circassienne jusqu'au Kouban.

1. Brosset, *op. cit.*, I, p. 15; cf. Vardan, *ibid.*, p. 16, n. 1 : « Abeth, après le déluge engendra Gamir, dont sont sortis les Gamir, et Magog, de qui viennent les Celtes et les Galates; Meda, souche des Mars; Thobel, de qui sont issus les Thétals; Mosok, ancêtre de Lourica; Thiras, qui est notre Askanaz; Thorgom engendra Haic et ses sept frères, Karthlos, Covcas et les autres qui héritèrent du Nord ».

2. « Evidemment, l'auteur veut par là indiquer le Kouban », note Brosset, p. 18, n. 4.

3. C'est-à-dire l'intervalle entre le Térek et la Volga; Brosset, p. 18, n. 6.

Evidemment le peuplement du Caucase du Nord ne s'est pas opéré par des migrations du sud au nord; en particulier les Egériens ne vinrent pas de Transcaucasie, bien au contraire; que les descendants de Thargamos aient peuplé « les Caucases » du Nord jusqu'alors déserts, alors que ce même Thargamos descend des Gamir-Cimmériens qui habitaient notoirement dans le Caucase du Nord-Ouest, cela ne cadre pas avec les faits connus. Peu importe. L'intérêt du tableau ethnographique réside dans le fait que Egros est non seulement l'ancêtre des Mingréliens et d'autres peuples de la Colchide, mais aussi d'une partie des peuples circassiens et notamment des Egherkoï, autrement dit, des anciens Agraï. Qu'Egros soit le héros éponyme de ces Agroï, cela ressort encore du fait que la Mingrélie, ou Egrisi, est appelée par les Abkhases « Agirny », et que les Mingréliens sont dits « Agrua » par les Abazes¹.

La présence des Agroï dans la Colchide n'est pas un fait isolé; d'autres peuples circassiens, on l'a vu, y ont séjourné et se sont mélangés avec les Mingréliens, les Svanes et les Gouriens. Cela explique pourquoi, en dépit de leur langue, qui est karthvèle, les Mingréliens, les Svanes et les Gouriens présentent au point de vue anthropologique un type très proche des Circassiens, c'est-à-dire dolichocéphale, nordique².

Un autre peuple méote s'infiltra également en Transcaucasie, car on reconnaîtra dans les Touches de Géorgie, les Doskhes ou Touskes de la Méotide. Ce peuple a été identifié avec les Géorgiens, avec les anciens Albaniens³, avec les Tchétchènes⁴. La langue des Touches est en effet tchétchène, ce qui n'exclut nullement la parenté de ce peuple avec les Circassiens et les Albaniens, ainsi qu'avec les Médo-Thraces⁵.

1. Il est caractéristique que suivant le Ps. Moïse de Khor. « le Voh est appelé Acampsis par les Egériens et Gagamar par les Kaldéens ». Or ce nom « Acampsis » est sûrement circassien.

2. Cf. R. Bleichsteiner, *Kaukasische Völker*, dans *Reallex.* d'Ebert, qui écrit que les Circassiens, les Mingréliens, les Svanes et les Gouriens (qui sont les Mingréliens karthvélisés), sont des nordiques indo-européens qui, à l'époque préhistorique, utilisèrent le Caucase comme étape de leurs migrations.

3. Louis H. Gray, *Encycl. of Religion and Ethics*, s. v. *Tushes*.

4. *Caucasica*, I, p. 57.

5. Les Lesghiens du Daghestan connaissent les Touches sous le nom de Mossok ou Musek, qui évoque le nom des Moskes, peuple thrace d'Asie Min., v. ci-dessous.

Parmi d'autres peuples méotes, les Tyrambes sont probablement ancêtres des Tram-abazes d'aujourd'hui¹; les Kohnapsènes devaient leur nom au fleuve Kounips, voisin de l'Abin, comme les Pssesses avaient reçu le leur du Kouban appelé en circassien Psiž ou d'un autre fleuve homonyme (tel que Pš'iš' dans le pays bjédoukh); les Psacae ou Psacani portaient un nom contenant le même mot « eau, rivière » et évoquent le nom de Psékups².

Une importante branche des Méotes, les Serrei (Serni, Serbes) s'est conservée, bien réduite, dans les Sarapi abazes.

La position de ces Sarapi est exactement la même que celle des Serri Cephalotomi que nous avons identifiés avec les Sarapares; un des arguments qui imposaient le rapprochement de noms était précisément le fait que les anciens Serri s'appellent aujourd'hui Sarapi³.

Le nom des Cezetae de Pline se retrouve dans Kozet, bourgade bjédoukhe.

Plusieurs tribus méotes sont reconnaissables dans des noms de clans ou de famille; les Thates (cf. Tchatay), les Suardènes (cf. Chardan), Vali (cf. Valagay). Que les premiers aient été un peuple circassien semble ressortir des documents russes du milieu du xvi^e siècle qui mentionnent « la terre de Tats » à proximité des Chapsough⁴.

L'identité Kerkètes-Kerkéney semble probable; les Bjédoukh, dont les Kerkéney constituent une des branches, disent avoir habité, autrefois, au bord de la mer Noire, là précisément où demeuraient les Kerkètes. Le personnage de Kerken, ancêtre des princes bjédoukhs, n'est qu'un éponyme purement légendaire. C'est d'ailleurs la forme « Kerken » qui se rencontre le plus souvent dans l'aire d'extension des anciens Circassiens en Thrace, dans le monde pontique et méditerranéen⁵.

1. On dérive le nom de cette branche des Abazes d'un nom de clan.

2. A moins que ce ne soit Psaoko, famille du clan Kobly (?).

3. Les Ossètes appellent les Svanes, Sari. C'est le même nom que celui des Serri Cephalotomi, qui vivaient dans le voisinage immédiat des Svanes.

4. Bielokourov, *op. cit.*, p. 61.

5. L'antique forme de Kerkète n'est conservée qu'au Caucase du Nord-Centre entre le pays tchéchéne et le Daghestan, où des gorges montagneuses portent chez les Tchetchéno-Ingouches le nom de « gorges Kerkètes ».

La filiation Achaiens-Agoï ou Goï s'impose; c'est dans le pays des Agoï qu'on trouve une rivière d'Aguya (près de Tuapsé) qui est sans doute l'Achaïon de l'antiquité¹ et il existe au nord de Tuapsé une bourgade Agoï, qui est probablement l'ancienne ville achaienne dont parle Ptolémée², ou Achaïa Vetus³. C'est dans cette contrée que se trouvent le passage de Goï et le plateau Goïtkh.

Par contre le nom des Héniockhes n'existe plus, bien que les Circassiens aient conservé le souvenir d'un peuple qu'ils appellent Hénouk et qu'ils situaient entre Tuapsé et Soukhoum⁴. Le nom de ce peuple, disparu de bonne heure chez les anciens auteurs, n'en subsista pas moins, au Moyen Age, dans le Caucase occidental, à en croire Ps. Moïse de Khorène qui mentionne parmi les peuples sarmates les Henouki ou Henouti⁵ ou encore Khenavi⁶.

Ce nom est-il à mettre en rapport avec Hénou, héros fabuleux, enseveli dans un tumulus célèbre? Ou faut-il le rattacher plutôt au nom de la divinité Akhin, protecteur des troupeaux et du bétail⁷? On ne saurait l'affirmer.

1. Arrien, *Per.*, 27-28.

2. V, 9, 8.

3. Arrien, *loc. cit.* Jean Carol, *Les deux routes du Caucase* (1899), p. 180 ss., avait visité cette bourgade: « Je quittai, écrit-il, l'aoul Aghoï. Chemin faisant, B... me raconta l'histoire de l'aoul. Quoique ces indigènes n'aient pas émigré, ils valent bien leurs frères, mais ils poussaient l'amour du sol natal plus loin encore que les autres Tcherkesses. Peut-être cela tenait-il à une tradition qui plaçait le centre de la patrie circassienne dans le val de la rivière Aghoï et d'après laquelle la patrie aurait cessé d'exister du jour seulement où l'Aghoï ne refléterait plus un visage circassien. « Patience, disaient-ils, la patrie restait debout. Un jour on verrait revenir les autres et toute la montagne serait reconquise ». Je crois que ces pauvres Tcherkesses, las d'attendre l'effet de la prophétie, s'éteindront mélancoliquement en mirant leurs beaux visages dans la rivière d'Aghoï ».

4. Il est curieux que les Circassiens désignent les Lesghiens du Daghestan par le nom de Hanovatché qui rappelle celui des Héniockhes ou Héniockes, ce qui pourrait suggérer que les Lesghiens sont à rapprocher des Lazes, eux-mêmes apparentés aux Héniockhes. Déjà Evlia Çelebi appelait Trébizonde « ancien vilayet Lezgi » et Vivien de Saint-Martin admettait la même identification; contre cette thèse se prononce M. Minorsky qui n'y voit qu'une simple assonance des noms (*Encycl. de l'Isl.*, s. v. Laz).

5. Moïse de Khor., *Geogr.*, trad. de Patkanoff, p. 37.

6. Dans la variante éditée par Soukry, p. 36.

7. Le culte d'Akhin était lié avec la mer; chez les Kabardes, c'est le nom même de la mer Noire, adorée comme divinité. Au jour des solennités consacrées à cette divinité, une vache de couleur blanche sortait de la mer Noire.

Les Sanigs, leurs voisins, sont les Jané d'aujourd'hui¹. La position géographique des Sanigs conseille d'admettre que leur dialecte était celui des Abazes plutôt que celui des Adyghé. Aujourd'hui encore on rencontre les Jané parmi les Abazes. Les Kabardes les connaissant sous le nom de Sannokh².

Quelques-uns des petits peuples énumérés par Pline et par Ptolémée à l'est de la Méotide : les Coïtae ou Cottae, les Carnes, les Didouroï, les Messeniani, les Carmaces, sont reconnaissables aujourd'hui dans les Hattikoï, les Karépaï, les Doudar, les Mesiné, les Karmoko³.

L'identité de Broukhoï de Procope avec les Brakey abazes ne peut être mise en doute; en plus de l'assonance des noms, il y a identité de position géographique⁴.

passait par la vallée de Tuapsé pour se rendre au pays abzakh et se présentait aux prêtres en disant qu'elle désirait être sacrifiée à Akhin. Après l'avoir immolée on festoyait en l'honneur d'Akhin, aux dires des Abzakh. Cette vache était envoyée par Akhin d'Abkhasie chez les Oubykh et chez les Abzakh, disent d'autres (*SMK*, 29, 2, p. 116). Cette tradition est rapportée par Schott (que nous citons d'après Bodenstedt, *op. cit.*, p. 355) : « Une famille qui habite les montagnes, à un jour déterminé de l'automne, chasse une vache de son troupeau dans un bois sacré. On attache à ses cornes du pain et du fromage. Les habitants de la contrée accompagnent cette vache, que l'on nomme la « vache libre d'Akhin » et que l'on tue au lieu consacré. Il est bon de faire observer qu'on ne la dépouille pas à l'endroit où elle a été abattue; que l'on n'accorde pas sa chair où on l'a dépecée; que l'on ne mange pas celle-ci où on l'a faite cuire, et que, pour chacune de ces choses, on change de place. Pendant la préparation des mets, le peuple danse autour de l'arbre du sacrifice, la tête découverte, en chantant à haute voix des hymnes de circonstance. Il est persuadé que la vache, le jour de la solennité venu, quitte volontairement le troupeau pour se rendre au lieu sacré, c'est par ce motif qu'on l'a qualifiée de « libre ». Lorsque les torrents sont sortis de leur lit, ceux qui suivent la bête hésitent à les traverser; l'animal, au contraire, se jette à la nage et parvient au terme de sa destination où il attend l'arrivée de son maître et celle du peuple qui l'accompagnait. Dès que le moment du sacrifice approche, la vache choisie par Akhin donne à entendre par ses mugissements et toutes sortes de mouvements qu'elle en est l'objet ». L'expression *Akhin y čem leruk* « la vache piéton d'Akhin » que Schott traduit « la vache libre d'Akhin » est très populaire chez les Circassiens.

1. L'identification est déjà admise par Klaproth. L'équation de -s- et -j- se rencontre au Caucase, cf. circ. et osse *sane* « vin » au regard de andi *jono* ou *čono* « id. ».

2. Cf. l'expression kabarde « Sannokh fade » que Ch. Nogmov, *op. cit.*, p. 25, avait mal interprétée.

3. Les deux derniers sont les noms de famille kabardes; pour Messeniani, cf. Mchan, mentionné par les sources russes en 1563; v. Bielokourov, *op. cit.*, p. 61.

4. Tomaschek, Pauly-Wissowa, *RE*, V, p. 899, rapprochait à tort le nom des Broukhoï de celui des Oubykh. Ces derniers ont servi d'ailleurs à toutes

Les congénères des Brakey, les Bag, sont les descendants authentiques des Papags de Constantin Porphyrogénète, dont le pays est connu dans les sources géorgiennes sous le nom de Papagheti¹, et sous celui de Bagani dans Ps. Moïse de Khorène. Les sources antiques n'ont livré que les noms de lieu et d'hommes se rapportant à cette désignation du peuple².

Comme toponyme le mot est largement représenté en Arménie : un canton de la province de Païdaragan portait le nom de Bagavan, un autre dans celle d'Ararat s'appelait Bagrevent et il existait une bourgade Bagouana³.

Il est surprenant de ne pas voir dans la liste des peuples de l'ancienne Circassie le nom des Kabardes. Le fait qu'ils habitaient en Crimée et dans la région de Taganrog qui portait le nom de Cabardi⁴ justifierait leur absence à l'époque classique, sur la côte caucasienne du Pont-Euxin et à l'est de la Méotide. Mais c'est là une apparence car il semble bien qu'il faille les reconnaître dans les Gabres de Pline. Cette indication, unique et comme épisodique dans la littérature antique, n'ex-

sortes de rapprochements : on a voulu les reconnaître dans les Costobocci, dans les *Υπαρχοι* (Hérodote, VII, 91).

1. Cf. nom de famille kabarde, Babag (Klaproth, II, p. 442).

2. Le *Périples anonyme* mentionne une forteresse Baga à dix stades d'Héraclée, *FHG*, V, p. 180, § 17; les noms propres Baghès ou Baghios se lisent dans les inscriptions de Panticapée, et de Gorgippia (Latychev, II, 78, 402 et 403). Un marbre antique trouvé en 1892 près de Krasnodar porte également le nom Baghès ou Bagos que Lopatinski a mis avec raison en parallèle avec le nom de peuple abaze et le nom de personne ou de famille circassien très répandu, Bag : cf. aussi la bourgade abzakh Bag incendiée par les Russes en 1863 (v. Geins, *Pchekski otriad*). Les coïncidences de noms propres et de noms de lieux sont fréquentes en Circassie : Bata, port sur la mer Noire et Batoko, nom de famille bjédoukh; Abat, nom de famille chapsough, Bat et Patok (chapsough-natkhoï; ce nom a d'ailleurs une grande extension chez les Thraces, ainsi que nous le verrons); Aboriké, endroit près de Gorgippia (Strabon, XI, 2, 10), Abereik, nom de famille du clan shapite et Abere, du clan Natakho; Tabana, lieu en Tauride (Ptolémée, III, 6, 5) et Tabiéné (*ibid.*, VI, 5, 1; 14, 11) qui rappelle les noms de peuple abazes Toubi et Tapantes.

3. Ps. Moïse de Khor., p. 44-45. D'autres toponymes abkhasés en Arménie : Basgo-dariza, ville, et Baïberd, localité, rappellent les noms des Abasghes et des Biberds abazes.

4. Les cartes de Petrus Vesconte (de l'an 1318) portent Chabardi; l'atlas de Pinelli (xiv^e s.) donne la forme Cabarlli; K. Kretschmer, *op. cit.*, p. 645, remarquait à propos de ce nom : « Ob er mit dem Volknamen der Cabari zusammenhängt, ist zweifelhaft »; comte Potocki, *op. cit.*, II, p. 367, n'avait au contraire, aucun doute à ce sujet; cf. Ph. Brun, *op. cit.*, I, p. 119.

plique pas la présence au Caucase du Nord du peuple qui constitue la branche la plus importante des Circassiens. On doit donc revenir aux traditions du peuple lui-même et à la vieille thèse suivant laquelle les Kabari du royaume des Khazares et des cartes italiennes sont les ancêtres des Kabardes.

On sait que Constantin Porphyrogénète considère les Kabaroï comme un peuple khazare, qui s'était révolté contre le gouvernement et qui, après son échec, s'était réfugié chez les Magyares avec lesquels il avait conclu une alliance militaire; que par leurs vertus militaires les Kabaroï avaient pris la première place parmi les huit tribus magyares; que c'est à eux qu'était dévolu l'honneur de déclencher la première attaque contre les armées ennemies; et que leur influence avait été telle qu'ils avaient imposé leur langue comme langue militaire et politique dans le royaume hongrois pendant près de deux siècles¹.

On considérerait cette langue comme turque, car Maçoudi rangeait les Khazares parmi les peuples turcs, et on voulait tirer leur nom « Kabaroï » du turc « révolutionnaire » en souvenir de leur soulèvement contre le gouvernement khazare².

Pourtant on chercherait en vain des données certaines autorisant à affirmer que les Khazares étaient un peuple turc. Si Maçoudi l'affirme — et on a vu que souvent les Arabes attribuaient gratuitement une origine turque à des peuples qui n'ont rien à faire avec les Turcs, tels que les Ases, les Alains, les Russes, etc. — d'autres écrivains arabes attesteront le contraire. Aboulféda³, par exemple, note que la langue des Khazares ne ressemble pas à celle des Turcs ou des Perses, ni à aucune des langues connues⁴ et que le peuple lui-même différait physiquement des Turcs. On sait du reste que le royaume

1. Marquart, *op. cit.*, p. 53.

2. Vambéry, *Ursprung d. Magyaren*, p. 145, n. 1.

3. *Op. cit.*, II, 1^{re} partie, p. 303.

4. Aboulféda dira ailleurs que la langue khazare ressemble au bulgare, *ibid.*, p. 305. Ce même auteur note que le roi des Khazares s'appelait Bek, mot qu'on a comparé à πῆχ de Constantin Porphyre, *De adm. imp.*, II, c. XLII, ce qui, rapproché du turc *beg*, a prêté à l'identification des langues khazare et turque.

khazare était hétéroclite dans sa composition ethnique¹ et confessionnelle²; qu'il englobait un vaste domaine allant de la Caspienne « mer des Khazares³ » et de la Volga jusqu'à la Tauride, connue sous le nom de Gazarie dans les documents italiens du Moyen-Age⁴; on sait aussi que deux classes principales au moins s'y partageaient la domination : les *bruns*, qui étaient même presque aussi noirs que les Indiens, et les *blancs*, de fort beaux hommes⁵; que les rois khazares enfin tenaient leur peuple pour descendant de Togarmos⁶.

On se gardera d'entrer ici dans le détail d'un problème qui demande une étude spéciale. Qu'il suffise de remarquer que si même les Khazares étaient de souche turque, rien ne prouverait que les Kabaroï le fussent également.

Si Constantin Porphyrogénète considère les Kabaroï comme un peuple khazare⁷, il dira ailleurs que, bien que sachant la langue turque, ils possédaient leur propre dialecte⁸. L'auteur byzantin distingue nettement les Magyares proprement dits, appelés Τοῦρκοι; et les Κάβαροι; et il les oppose comme deux entités ethniques⁹; les Κάβαροι se composaient de trois tribus,

1. Suivant l'arabe Ibn Fadlan (vers 922) et le juif Eldad Danit (1^{re} s.), le Khagan des Khazares étendait son pouvoir sur vingt-cinq peuples différents.

2. « La population de la ville se compose de musulmans, de chrétiens, de juifs et de païens », écrit Maçoudi, *op. cit.*, p. 8, qui ajoute que le roi, sa cour et tous ceux qui sont de race khazare, pratiquaient le judaïsme qui était devenu la religion dominante dans cet Etat, tandis que la garde royale, appelée « Laricijeh », était musulmane, et la classe servile païenne; cf. Aboulféda, *op. cit.*, p. 302 : « Les Khazares sont les uns musulmans, d'autres chrétiens, plusieurs restent juifs qui forment le moindre nombre ». Et parmi cette minorité juive se trouvait le roi des Khazares.

3. Maçoudi, *op. cit.*, p. 2, 3, 19, etc.

4. Silvestre de Sacy, *Pièces diplomatiques tirées des Archives de la République de Gènes, dans Notices et extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, XI (Paris, 1827), p. 52, 62.

5. Aboulféda, *op. cit.*, p. 303, écrit : « Ils (les Khazares) ont les cheveux noirs et l'on en distingue deux espèces : les uns, appelés Caradjours, sont bruns et d'un teint tellement foncé qu'ils tirent sur le noir; on les prendrait pour une race indienne; les autres sont blancs et d'une beauté parfaite ».

6. Le dictionnaire de David al-Fasi qui vécut en Mésopotamie au x^e siècle range les Khazares parmi les descendants de Japhet; Ibn Khisday et la fameuse lettre du roi khazare, Joseph (955), font de Togarmos un ancêtre des Khazares.

7. Les Khazares et les Kabaroï sont voisins, écrit-il par ailleurs, *De adm. imp.*, XI, 172.

8. *Ibid.*, XXXIX, 171.

9. Marquart, *op. cit.*, p. 54.

mais à l'encontre des vrais Magyares ils n'avaient tous qu'un seul gouverneur.

Plusieurs faits parlent en faveur de la vieille thèse adoptée par nombre d'auteurs depuis un siècle et demi et suivant laquelle les Kabaroï sont les Kabardes. En premier lieu, le séjour de ce peuple circassien en Crimée et dans la région de Taganrog ne peut faire le moindre doute¹; aucun témoignage historique n'atteste la présence dans ces contrées d'un peuple autre que les Kabaroï ou Kabari portant un nom ethnique proche de « Kabardey » ou d'autres noms de peuples circassiens connus. L'identité des noms dans ces conditions ne saurait être due au hasard².

De plus, il est probable que l'ethnique kabare est, en Europe, chronologiquement bien antérieur à l'arrivée des Khazares et des Turcs. Pausanias³, au II^e siècle après J.-C., connaît des Celtes appelés, dit-il, Kabareis « et qui vivaient dans des contrées septentrionales voisines de celles qu'on ne peut plus habiter à cause du froid ». On a voulu rapprocher ce nom (une variante donne Kareis) de celui des Karbones, fixés, suivant Ptolémée, à proximité des Osii⁴.

Quoi qu'il en soit l'identité de noms Kabareis-Kabaroï

1. La présence des Circassiens dans le pays des Kabaroï est attestée par plusieurs sources : Abdul-Ghazi rapporte que la défaite des Russes sur le fleuve de Kalka, en 1223, eut lieu sur la terre des Tchirkasses; les Annales russes du XII^e siècle mentionnent plusieurs fois les mêmes Tchirkasses dans le bassin du Don; J. Barbaro (*Ramusio*, II, p. 92) a à lutter contre les Circassiens à 3 milles de la ville de Tan; cf. Ph. Brun, *op. cit.*, I, p. 115 et 117.

2. Comme une des preuves de l'identité kabaro kabarde on cite que le fameux boyar Khabar Simski tirait ses origines de Rédéda, prince des Kassoghes (*Karamzine, Hist.*, VII, note 227; Ph. Brun, *op. cit.*, I, p. 119). Notons à titre de curiosité que le chroniqueur polonais Mathieu Miekhovski (XVII^e s.) rapporte que dans le midi, près de la mer Caspienne se trouvent les montagnes d'Ibérie et d'Albanie, appelées « Ruthènes de Piatigorsk », du nom du peuple Tcherkas (qui y habite). Dans ces montagnes habitent aussi les tribus khazares converties au christianisme par Cyrille et Méthode; les Grecs les appellent aujourd'hui Abkhases, ajoute l'auteur polonais. Notons aussi que d'après leurs traditions les Cosaques s'appelaient autrefois « Khazares »; v. Markovitch, *L'Histoire de la Petite Russie*, Moscou (1842), IV, p. 316 (en russe); ce qui prouverait aux yeux de certains historiens russes que les Kabari khazares étaient un peuple de souche circassienne; cf. Ph. Brun, *op. cit.*, I, p. 132.

3. I, 35, 5.

4. Ch. Muller, *Ptol. Geog.*, p. 426, note.

ne peut guère être récusée et ceci confirmerait la tradition indigène des Kabardes suivant laquelle leurs ancêtres auraient habité les régions près de la « grande mer glacée ».

Ainsi qu'on l'a vu pour d'autres branches circassiennes, on trouve les traces des Kabardes en Asie Mineure; Ps. Moïse de Khorène¹ mentionne, dans sa géographie, les Gabarubaghin dans le pays des Cadusi (Καδοῦσιοι) nom qui évoque l'antique τὰ Κάβειρα de la région de Trébizonde (dans le Paryadrès)².

Arpady, élu prince des Magyares, était, pense-t-on, de souche kabare³. Les partisans de l'origine turque des Khazaro-Kabares croient trouver dans ce fait un argument supplémentaire en faveur de leur thèse, car ce nom leur semble de consonnance turque. Rien pourtant n'est plus contestable; le nom est répandu au Caucase (Arbatan), dans l'ancienne Thrace (Arbatia en Dacie); en Asie Mineure (Arpadda est le nom de la capitale de Gusi ou Bit-Agusi, près d'Aleppo). Comme nom propre on le rencontre dans l'ancienne Perse (Arpatès)⁴ et l'on connaît chez les Alains un nom Arabatès⁵. Tout cela nous reporte loin des Turcs.

1. *Geogr.*, p. 13, édit. Soukry. Dans une note Soukry écrit : « Les Gabarubaghin dont le pays s'étend jusqu'au fleuve de Cambyse, sont les peuples de Gabarou près de Païdaran, province d'Arménie ».

2. Voir art. de Ruge dans Pauly-Kroll, *RE*, 20, p. 1397. Les noms de village Gavra (Gavry) en Crimée (près de Belbek-Mankup), de famille Gabras qui a joué un certain rôle dans l'histoire des Goths de Crimée, et de famille Gavradov dans le district de Mariupol, ont été mis en rapport avec le nom d'une famille noble de Trébizonde, Gabrades, d'origine arménienne, qui auraient émigré en Crimée et qui auraient donné leur nom au village précité (Vasiliev, *op. cit.*, p. 194). On a même cru pouvoir conclure de ces rapprochements à la dépendance des Goths de Crimée envers Trébizonde. Point n'est besoin de recourir à cette explication; les toponymes et les noms de famille de Crimée et de Trébizonde se rattachent de plus loin au nom des Kabari-Kabardes. Il est à noter à ce propos qu'un des derniers princes de la dynastie des Gabras en Gothie, Isaac (son règne commença en 1458), appelé Isalko par des documents russes de la fin du XV^e s., avait une sœur, Marie, qui épousa le grand voïvode de Moldavie, Stéphane le Grand. Or, des documents récemment publiés appellent cette princesse « la Circassienne ». M. A. Vasiliev, *op. cit.*, p. 240, considère le fait que la sœur du roi des Goths soit Circassienne comme énigmatique. Il ne le serait plus si l'on admet que la famille de Gabras était d'origine circassienne.

3. Marquart, *op. cit.*, p. 53.

4. Plutarque, *Artaxerxes*, 30.

5. V. Miller, *op. cit.*, III, p. 96, cherchait à l'interpréter à l'aide de l'osse aruada « frère ».

Mais le fait le plus concluant serait la présence d'éléments circassiens en hongrois, si l'on pouvait en déceler avec certitude. Il est vrai que l'influence circassienne, si influence il y a, pourrait être attribuée au fait que les Hongrois ont séjourné autrefois près du Kouban, dans le voisinage des Circassiens; mais même avec cette réserve il est difficile de se prononcer jusqu'à plus ample informé sur l'importance des emprunts hongrois au circassien. Car les tentatives faites jusqu'à présent sont trop fragmentaires pour qu'on en puisse tirer des conclusions définitives¹. Ce n'est qu'une étude comparative précise du hongrois et du circassien, surtout en matière de noms d'hommes et de noms de famille (quelques-uns semblent être communs aux Hongrois et aux Kabardes) qui pourrait trancher la question de savoir si les Kabari, présumés Kabardes, ont laissé des traces appréciables de leur langue dans le hongrois et confirmer ainsi ou infirmer la thèse de l'identité Kabaroï-Kabardes.

Parmi les anciens peuples du Caucase du Nord-Ouest on n'a pas relevé le nom de Grouun, qui désignait la branche la plus septentrionale des Circassiens. Mais on doit s'attendre à trouver leur trace quelque part dans le vaste aire d'extension des anciens peuples médo-thraces; et, en effet, on a pu lire ci-dessus le passage de Strabon qui mentionne des Gouraniōi (Γουράνιοι) dans le voisinage des Sarapares et des Mèdes d'Arménie², là précisément où se trouvaient les colonies des anciens Circassiens : Apaïtes, Héniokhes, Sanni, etc. D'autre part on connaît les Grunaïōi (Γρυνάιοι)³, nomades qui, pendant l'été, faisaient paître leurs troupeaux dans le Pamir

1. B. Munkácsi, *Kaukasischer Einfluss in den finnisch-magyarischen Sprachen*, dans *Keleti Szemle*, I (Budapest, 1900), p. 39-49; 114-132, 205-218, s'est attaché à établir des parallèles entre les langues finno-ougriennes et les langues caucasiennes et a noté quelques rapprochements avec le circassien (v. p. 47, 114, 119, 120, 123, 128, 205, etc.), qui ne sont pas tous sûrs, ni concluants, surtout qui sont en nombre assez restreint. V. aussi H. Schuchardt, dans *WZKM*, XVI (1902), p. 286-297.

2. Strabon, XI, 14, 14.

3. Ptolémée, VI, 13. Leur nom s'est conservé jusqu'à nos jours dans celui de Goran (v. Kiessling, Pauly-Kroll, *RE*, 13 Hbd., p. 1880); cet auteur tient les Grunaïōi pour des Iraniens.

et qui sont à rattacher plutôt aux Mèdes qu'aux Sakes, ainsi qu'il ressort d'indications toponymiques mèdes, telles que Γουραϊόνα — ville en Médie¹ et Γουραϊάνα — ville en Margiane²; et on est tenté de mettre le nom de ce peuple en parallèle avec celui du légendaire Grynus, fils d'Eurypylos, roi de Mysie, ou avec celui de l'Amazone Gryné³.

Ces désignations du peuple et des villes donnent à penser que la première forme du nom tribal a été Gur ou Gru, forme conservée dans « Guri », nom de ville et de peuple géorgien, qui, nous l'avons dit, doit être considéré comme relevant de la même famille que les Mingréliens, les Lazes, les Tchans (Sanni) et les Circassiens.

Il est improbable que le grand peuple énigmatique des Cimmériens n'ait pas laissé de traces dans le pays circassien; avant d'être disloqués par la poussée scythe, les Cimmériens avaient occupé tout le territoire situé entre la Thrace et le Caucase et le centre de leur puissance se trouvait sur le Bosphore qui porte leur nom; pour envahir l'Asie Mineure, ils avaient dû, en grande partie, emprunter la côte circassienne. Au vrai, ce n'est pas de « traces » qu'on devrait parler mais des Cimmériens eux-mêmes en tant qu'ancêtres directs des Circassiens. Car, aussi difficile à démontrer que soit la chose — et rien n'est facile quand il s'agit du problème cimmérien — il n'est pas douteux que les Circassiens doivent être rattachés à ce peuple antique. Le nom lui-même s'est perpétué jusqu'à nos jours dans les légendes et dans les traditions du Caucase du Nord-Ouest; les Circassiens se souviennent du peuple des Kimirghènes⁴ et l'on trouve des allusions aux Cimmériens

1. Ptolémée, VI, 2, 14.

2. Et qui serait Ghurian dans le Nord-Ouest de l'Afghanistan (Kiessling, *ibid.*, p. 1945).

3. Le culte d'Apollon à Gryneia, ou Gryneion, Grynoi (Γρύνειον, Γρύνεια, Γρύνου) près de Myrine en Eolide était connu sous le nom de Γρύνειος. D'après une légende locale, les noms de la ville et du culte provenaient de Grynus, fils d'Eurypylos ou de l'Amazone Gryné violente par Apollon. C'est dans cette ville qu'Ahollon aurait tué le dragon. V. aussi Stéphan. de Byz. (*PHG*, II, fragm. 1, p. 617).

4. Ch. Nogmov, *op. cit.*, p. 22.

dans les légendes ossètes sur les Nartes¹. En outre, la désignation du peuple est conservée chez les Kabardes comme nom propre, Kémirgoko². Mais ce nom — et ceci est une indication directe — est celui même qui désigne la branche la plus importante des Circassiens, après les Kabardes, les Kémirgoï³.

Quelle que soit la valeur de ces indications, elles ne suffisent pas à régler le problème des rapports ethniques cimméro-circassiens; elles doivent être appuyées par d'autres données et, à défaut d'arguments directs, on aura recours à des voies détournées. Car ce problème est fonction de deux autres : ceux des rapports ethniques des Cimméro-Circassiens avec les peuples azo-mèdes d'un côté et avec les Thraces de l'autre; ces deux questions feront l'objet des prochains chapitres.

1. Une légende narte emploie le mot « Gûmiridâr, qui vient, suivant Vs. Miller, *op. cit.*, I, p. 60, de Gûmir « géant ». A ce propos, l'auteur, I, p. 125, note 80, remarque que, d'après les traditions en cours chez les Ossètes, leur pays, avant les Nartes, avait été habité par les Ouâigutâ et les Goumiritâ, et dans ces derniers croyait reconnaître les Cimmériens.

2. C'était, entre autres, le nom du prince kabarde, beau-père de Ivan le Terrible, et que les sources russes nomment à tort Temruk. La ville de Temruk s'appelle chez les Circassiens Kemriuk, ce qui nous incite à identifier cette ville avec l'antique Cimmericos ou Cimmerium; v. ci-dessus, p. 37, note 1.

3. Certaines sources russes emploient la forme « Kémorkh » (v. A. Biellokourov, *op. cit.*, p. 61).



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	1
CHAPITRE PREMIER. — <i>Aperçu ethnographique de la Circassie</i>	7
CHAPITRE II. — <i>Tableau ethnographique de la Circassie de l'époque gréco-romaine</i>	33
CHAPITRE III. — <i>Colonies précircassiennes en Ase mineure</i> ..	77
CHAPITRE IV. — <i>De l'antiquité à nos jours</i>	94